

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

LIVRE SECOND.

SECONDE COLONIE FRANÇAISE.

TOUTE COMPOSÉE DE CATHOLIQUES.

[*Depuis 1632 jusqu'à l'arrivée des colons pour l'île de Montréal, en 1641.*]

CHAPITRE V.

LA COLONIE EST A LA VEILLE D'ÊTRE DÉTRUITE PAR LES IROQUOIS, SI ELLE NE REÇOIT UN SECOURS PROMPT ET PUISSANT QUE LA COMPAGNIE LUI REFUSE, ET QUE LE ROI NE PEUT LUI ENVOYER.

[*Suite.*]

IX.

Hospitalités réciproques des Iroquois et des sauvages nos alliés.

La guerre continua donc d'être allumée entre les Iroquois et les alliés des Français, sans que ceux-ci fussent en état de protéger et de défendre leurs alliés, qui se rendaient à Québec pour y porter leurs pelleteries. En 1637, des Iroquois, après avoir massacré des Hurons qui descendaient à la traite, arrachèrent une croix que M. le Général du Plessis avait dressée l'année précédente, et sur la partie transversale à cette croix, ils avaient peint les têtes de trente Hurons, leurs captifs, et attaché cette pièce de bois à un arbre, afin que les passants pussent la découvrir aisément. Toutes ces têtes étaient ébauchées en rouge, excepté une, qui était peinte en noir, pour signifier que celui-ci avait été tué, et que tous les autres étaient comme des victimes destinées au feu. L'année suivante, 1638, les Hurons remportèrent cependant, sur les Iroquois, plus d'avantages qu'ils n'en avaient obtenu depuis longtemps, ayant fait sur eux plus de cent prisonniers. Trois cents Hurons ou Algonquins étant tombés sur une bande d'environ cent Iroquois, les battirent si complètement, que dix-sept ou dix-huit restèrent sur la place, quatre-vingts furent pris, et il ne s'en sauva que quatre ou cinq, qui échappèrent ainsi aux affreux supplices auxquels les captifs furent condamnés. Sur la fin de l'automne 1640, de quatre-

vingt-dix Iroquois environ, partis de leur pays pour aller à la chasse des Algonquins et des autres leurs ennemis, une trentaine trouvèrent, au-dessus de l'île de Montréal, la proie qu'ils étaient venus chercher, et la conduisirent victorieux dans leurs bourgades ; les autres firent des courses autour de l'habitation des Trois-Rivières, où ils prirent deux jeunes Français, qu'ils trouvèrent à la chasse.

X.

Les Iroquois prennent deux Français près des Trois-Rivières.

C'étaient François Marguerie, interprète en langue Algonquine, et Thomas Godefroy, frère d'un honnête habitant du pays. Les autres Français des Trois-Rivières ne les voyant pas arriver, au jour assigné pour leur retour, vont les chercher au lieu de leur chasse, et trouvent plantée dans la neige une perche, à laquelle était attaché un papier, portant ces mots écrits au charbon : *Les Iroquois nous ont pris ; entrez dans le bois.* Ils y entrent et lisent sur le tronc d'un gros arbre, dont l'écorce avait été enlevée fraîchement, ces mots écrits pareillement au charbon : " Les Iroquois nous ont pris la nuit. Ils ne nous ont fait encore aucun mal ; ils nous emmènent dans leur pays." Ceci arriva encore le 20 février 1641. Cette capture affligea vivement les habitants des Trois-Rivières : ne voyant aucun moyen humain de délivrer les deux captifs, ils les recommandaient à Dieu avec fervour ; et, à Québec, quand on en fut informé, on chantait, tous les jours, à la même intention, l'hymne *Ave maris stella*, quoique les sauvages alliés assurassent que certainement ils avaient péri, l'un et l'autre, par le feu des Iroquois. Mais ceux-ci leur conservèrent la vie, dans l'espérance qu'en les ramenant aux Trois-Rivières ils obtiendraient des Français des armes à feu, dont ces barbares commençaient à se servir, depuis que les Hollandais, établis sur la rivière d'Orange ou d'Hudson, venaient de leur en donner tout récemment.

XI.

Les Iroquois ramènent les deux prisonniers pour obtenir des arquebuses en présent.

Dans ce dessein, ils partirent de leur pays, au nombre de cinq cents, bien armés, ramenant les deux prisonniers aux Trois-Rivières, comme pour faire la paix avec les Français. Le 5 du mois de juin de la même année, 1641, parurent, dès le point du jour, à la vue du Fort, vingt canots tous chargés d'hommes bien armés, et d'autres canots encore au milieu du fleuve. L'alarme se répandit aussitôt, tant parmi les Français des Trois-Rivières que parmi les Algonquins, qui demeuraient tout près. Cependant on vit venir, vers le Fort, un canot portant un petit guidon, pour marque de paix, et conduit par un homme seul. C'était l'un des deux prisonniers, François Marguerie, envoyé par les Iroquois sous prétexte de traiter de la paix. La joie des colons fut à son comble quand ils le reconnurent ; car,

n'ayant point eu de ses nouvelles depuis sa prise, ils n'avaient pas douté jusqu'alors qu'il n'eût péri avec Godefroy, dans les plus cruels supplices. Après qu'on lui eut fait quitter ses haillons, et qu'on l'eut vêtu à la Française, il dit à M. de Champflour, commandant, et aux autres Français, réunis autour de lui : que ces Iroquois, arrêtés à la vue du Fort, au nombre de trois cent cinquante, l'avaient député pour leur parler de paix ; qu'ils avaient trente-six arquebusiers, munis de poudre et de plomb, et aussi adroits que les Français, et que le reste était fort bien armé, à la manière des sauvages, de flèches, d'épées, avec des vivres en abondance : qu'ils s'attendaient qu'en rendant les deux prisonniers, on leur ferait présent de trente bonnes arquebuses ; et que leur dessein était d'attirer les Français dans leur pays pour y former un établissement où toutes les nations Iroquoises iraient se pourvoir de marchandises. Mais qu'il avait appris d'une femme Algonquine, habituée chez eux, qu'ils voulaient se servir des corps des Français, comme d'une amorce, pour prendre tous les sauvages nos confédérés, perdre tout le pays, et se rendre maîtres absolus de la grande rivière.

XII.

M. de Montmagny part pour conférer avec les Iroquois; ils se construisent un Fort.

M. de Champflour, ayant entendu ce discours, chargea Marguerie d'aller dire aux Iroquois que, cette affaire étant de grande importance, il allait en informer M. de Montmagny, qui arriverait aux Trois-Rivières en peu de jours. En même temps il fit charger le canot de Marguerie de quantité de vivres et de douceurs, pour gagner ces barbares, et le renvoya pour leur porter sa réponse. Ils parurent approuver le procédé de M. de Champflour ; ce qui ne les empêcha pas pourtant de construire un retranchement, avec des picux, pour s'y mettre en sûreté, en attendant la venue d'Onontio, ou de M. de Montmagny. Celui-ci, qui reçut très-promptement ces nouvelles, arma, en un instant, une barque et quatre chaloupes, et partit incontinent pour les Trois-Rivières. Mais, comme la barque n'avancait pas assez vite, il prit les devants avec ses chaloupes ; et les matelots et les soldats se mettant à ramer à toutes forces, ils arrivèrent aux Trois-Rivières plus tôt qu'on ne l'espérait. Dès que l'ennemi les eut aperçus, il se resserra dans son retranchement ; néanmoins, M. de Montmagny alla y jeter l'ancre, à la portée du mousquet, et les barbares le saluèrent par par trente ou quarante coups d'arquebuse. Là, deux canots d'Iroquois étant venus l'aborder, il y fit embarquer le sieur Nicolet et un Père Jésuite, pour qu'ils allassent réclamer les prisonniers, et entendre les propositions de paix qu'on venait lui faire.

XIII.

Les iroquois rendent les prisonniers et feignent d'être venus pour faire alliance.

Les deux médiateurs entrèrent dans le réduit ou dans le Fort des Iroquois, et y trouvèrent ces barbares assis en rond, sans tumulte et

sans bruit, et les deux prisonniers par terre. On les avait liés pour la forme, afin de montrer qu'ils étaient encore captifs. Là-dessus, l'un des chefs, prenant la parole, dit aux députés : " Ces deux jeunes hommes, que vous voyez, sont Iroquois ; ils ne sont plus Français : le droit de la guerre les a faits nôtres. Jadis, le seul nom de Français nous jetait la terreur dans l'âme, leur regard seul nous donnait de l'épouvante ; et nous les fuyions comme des démons qu'on n'ose approcher. Mais, enfin, nous avons appris à changer les Français en Iroquois. Ils sont encore Iroquois ; et tout présentement ils seront Français ; disons plutôt qu'ils seront Français et Iroquois tout ensemble ; car nous ne serons plus qu'un peuple." En disant ces paroles, il s'approche des captifs, brise leurs liens, qu'il jette par-dessus la palissade du Fort, et s'écrie : " Que la rivière emporte si loin ces liens, que jamais il n'en soit plus parlé. Ces jeunes gens ne sont plus captifs, leurs liens sont brisés ; ils sont maintenant tout vôtres." Puis il fit divers présents aux envoyés, selon la coutume des sauvages, qui sont censés donner ces objets, pour servir de mémorial des engagements qu'ils prennent et en attester la vérité. Il en fit un, pour marque de la pleine liberté des deux prisonniers ; quatre, au nom de quatre nations Iroquoises, pour signe qu'elles désiraient l'alliance des Français ; et tirant un collier de porcelaine, et le mettant en rond sur la terre : " Voici, dit-il, la maison que nous aurons aux Trois-Rivières, quand nous y viendrons traiter avec vous. Nous y pèterons sans crainte, puisque nous aurons Onontio pour frère." Les députés témoignèrent leur satisfaction, emportèrent les présents et ramenèrent Marguerie et Godefroy, en ajoutant que M. de Montmagny leur parlerait le lendemain, parce qu'il était déjà tard.

XIV.

M. de Montmagny fait des présents aux Iroquois, sans leur donner d'arquebuses.

Comme, depuis leur arrivée aux Trois-Rivières, ces barbares gardaient toutes les avenues, par la multitude de leurs canots, et n'avaient cessé d'exercer des hostilités contre les Algonquins qui revenaient de la chasse, les pillant, les tuant ou les faisant prisonniers, M. de Montmagny jugea que la crainte des armes des Français faisait souhaiter aux Iroquois d'avoir la paix avec eux, pour pouvoir massacrer ensuite avec plus de liberté, et même sous ses yeux, les peuples alliés à la France. Il résolut donc de n'accepter la paix qu'ils proposaient qu'autant qu'elle s'étendrait aussi à toutes ces nations. Mais, le lendemain, 11 juin, fête de saint Barnabé le vent et la pluie l'empêchèrent d'aller leur parler ; il s'embarqua donc, le jour suivant, dans ses chaloupes, chargées de soixante-dix hommes bien armés, et alla ainsi mouiller devant leur Fort. La mauvaise foi de ces barbares leur fit tirer avantage de ce retardement d'un jour, comme pour autoriser leur défiance ; et, au lieu d'aller chercher les députés de la paix,

comme ils l'avaient fait déjà, ils poussèrent un canot vide vers les chaloupes, en invitant M. de Montmagny, le sieur de Nicolet et le P. Rague-neau à s'y embarquer, pour aller les trouver. Leur dessein était de les massacrer, d'après ce que rapporta un jeune Algonquin qu'ils avaient pris, et qui s'échappa de leurs mains. Ce procédé faisant donc soupçonner de la mauvaise foi de leur part, on les invita à envoyer leurs chefs pour écouter les paroles des Français, comme on était allé écouter les leurs. Ils firent d'abord de grandes difficultés, par la crainte qu'il n'y eût des Algonquins cachés dans les chaloupes. Enfin, deux Iroquois, qui s'approchèrent, n'en ayant aperçu aucun, trois chefs s'embarquèrent dans un autre canot, et, se tenant à portée du pistolet, invitèrent Onontio à parler, c'est-à-dire à faire ses présents, qu'il fit en effet, et qui surpassèrent de beaucoup ceux de ces barbares. C'étaient des couvertures, des haches, des couteaux, qu'on leur donnait pour eux-mêmes, et d'autres présents pour les nations qui cherchaient aussi l'alliance des Français. Mais, comme ces Iroquois ne voyaient point d'arquebuses, qu'ils désiraient avec passion, ils firent eux-mêmes de nouveaux présents, l'un, entre autres, pour inviter les Français à former une habitation dans leur pays ; un autre pour dire qu'ils rompaient avec les Hollandais ; un autre aussi pour contracter alliance avec les Algonquins, les Hurons et les Montagnais, et finirent par demander qu'on leur donnât en présent quelques arquebuses.

XV.

M. de Montmagny offre la paix si les Iroquois la font avec les alliés.

M. de Montmagny, après avoir recueilli les voix des principaux qui l'accompagnaient, conclut qu'il ne fallait point faire la paix avec ces peuples, à l'exclusion des nations confédérées ; qu'autrement on pourrait avoir sur les bras une guerre plus dangereuse que celle qu'on voulait éviter ; que si les sauvages alliés, qui environnaient de toute part la colonie, venaient à se tourner contre elle, comme il pourrait arriver, si elle les abandonnait, ils lui donneraient plus de peine que les Iroquois eux-mêmes ; qu'enfin, si ces derniers avaient un libre accès aux habitations Françaises, le commerce avec les Hurons, les Algonquins et les autres peuples qui venaient aux magasins de Messieurs de la Nouvelle-France serait entièrement rompu. Il fit donc dire aux Iroquois que, s'ils voulaient une paix universelle, elle leur serait accordée de grand cœur ; et que, puisqu'ils voulaient entrer en paix avec les Algonquins, ils délivrassent à l'instant l'un des prisonniers dont ils s'étaient récemment saisis : telle étant la coutume des peuples qui faisaient alliance. Après avoir entendu ces propositions, ils répondirent qu'ils traiteraient de cette affaire le lendemain, et que les Français se retirassent. M. de Montmagny insista pour qu'ils lui rendissent un captif Algonquin ; ils le promirent à la fin ; mais étant retournés à leur Fort, ils n'en ramènèrent aucun.

XVI.

Les Iroquois se retirent avec leur bagage dans un autre Fort.

Craignant qu'ils ne profitassent de l'obscurité de la nuit pour s'enfuir, M. de Montmagny passa cette nuit au milieu du fleuve, avec sa barque et ses chaloupes, afin de les poursuivre, s'ils venaient à s'embarquer dans leurs canots et à prendre le large. Il ne savait pas qu'outre le Fort où ils s'étaient retranchés, assez proche des rives du fleuve Saint-Laurent, ils en avaient fait un autre plus éloigné, dans les bois, et si biens disposé, qu'il était à l'épreuve de toutes ses batteries. Comme donc les Iroquois se doutaient que les Français en viendraient aux mains avec eux, ils mirent, pendant la nuit, leurs canots en sûreté, transportèrent tout leur bagage dans le second Fort, s'y retirèrent secrètement eux-mêmes; et, pour donner à penser qu'ils étaient toujours dans le même Fort, ils y tinrent sans cesse du feu allumé et y laissèrent leurs arquebusiers pour faire tête aux Français, en cas d'attaque, comme il arriva le lendemain.

XVII.

Les Iroquois, restés au premier fort, attaquent les Français.

M. de Montmagny, persuadé qu'ils y étaient encore, fait équiper un canot avec un guidon pour inviter les chefs à entrer en conférence. Mais les Iroquois restés dans le Fort, en signe de mépris qu'ils faisaient du canot, du guidon et du hérault, poussent des huées affreuses, se plaignent de ce que Onontio ne leur a point donné d'arquebuses, arborent sur leur Fort, en signe de guerre, une chevelure arrachée sans doute, à quelque Algonquin, et tirent des flèches sur les chaloupes des Français qui étaient restés sur le fleuve pendant la nuit, ainsi que la barque. Toutes ces insolences déterminèrent M. de Montmagny à faire décharger sur leur Fort les pièces de fonte de la barque, les pierriers des chaloupes et toute la mousqueterie. Les arquebusiers Iroquois se mirent à répondre de leur côté, et sortirent ensuite de leur Fort pour tirer de plus près: ce qu'ils faisaient avec beaucoup d'adresse, en se cachant derrière les arbres. Ils déchargeaient surtout leur fureur sur la barque, sachant que M. de Montmagny s'y trouvait: et si elle n'eût été bien pavoisée en guerre, ils auraient blessé et tué plusieurs hommes. Une épée Française, paraissant au-dessus, fut emportée d'un coup d'arquebuse; plusieurs cordages furent coupés et les pavois tout remplis de balles. Mais, lorsque les Iroquois, cachés dans le second Fort, entendirent les décharges redoublées des Français, ils en prirent une telle épouvante que, donnant ordre à leurs arquebusiers de combattre vaillamment, comme ils firent, ils transportèrent, durant ce temps, leurs bagages et leurs canots, à travers les marais et les bois, pour n'être point aperçus; et, aussitôt qu'ils se virent couverts des ténèbres de la nuit, ils s'embarquèrent à un quart de lieue plus haut que l'endroit où étaient les Français, et se sauvèrent ainsi de leurs mains.

XVIII.

Les Français s'efforcent en vain d'atteindre les Iroquois fuyards.

Ces derniers, informés de leur fuite, voulurent les suivre, à force de rames ; mais le vent et la marée ne leur permirent pas de les atteindre. Un jeune Algonquin, qui était depuis deux ans parmi les Iroquois, s'étant échappé, dans leur retraite, rapporta que ces barbares avaient eu peur des canons, et que, si on eût pu les atteindre, on les aurait défaits. “ C'est-à-dire, remarque le P. Vimont, qu'on les aurait mis en fuite dans les bois, où ils se seraient jetés à l'instant. Car, d'en tuer beaucoup, ajoute-t-il, c'est ce que les Français ne doivent pas prétendre, d'autant qu'ils courent comme des cerfs, sautent comme des daims, et connaissent mieux les êtres de ces grandes et épouvantables forêts, que les bêtes sauvages, qui y font leur demeure. Si ces barbares s'acharnent à nos Français, jamais ils ne les laisseront dormir en paix : un Iroquois se tiendra deux ou trois jours, sans manger, derrière une souche, à cinquante pas de votre maison, pour massacrer le premier qui tombera dans ses embûches. S'il est découvert, les bois lui servent d'asile, où un Français ne trouvera que de l'embarras. Le moyen de respirer dans ces presses ! Si l'on n'a ce peuple pour ami, ou si on ne l'extermine, il faut abandonner à leur cruauté tant de bons néophytes, il faut perdre tant de belles espérances, et voir rentrer dans leur empire les démons.”

XIX.

Sauvages de Sillery, mis à couvert des Iroquois par une enceinte de pieux.

Dans ces circonstances si alarmantes, il n'y avait plus de sécurité pour personne dans la colonie. La mère Marie de l'Incarnation écrivait, cette année, au mois de septembre : “ Tous nos nouveaux chrétiens ont beaucoup souffert de la part des Iroquois, qui leur ont déclaré la guerre, aussi bien qu'à nos Français. Chez les Hurons, la barbarie de ces peuples a fait étrangement souffrir nos missionnaires. Le P. Chaumonot a ressenti leurs coups ; les PP. Garnier et Pijart ont pensé être tués ; le P. Poncet a échappé des mains des Iroquois, qui se trouvaient à l'écart, lorsque son canot passait avec vitesse. Les Iroquois, dans leur déroute, proche des Trois-Rivières, ont néanmoins pris quantité de Hurons, d'Algonquins et d'Algonquines. Enfin, tous les sauvages des Trois-Rivières, où le P. Poncet les assistait, ont quitté ce lieu ; plusieurs sont allés en leur pays, et les autres se sont réfugiés ici.” Cependant, à Québec, la crainte des Iroquois tenait chacun en alarmes, surtout pour les Hospitalières : ces barbares, en se retirant des Trois-Rivières, ayant menacé d'aller tomber sur les sauvages de Sillery. Aussi ces derniers transportèrent-ils leurs cabanes proche de la

maison de ces filles, qui était toute de pierres ; et, pour mettre ces sauvages à couvert des surprises des Iroquois, on enferma leurs cabanes dans une grande enceinte de pieux, joignant le cloître des Religieuses, qui, de cette sorte, pouvaient les servir et les assister.

XX.

Le Commerce de la Compagnie expose continuellement ses hommes aux surprises des Iroquois.

Enfin, outre que les Français étaient en trop petit nombre pour résister à tant d'Iroquois, ils se voyaient obligés à des voyages continuels pour le commerce de la Compagnie, exposés tous les jours à être attaqués et couraient sans cesse mille périls. “ Si les Français étaient ralliés les uns auprès des autres, écrivait en 1641 le P. Vimont, il serait bien aisé de maîtriser ces barbares ; mais, étant dispersés çà et là, naviguant à toute heure sur le grand fleuve, dans des chaloupes ou dans des canots, ils peuvent être aisément surpris par ces traîtres, qui chassent aux hommes, comme on fait aux bêtes, et peuvent offenser, sans être presque offensés eux-mêmes. Car étant découverts, ils n'attendent pas pour l'ordinaire, le choc ; mais ils sont plus tôt hors de la portée de vos armes que vous n'êtes en disposition de les tirer. Enfin les Iroquois sont venus à un tel point d'insolence, qu'il faut voir perdre le pays, ou y apporter un remède prompt et efficace.” Mais, puisqu'on ne pouvait attendre ce secours, ni du roi, ni du cardinal de Richelieu, ni de la Compagnie, d'où pouvait-il donc lui venir ? Après toutes les tentatives d'établissement faites en Canada, depuis un siècle, l'extrémité où l'on était réduit, en 1641, montrait assez manifestement, que la formation d'une colonie Française, dans ce pays, était une œuvre moralement impossible à des Français, ou extrêmement difficile ; et, pour mieux apprécier cette difficulté, qu'on nous permette de rappeler en peu de mots, et de résumer ici ce que nous avons exposé dans cette histoire.

XXI.

Difficulté d'établir une colonie en Canada ; tentatives jusqu'alors inefficaces.

François Ier avait fait des dépenses et des sacrifices considérables, afin d'étendre, par le moyen d'une colonie, les limites de l'Église catholique ; et les tentatives infructueuses de ce prince, répétées jusqu'à sept fois, devaient faire regarder, par ses successeurs, ce projet comme une entreprise téméraire, et les empêcher de la reprendre après lui. Au défaut de nos rois, des spéculateurs s'étaient offerts, pour tenter de l'exécuter à leurs propres frais. Ces princes y consentirent volontiers, et leur accordèrent, en dédommagement de leurs dépenses, le privilège exclusif des pelleteries, sous la condition expresse d'établir, en Canada, une colonie Française. Des Huguenots se chargèrent d'abord

de cette entreprise ; et, toutefois, pendant près de vingt-cinq ans qu'ils furent les maîtres de la traite et eurent l'autorité dans le pays, ils ne défrichèrent pas un seul arpent de terre, et ne songèrent qu'à s'enrichir ; et quoique de grands personnages et même des princes fussent censés à la tête de la colonisation, il n'y avait d'établie, en Canada, à la prise du pays, en 1629, qu'une seule famille Française, celle d'Hébert, qui, encore, y souffrait les vexations les plus injustes, ainsi qu'il a été dit. On crut remédier à ces abus en créant ensuite une Société nouvelle, composée, cette fois, de catholiques, dans laquelle entrèrent des magistrats, de riches négociants, d'autres personnes opulentes, au nombre de cent sept, à la tête desquels était le cardinal de Richelieu, ministre d'Etat et surintendant général de la marine. Des colons furent envoyés à Québec, et, peu après, on y fonda un collège, un pensionnat d'Ursulines et un hôpital. Tout semblait annoncer un avenir prospère ; néanmoins la colonie ne se forma pas ; et, au bout de dix ans, il n'y a encore, dans tous les petits établissements de la nouvelle Compagnie, que deux cents personnes en tout, y compris les Religieux, les Religieuses, les femmes et les enfants.

XXII.

La rigueur du froid devait empêcher les Français de s'établir en Canada.

D'où pouvait donc venir ce petit nombre, malgré le zèle des Jésuites pour l'augmenter et le dévouement héroïque des Ursulines, des Hospitalières et de plusieurs personnes de l'ancienne France, qui portaient tant d'intérêt au Canada ? “ Les Français, écrivait le P. Le Jeune, seront-ils seuls entre toutes les nations de la terre, privés de l'honneur de se dilater et de se répandre dans ce Nouveau Monde ? La France, beaucoup plus peuplée, qu'aucun des autres royaumes, n'aura des habitants que pour soi ? Nos anciens Gaulois, manquant de terres, ont été en chercher en divers endroits de l'Europe : ils ont traversé l'Italie, ils sont passés dans la Grèce, et en plusieurs autres endroits. Maintenant nos Français ne sont pas en moindre nombre que nos vieux Gaulois ; et ce serait une chose très-honorable et très-profitable à l'ancienne France, et très-utile à la nouvelle, de faire ici des peuplades, et d'y envoyer des colonies.” On comprend que les Gaulois aient autrefois quitté leur patrie, et soient allés s'établir dans la Grèce ; on conçoit aussi, qu'au dix-septième siècle, des Anglais, pour jouir de la liberté qu'ils ne trouvaient pas dans leur patrie, aient pu s'établir dans la Virginie. Le climat tempéré de cette contrée, plus agréable même que celui de leur pays natal, pouvait les y inviter, non moins que la fertilité de la terre, qui semblait retenir encore, disait-on, l'abondance et la richesse de la création primitive. Mais que des Français allassent, de leur propre mouvement, s'établir en

Canada, où le froid est si excessif, qu'aujourd'hui même on ne peut s'en former une idée dans l'ancienne France ; qu'ils voulussent se fixer dans un pays où la terre est constamment couverte de neige, chaque année, pendant six mois, et où ils n'auraient pu sortir de leurs maisons autrement qu'en raquettes, dans ce temps où les chevaux y étaient inconnus, c'est ce qu'on ne pouvait pas attendre d'hommes libres et indépendants, à moins de supposer dans eux un grand détachement de leurs aises, et même de la vie, en un mot, une vertu vraiment héroïque. André Thevet, dans sa *France antarctique*, publiée en 1558, rapporte que, dans son voyage au Brésil, les vents contraires les ayant éloignés de leur route et poussés près du Canada, le froid leur en parut insupportable. “ Nous approchâmes fort près de ce pays, dit-il, toutefois à notre grand regret et désavantage, pour l'excessive froidure qui nous molesta. ” La rigueur du climat, jointe à l'absence des moyens propres à le rendre supportable, alors que le pays était destitué encore de toute ressource, avait, sans doute, occasionné l'épidémie qui ravagea la recrue conduite par Jacques Cartier ; et ce fut pour fuir un climat si rude et si funeste, que, sous Henri II, des Français tentèrent l'établissement d'une colonie dans le Brésil, et, peu après, sous Charles IX, d'une autre dans la Floride.

XXIII.

Diverses tentatives de Colonies rendues inefficaces par la rigueur du froid.

En effet, les tentatives d'établissements, dans les pays voisins du fleuve Saint-Laurent, faites par des Européens, avaient toutes échoué jusqu'alors, à cause de la rigueur intolérable du climat. Lescarbot, après avoir dit que Roberval se fortifia au Cap Breton, et y fit quelques commencements de construction, dont on voyait encore les restes au temps de cet écrivain, ajoute : “ Et j'ose bien penser que l'habitation du Cap Breton ne fut pas moins funeste que ne l'avait été, six ans auparavant, celle de Sainte-Croix, en la grande rivière du Canada, où avait hiverné Jacques Cartier ; car, le Cap Breton étant assis sur le golfe, il n'y a pas de doute qu'il ne soit merveilleusement âpre et rude, et sous un ciel tout plein d'inclémence ; de manière que cette entreprise ne réussit point, faute de s'être logé en un climat tempéré. Cette terre de Baccalos, dit encore Thevet, fut d'abord découverte par Sébastien Babate, Anglais, qui persuada au roi Henri VII de dresser là une Nouvelle-Angleterre. On y transporta environ trois cents hommes, qu'on mit à terre, du côté du nord ; mais le froid les y fit mourir presque tous, quoique ce fut au mois de juillet. ” Enfin Calvert, lord Baltimore, ayant obtenu, en 1621, de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, une partie de l'île de Terre-Neuve, s'était proposé d'en faire un lieu de refuge pour ses compatriotes, les catholiques persécutés. Il envoya même des colons, dans la partie de

cette île, appelée Ferryland, et y dépensa, de ses propres deniers, vingt-cinq mille livres sterling, tant en magasins, hangars et autres bâtimens, que pour la construction d'un superbe manoir qu'il devait habiter. Mais le climat fut trouvé trop rude pour des *Constitutions anglaises*; c'est pourquoi, au bout de quelques années d'efforts infructueux, Calvert abandonna cette île, pour chercher un pays plus doux; et obtint de Charles II le Maryland, où son fils établit, en effet, une colonie.

XXIV.

Sans les Communautés, il n'y aurait eu, à Québec, que les gens nécessaires au trafic.

L'expérience avait assez montré que le climat du Canada n'était pas moins funeste aux constitutions Françaises. On a vu que, dans son second voyage, Jacques Cartier perdit environ le quart de sa recrue; Roberval, qui vint ensuite, vit périr cinquante personnes de la sienne; Chauvin avait laissé seize hommes à Tadoussac, et onze moururent, après son départ; enfin, lorsque Champlain passa, en 1608, à Québec, comme lieutenant de de Monts, de vingt-huit hommes, qu'il avait conduits avec lui pour le trafic, il en mourut vingt, dès la première année. Il semblait donc après tant de fâcheuses expériences, que, de tous les pays de l'Amérique, le Canada était le dernier qui, dans l'ordre des temps, dût être peuplé par des Européens, et spécialement par des Français, et qu'il en serait du Canada comme des pêcheries de Terre-Neuve: qu'on se contenterait d'y aller, tous les ans, pour en rapporter des pelleteries, sans y former aucun établissement fixe. Mais la cupidité, qui dominait alors les marchands, jointe à l'espérance certaine de tirer des pelleteries de ce pays, porta de Monts, malgré la perte de ses hommes, à former un petit établissement au détroit de Québec, non pour y donner naissance à une colonie, mais pour y avoir un comptoir de commerce, au moyen duquel il pût trafiquer sûrement avec les sauvages, et arrêter les pêcheurs de Terre-Neuve, qui remontaient le fleuve Saint-Laurent pour lui enlever les pelleteries. Aussi cet établissement formé, et toujours continué, dans des vues d'intérêts mercantiles, ne fut, sous de Monts et de Caën, qu'un simple comptoir de commerce; et en 1641, si l'on en excepte les trois communautés religieuses et les personnes attachées à leur service, il ne se composait guère encore que des hommes nécessaires au trafic des associés.

XXV.

Le Commerce ne pouvait attirer des colons en Canada, la compagnie en ayant le monopole.

Il est vrai que la mortalité avait cessé d'y exercer, comme au commencement, ses ravages. Mais, outre que la rigueur du climat était toujours la même, les Français ne pouvaient être attirés au Canada par aucun des

motifs d'intérêt qui déterminent les hommes à aller fonder des colonies. De nos jours, la soif de l'or a bien pu inspirer à des industriels la résolution de se transporter momentanément en Californie dans l'espérance de s'enrichir en peu de temps. En Canada, on ne connaissait aucune mine d'or et d'argent ; d'ailleurs, nul ne pouvait se flatter d'arriver à la fortune par le commerce des fourrures, le seul qui fût pratiqué alors. Car, la Compagnie jouissant toujours du monopole, si des particuliers en obtenaient des sauvages, il étaient obligés de les remettre aux magasins, pour le prix fixé par les associés, qui se réservaient ainsi la meilleure part du bénéfice. Tous les profits que des émigrants eussent pu se promettre alors, en Canada, devaient donc venir du défrichement et de la culture des terres ; mais très-peu de particuliers auraient pu tenter de ces sortes d'entreprises, à cause des avances considérables qu'elles exigeaient.

XXVI.

L'Agriculture n'aurait pu être le partage que des riches, et sans espérance d'en retirer leurs frais.

Outre les frais de passages et ceux du mobilier nécessaire, il fallait encore, avant de pouvoir rien retirer de la terre, se nourrir pendant trois ans, se loger, se vêtir. De telles avances, dans un pays nouveau, où il fallait tout apporter de France, jusqu'au sel, ne pouvaient être le partage que de personnes aisées, qui conduisissent des travailleurs en Canada, et les entretenissent de toutes choses nécessaires ; et encore, sans espérance de rien retirer pour elles-mêmes, attendu que les dépenses annuelles devaient pendant longtemps, excéder de beaucoup le fruit du travail. Aussi la plupart des personnes qui, en France, s'étaient fait attribuer de vastes concessions de terre, les laissaient-elles incultes, pour ne pas s'engager dans de si grands frais. Si quelques-uns, en Canada, entreprirent des essais de culture, ce fut assez faiblement, comme le fit le sieur Giffard, qui ayant obtenu une seigneurie de deux lieues sur dix, n'avait, en 1635, que sept hommes à son service ; et, enfin, nous ne voyons que le sieur de Puiscaux qui ait osé donner lieu à de grands défrichements. Pierre de Puiscaux, déjà très-âgé en 1641, avait passé une partie de sa vie dans des fatigues incroyables à la Nouvelle-Espagne, où il avait acquis son bien, et s'était fixé ensuite dans la Nouvelle-France, où il avait employé, en défrichements et en constructions, plus de cent mille livres. "S'il a tant dépensé ici, dit M. Dollier de Casson, c'est qu'il a fait de grandes entreprises, dans un temps où tout coûtait un prix exorbitant, le pays ne fournissant rien encore ni pour le vivre, ni pour le vêtir." Il avait établi deux seigneuries, proche de Québec, l'une appelée de Sainte-Foi, l'autre de Saint-Michel, où il fit construire une maison qui était regardée comme le bijou de la Nouvelle-France.

XXVII.

Il eut fallu une Compagnie qui consacraît de grosses sommes sans dédommagement et des colons résolus de sacrifier leur vie.

Telles étaient donc les difficultés que présentait l'établissement d'une colonie française dans ce pays. Pour en triompher, il eût fallu, au défaut du roi, une Compagnie puissante et généreuse, qui fût résolue à faire de longs et coûteux sacrifices, sans espérer d'en retirer pour elle-même aucun dédommagement. Dans cet immense pays, encore inculte et inhabité, les fruits d'une colonie devaient être nécessairement fort tardifs, et ne pouvaient paraître que dans la suite des temps, après de nouvelles dépenses, que d'autres feraient à leur tour, sans plus d'espoir de rien recueillir pour eux-mêmes. Certainement un dévouement si pur, si généreux, demandait une vertu héroïque, dont les hommes ne sont pas naturellement capables ; et voilà pourquoi aucune des compagnies qui essayèrent d'établir une colonie en Canada n'effectua jamais ses promesses. Aurait-elle eu la générosité nécessaire à cette grande entreprise, la difficulté était encore de trouver d'honnêtes Français disposés à aller s'établir dans ce pays ; et cette résolution exigeait, de leur part, une vertu plus héroïque encore. Car, dans l'extrémité où le Canada était réduit, en 1641, par suite de la guerre déclarée, dès le commencement aux Iroquois, il eût été nécessaire que les hommes envoyés par cette Compagnie, pour cultiver les champs, fussent également propres au métier des armes, et déterminés non-seulement à endurer toutes les incommodités du climat et les privations inséparables d'un nouvel établissement, mais encore à répandre leur sang pour la défense de la colonie, que ces barbares avaient résolu de détruire, et qui ne pouvait être préservée de sa ruine prochaine que par un secours prompt et puissant. Aussi le P. Vimont regardait la perte de la Nouvelle-France comme assurée, si ce secours ne venait sans délai l'arrêter sur le penchant de sa ruine. " Elle va se perdre, écrivait-il, si elle n'est fortement et promptement secourue : le commerce de ces Messieurs, la colonie des Français et la religion, qui commence à fleurir parmi les sauvages sont à bas, si l'on ne dompte les Iroquois. Cinquante Iroquois, depuis que les Hollandais leur donnent des armes à feu, sont capables de faire quitter le pays à deux cents Français." (dont se compose la colonie.)

XXVIII.

Les motifs de la Foi firent naître la Société de Montréal.

Quel motif pouvait donc inspirer à des hommes opulents la résolution héroïque de fournir ce secours, devenu impérieusement nécessaire, après que l'intérêt privé et la gloire nationale avaient été jusqu'alors insuffisants ? quelle considération pour les déterminer à faire des sacrifices inouïs, sans espérance d'aucun avantage pour eux ? Certes les ressorts qui naturelle-

ment font mouvoir les volontés humaines, en les poussant aux grandes entreprises, ne peuvent rien de semblables, n'ayant pour principe de leur plus haute puissance que la gloire profane, ou l'intérêt. Des motifs d'un ordre plus élevé étaient donc absolument nécessaires pour concevoir et pour exécuter une si étonnante entreprise. Dans les chefs, il ne fallait rien de moins que les motifs qui avaient déterminé la duchesse d'Aiguillon, le marquis de Gamache, le commandeur de Sillery à ouvrir généreusement leurs bourses, pour contribuer au bien-être des sauvages et à celui de la colonie : et, dans les hommes qui iraient offrir leur corps et sacrifier leur vie, il fallait ce même zèle magnanime, qui avait déjà arraché aux douceurs de leur patrie madame de la Pelterie, les Religieuses Ursulines, les Hospitalières de Dieppe et les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Il fallait, en un mot, les motifs de la Foi catholique, qui leur fissent également sacrifier leur repos et offrir leur propre vie au salut des peuples du Canada, par l'espérance d'une vie meilleure après celle-ci. Ces mêmes motifs chrétiens touchèrent, en effet, si efficacement de simples particuliers, qu'ils les déterminèrent aux actes généreux dont nous parlons, savoir : les uns, à se dépouiller de leurs biens, pour fournir aux frais de cette religieuse entreprise ; les autres, à sacrifier leur repos et leur vie, pour aller établir une nouvelle colonie dans l'île même de Montréal, soixante lieues plus haut que Québec.

XXIX.

La Société de Montréal procure à la Colonie le secours nécessaire alors pour l'empêcher de périr.

Mais, ce qui fut vraiment providentiel et bien digne d'admiration, c'est que cette année 1741, où la colonie Française était réduite à une extrémité si désespérante, que cinquante Iroquois eussent suffi pour la ruiner, on vit arriver en Canada les premiers de ces généreux et fervents Français, destinés pour former le nouvel établissement. Dans sa relation de l'année précédente, le P. Vimont les avait déjà annoncés. " Nous apprenons, disait-il, que des personnes de vertu et de courage sont en résolution d'envoyer nombre d'hommes l'an prochain ; et, déjà, ils ont fait passer des vivres pour ce dessein (*)." Dans sa relation de 1641, il ajoutait : Nous avons reçu du contentement à la vue des hommes de messieurs de Montréal, parce que leur dessein, s'il réussit, est entièrement à la gloire de Notre-Seigneur. M. de Maisonneuve, qui commande ces hommes, est arrivé si tard qu'il ne saurait monter plus haut que

(*) Ces vivres envoyés pour l'usage des futurs colons de Montréal ne pouvaient arriver plus à propos ; car ils servirent à nourrir les Français de Québec et des autres habitations que la Compagnie des Cent-Associés avait apparemment négligé de pourvoir à temps comme il était arrivé déjà plusieurs fois.

“ Québec, pour cette année; mais Dieu veuille que les Iroquois ne ferment pas les chemins, quand il sera question de passer plus avant.”
 “ Quelqu’un dira, continue ce Père, cette entreprise est pleine de dépenses et de difficultés; ces messieurs trouveront des montagnes là où ils pensent trouver des vallées. J’ai déjà dit cent fois que ceux qui travaillent sous l’étendard de Jésus-Christ, pour lui amener des âmes, doivent *semer dans les pleurs*. Je ne dirai [done] pas à ces messieurs qu’ils trouveront des chemins parsemés de roses: la croix, les peines et les grands frais sont les pierres fondamentales de la maison de Dieu. Mais ils me permettront de leur dire, en passant, qu’on ne mène personne à Jésus-Christ que par la croix: que les desseins qu’on entreprend pour sa gloire, en ce pays, se conçoivent dans les dépenses et dans les peines, se poursuivent dans les contrariétés, s’achèvent dans la patience et se couronnent dans la gloire. La patience mettra la dernière main à ce grand ouvrage.”

TRADUCTION DANS TOUTES LES LANGUES DE LA
 BULLE INEFFABILIS

PAR LAQUELLE N. S. P. LE PAPE PIE IX A PROCLAMÉ DOGME DE FOI
 L’IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

I.

Sur le versant méridional du mont Anis, s’étale la ville du Puy dominée par sa cathédrale, vieille basilique consacrée par les Anges et dédiée à la Mère de Dieu. La Loire baigne le pied de la montagne et court dans la vallée. Au sommet se dresse le *Rocher Corneille*, masse basaltique qui porte les ruines d’un château de ce nom. C’est sur ce roc, qui s’élève 372 pieds au-dessus de la Basse-ville, que la piété chrétienne a conçu l’idée d’élever une statue colossale en mémoire de la proclamation du dogme de l’Immaculée Conception. Elle fut fondue avec les canons de Sébastopol, donnés par l’empereur Napoléon III, et, montée sur son socle, elle s’élève de 63 pieds dans les airs au-dessus de sa base volcanique. L’érection eut lieu, le 12 Septembre 1860. De cette élévation, *Notre-Dame de France*, portant son fils dans ses bras, semble dominer et bénir tout le royaume de la fille aînée de l’Eglise.

En même temps que l’on inaugurerait ce monument de l’art à la gloire de Marie, Mgr. de Morlhon, évêque d’Orléans, concevait l’idée de lui élever un autre monument non moins précieux, et de former une très-riche *Collection de documents relatifs à la définition du Dogme de l’Immaculée-Conception*. Ce soin fut confié à M. l’abbé Dominique Sire, directeur au Séminaire de Saint Sulpice, à Paris.

Mais les grandes pensées donnent naissance à d'autres non moins belles et non moins grandes.

M. l'abbé Sire, non content d'avoir formé cette précieuse collection et d'en avoir fait hommage à la cathédrale du Puy, où elle restera comme un monument *littéraire* à côté du monument *artistique*, a eu, dès 1860, la pensée de faire traduire dans toutes les langues le principal de ces documents, celui qui a été comme centre auquel se rapportent tous les autres, c'est-à-dire la Bulle *Ineffabilis*, et de l'offrir au Souverain Pontife qui a eu la gloire de proposer à notre foi le mystère de l'Immaculée Conception.

Mgr Lavigerie, auditeur de Rote pour la France, ayant eu l'honneur d'être reçu au Vatican, a demandé à sa Sainteté de vouloir bien autoriser M. l'abbé Sire à lui dédier ce recueil intéressant ; Pie IX a daigné agréer cette demande avec beaucoup de bonté et se réjouir d'un dessein si pieusement ingénieux.

II.

Le projet de M. l'abbé Sire était chose bien hardie, car la Bulle *Ineffabilis* est d'une grande étendue, et il s'agissait d'obtenir, non pas une collection de quelques traductions déjà faites, mais une collection de traductions très-nombreuses qui étaient presque toutes à faire, et qu'on demandait aux divers pays du monde catholique, chaque peuple étant invité à accepter la Bulle, en la faisant passer dans sa langue, et à la renvoyer en action de grâces à Pie IX, pour qu'elle puisse être conservée comme un monument précieux aux archives du Vatican. Il s'agissait d'obtenir, non pas des traductions quelconques, faites par des hommes peu compétents, mais des traductions soignées, dues aux hommes les plus versés dans leur littérature nationale et *déclarées fidèles par la plus haute autorité ecclésiastique de chaque pays*. Mais autant ce projet était difficile à réaliser, autant il était beau en lui-même et capable de se faire accepter. Aussi, tous ces obstacles ont été bien vite écartés : de tous côtés on s'est empressé de répondre à l'appel de M. l'abbé Sire, comme on s'était empressé de lui venir en aide pour la *Collection de documents relatifs à la définition du dogme de l'Immaculée Conception*.

Le programme tracé aux traducteurs était conçu en ces termes :

“ La traduction doit être manuscrite, faite avec soin, en caractères du pays, sur un bon papier, blanc ou de couleur, ayant 11 pouces de haut sur 9 de large avec une marge d'au moins 2 pouces sur 2½ tout autour de l'écriture. . . Autant que possible, on doit orner cette marge dans le goût du pays. De plus, on est invité à placer en tête de la traduction, sur une feuille distincte, et ornée dans le même goût, le titre suivant : *Traduction de la Bulle Ineffabilis en langue. . .* (mettre le nom de la langue). ”

Ces quelques lignes ont suffi pour provoquer dans l'univers entier l'émulation d'un grand nombre de personnes, qui n'ont reculé devant aucune

difficulté pour donner à leur patrie une place d'honneur dans ce recueil destiné au Vicaire de Jésus-Christ.

Les traductions forment un premier recueil de vingt volumes, d'environ cinq cents pages chacun.

Mentionnons tout d'abord le texte latin, destiné à servir comme de point de départ; il a été exécuté sur velin, par les soins des Rev. PP. Jésuites du collège de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard, avec une magnificence vraiment princière; ici la reliure est précieuse; elle a été faite par M. Lesort, d'après les indications de ces Pères, avec un goût exquis. Ce splendide volume fut présenté en juillet 1863, par M. Carrière, alors Supérieur Général du Séminaire de Saint Sulpice, à Sa Sainteté Pie IX, qui daigna apposer à la fin de la Bulle sa signature.

Le 1er volume renferme les langues de l'EUROPE GRECO-LATINES, savoir: le *Castillan*, le *Grec*, l'*Albanais*, le *Roumain* des Moldo-Valaques, l'*Italien*, le *Portugais*, le *Maltais*, le *Roman* des Grisons, le *Français*.

Cette *traduction française* est, dans son genre, une œuvre plus précieuse encore que le texte latin; car elle offre, à chacune de ses pages, une nouvelle merveille de décoration gothique, due au zèle intelligent et délicat des Dames de l'*Assomption* d'Auteuil.

Les religieuses de *Notre-Dame de Sion* ont fait un travail analogue, en s'inspirant des plus beaux dessins des livres publiés par M. Curmer: l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus Christ*, les *Heures d'Anne de Bretagne*, le *Nouveau-Testament*.

Les religieuses du *Sacré-Cœur* se sont partagé, avec ces Dames, l'honneur d'embellir et de rendre de plus en plus précieux un recueil où le mérite de la calligraphie et de l'ornementation le disputera, grâce à leur zèle intelligent, à celui de la linguistique. Elles ont composé un très-grand nombre de *titres de Bulle* qui feront un jour l'admiration de tous les connaisseurs.

Les religieuses de *Marie Réparatrice*, de la *Retraite*, de *Notre-Dame* (maison de la rue de Sèvres dite *des Oiseaux*, maison du boulevard Monceaux dite *du Roule*, maison de l'*Abbaye-aux-Bois*), du *Saint-Cœur de Marie à Nancy*, si habiles dans l'art de la miniature, ont voulu coopérer, elles aussi, à une œuvre si intéressante, et la plupart des autres maisons religieuses ont été heureuses de les imiter.

Les *Frères de la Doctrine chrétienne* ont fourni de leur côté un très-grand nombre de pages parfaitement illustrées.

Plusieurs artistes chrétiens, fort connus par leurs travaux, se sont aussi offerts, et leurs services ont été agréés.

Comme on a laissé à chaque artiste sa liberté dans le choix des dessins, on a obtenu une collection des plus variées.

Le 2e volume est consacré aux divers dialectes de l'ITALIE; chaque langue populaire des divers États de cette belle contrée a là sa place; le

Vénitien, le *Tyrolien*, le *Lombard*, le *Piémontais*, le *Sarde*, le *Génois*, le *Romagnol*, le *Napolitain*, le *Calabrais*, le *Sicilien*, etc.

Le texte *Italien* proprement dit est devenu, sous la main délicate et habile de très-nobles Dames, qui ont bien voulu en entreprendre l'ornementation, un modèle de peinture décorative, où sont rappelées toutes les gloires de l'Italie. Il est relié séparément de ces divers dialectes.

Le 3e volume a été consacré aux diverses langues de l'ESPAGNE, savoir : le *Castillan*, le *Basque* dans ses quatre dialectes du Guipuscoa, de la Biscaye, de l'Alava et de la Navarre ; le *Bable* des Asturies, le *Gallego* de Galice ; le *Catalan*, le *Valencien*, le *Majorquin*, l'*Aljamiada* et le *Citano*.

Sa Majesté Catholique la reine d'Espagne a voulu elle-même offrir ce volume, qui est magnifiquement illustré par ses soins. D'autres Majestés ont imité ce royal exemple dans plusieurs pays.

Le 4e volume est consacré aux *langues principales de la FRANCE*, savoir : le *Flamand*, l'*Alsacien* dans ses deux dialectes de Strasbourg et de Soudgau ; le *Breton* dans ses trois dialectes de Vannes, de Quimper et de Léon ; le *Limousin*, l'*Auvergnat*, le *Rouergat*, le *Languedocien*, le *Provençal*, dans ses deux variétés de la Provence et du Comtat Venaissin, l'*Italien* (pour la Corse et Nice), le *Basque* enfin dans les trois dialectes du Labour, de la Soule, et de la basse Navarre.

Le 5e volume est consacré aux *autres dialectes* parlés en FRANCE, savoir : le *Picard*, le *Normand*, le *Champenois*, le *Lorrain*, le *Bourguignon*, le *Franc-Comtois*, le *Morvan*, le *Bourbonnais*, le *Lyonnais*, le *Dauphinois*, le *Savoisien*, le *Poitevin* (des deux Sèvres et de la Vendée), l'*Agenais*, le *Gascon* des Landes et de Bigorre, le *Béarnais* et d'autres encore.

Le 6e volume renferme les quatre langues de la GRANDE BRETAGNE, savoir, l'*Anglais*, le *Gallois*, l'*Irlandais*, l'*Écossais* ou *Gaëlique*.

Le texte *Anglais* est, comme le texte Français, comme les textes Espagnol et Italien, orné avec le plus grand luxe. Il est l'œuvre de l'aristocratie Britannique.

Le 7e volume est consacré aux langues GERMAINES, telles que l'*Allemand*, le *Flamand*, le *Hollandais*, le *Scandinave* du Danemark, de la Suède, de la Norwège, etc.

Rien n'a été épargné en très-haut lieu, pour que le texte *Allemand* représente avec éclat, dans la collection, l'art catholique de ce grand peuple.

Le 8e et le 9e volumes sont consacrés aux langues de la grande famille SLAVE : le *Ruthénien*, le *Russe*, le *Polonais*, le *Lithuanien*, le *Tchèque* de la Bohême, le *Serbe*, le *Croate*, l'*Illyrien*, le *Bosniaque*, le *Bulgare*.

L'exemplaire *Polonais* et l'exemplaire *Lithuanien* sont d'une beauté tout exceptionnelle. Ils sont l'œuvre de Mme la comtesse Marie Przedzicka, c'est tout dire. Cette noble et généreuse dame, d'un talent émi-

ment, a tenu à faire de ces deux volumes le digne hommage de la Pologne et de sa noble sœur la Lithuanie. L'écriture, les dessins, tous de sa main si habile, la reliure, rien n'a été épargné pour leur donner un rang à part.

Le 8e volume est consacré aux langues FINNOISES des *Lapons*, des *Finlandais*, des *Maggyars* de la Hongrie, etc. Le texte *Hongrois* ne le cède en rien au texte Allemand. On s'est proposé d'en faire une sorte de monument artistique vraiment national.

Avec le 10e volume commencent les traductions de la Bulle dans les langues de l'ASIE. Ce 10e volume renferme les langues de l'Asie Occidentale SEMITIQUES, savoir : l'*Hébreu*, le *Chaldéen*, le *Syriaque* et l'*Arabe*:

Le 11e est consacré aux langues de l'Asie Occidentale NON SEMITIQUES, savoir : l'*Arménien*, le *Géorgien*, le *Turk*, le *Persan*, le *Kurde*.

Le 12e et le 13e sont l'hommage des INDES. Ils contiennent les langues *Indoustani*, *Mahratte*, *Congoung*, *Maleyalam*, *Kanara*, *Toulouwa*, *Tamoule*, *Shingalaïse*, *Telinga* ou *Toulougou*, *Ourya*, *Bengali*, des *Birmans*, des *Siamois*, des *Laociens*, des *Cambogiens*, des *Carïans*, des *Bannars*, des *Malais*.

Le 14e volume est consacré aux langues de l'Asie CENTRALE et ORIENTALE : l'*Annamite* de la Cochinchine et du Tong-King, le *Thibétain*, le *Tartare* des Mongols et des Mandchoux, le *Coréen*, le *Chinois*, le *Japonais*.

Ces cinq volumes, consacrés aux langues de l'Asie, ont d'autant plus d'intérêt que toutes les traductions y sont écrites en caractères indigènes.

Avec le 15e volume commencent les traductions de la Bulle dans les langues de l'AFRIQUE. Ce volume renferme les langues les plus importantes, savoir : l'*Arabe* vulgaire de l'*Egypte*, de la régence de Tripoli, de Tunis, de l'*Algérie* et du Maroc ; le *Cophte*, le *Kabyle* ou *Berberè*, parlé dans une grande partie de cette vaste presque île ; l'*Abyssin* (la langue sacrée ou le *Ghez*, la langue vulgaire de l'*Amhara*, celle du *Tigré*, et les deux langues de la côte, *Bogos*, *Taltale*) ; enfin le *Gallas*, c'est-à-dire le *Galla* proprement dit des *Sidama* ou *Caffa*.

Le 16e volume est consacré aux diverses langues des NÈGRES.

Le 17e volume, aux langues parlées dans les ILES DE L'AFRIQUE : à *Malte*, aux *Canaries*, aux *Açores*, aux îles du *Cap-Vert*, à *Madagascar*, à l'île de la *Réunion*, aux *Comores*, etc.

Le 18e volume renferme les principales langues indigènes de l'AMERIQUE DU NORD : (Empire du *Mexique*.—République des *Etats Unis*.—Colonies européennes de la *Nouvelle-Bretagne* et de l'*Amérique Russe*.)

Le 19e volume, les langues de l'AMERIQUE CENTRALES, des ANTILLES, et de l'AMERIQUE MERIDIONALE : (Empire du *Brésil*, républiques de la *Colombie*, de la *Nouvelle-Grenade*, du *Venezuela*, de l'*Equateur*, du *Pérou*, de la *Bolivie*, du *Chili*, de la *Plata*, de *Buenos-Ayres*, de l'*Uruguay*, du

Paraguay,—colonies européennes des trois *Guyanes* hollandaise, anglaise et française.

Le 20^e volume, les langues indigènes de l'Océanie, c'est-à-dire de la *Malaisie* : (îles Philippines, îles de la Sonde, etc.), de l'*Australie*, des nombreux archipels de la *Mélanaisie* et de la *Polynésie*.

Dans un second recueil soixante volumes *supplémentaires* renferment les traductions qui n'avaient pas été remises assez à temps pour prendre place dans ce premier recueil.

Tous les peuples, comme on le voit par cet aperçu, ont été appelés à traduire dans leur idiome la Bulle *Ineffabilis*, et presque tous ont répondu à cet appel. C'est à coup sûr, le plus vaste recueil de langues que l'on ait jamais eu la hardiesse de former.

Enfin un dernier volume qui s'achève racontera l'*Histoire intime* de la collection, la manière dont elle a été entreprise, poursuivie, menée à bonne fin, et dira le nom des personnes qui ont voulu y prendre part.

En tête du recueil prendra place un volume d'*Introduction*, qui sera, par ses décorations, le plus riche de tous, et formera comme la *table des matières*. Là seront les *titres généraux*, écrits en caractères Hébreux, Sanscrits, Chinois, Cunéiformes de l'Assyrie et Hiéroglyphes de l'antique Egypte, l'*Epigraphe*, la *Dédicace à Pie IX*, l'*Énumération* et la *Classification* des diverses langues, etc. : ce sera comme le *volume d'honneur*, qu'on pourra présenter un jour aux étrangers, à Rome, pour leur donner une idée de tout l'ouvrage.

Il est touchant de penser qu'un temps viendra, bientôt peut-être, où plusieurs de ces langages imparfaits, destinés à disparaître au contact de notre civilisation, ne vivront plus que dans le pieux hommage qu'ils auront fait d'eux-mêmes, avant de mourir, à la Reine de tous les peuples, à Celle dont les lèvres virginales ont laissé échapper ce cri prophétique : *Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse*.

IV.

On se demandera sans doute comment un seul homme a pu songer à réunir de toutes les parties du monde un si grand nombre de traductions.

L'Eglise catholique seule pouvait donner à un de ses ministres le moyen de tenter et de conduire à bonne fin une si colossale entreprise.

M. l'abbé Sire, déjà mis en rapport avec tous les pays par sa *Collection des documents relatifs à la définition du dogme de l'Immaculée Conception*, s'est adressé, avec une confiance qui n'a jamais été trompée, à Nos Seigneurs les Archevêques ou Evêques des divers diocèses, et aux Congrégations religieuses les plus répandues.

Les *R.R. P.P.* de la *Compagnie de Jésus*, qui lui avaient prêté leur puissant concours pour son premier travail, le lui ont offert largement pour le second ; ils n'ont rien épargné de ce qui leur était possible ; et, comme

ils possèdent de florissantes maisons dans presque toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique, ils ont pu fournir un grand nombre de traductions. On leur devra surtout celles des peuples Germains, Slaves et Finnois ; de l'Espagne et des pays autrefois ou encore aujourd'hui soumis à son influence ; de plusieurs nations de l'Orient ; des dialectes de plusieurs tribus sauvages des Etats-Unis, et d'ailleurs.

Les *Frères Prêcheurs* et les *Frères Mineurs*, ces deux grandes familles de saint Dominique et de saint François, n'ont pas voulu, de leur côté, rester étrangers à une si louable entreprise.

Les Messieurs de la *Congrégation de Saint-Lazare*, qui ont des établissements si prospères dans tout le Levant, ont bien voulu, eux aussi, promettre leur coopération pour diverses langues de ces beaux pays : le Chaldéen, le Persan, l'Abbyssin. Le P. Boré, si connu par son talent de linguiste, fut des premiers à envoyer la traduction bulgare, qui est son œuvre.

De son côté M. Albrand, le vénérable supérieur du *Séminaire des Missions Etrangères*, s'est empressé d'envoyer aux nombreux vicaires apostoliques des missions d'Asie une circulaire qui a porté ses fruits, c'est à eux que l'on doit les traductions de l'Inde (Tamoul, Kanara, Telinga), de la Birmanie, de Siam, du Laos, de la Malaisie, de la Cochinchine ; de la Chine, vrai chef-d'œuvre d'écriture et de peinture, dû aux soins de Mgr. Guillemin ; celle de la Corée, non moins remarquable que la précédente, les versions en Cambogien, Carian, Bannar, Thibétain, Mandchou et Japonais.

Les autres Congrégations, telles que celles des *Maristes*, des *Oblats* de l'Immaculé-Conception, des Pères des *Saints-Cœurs de Jésus et de Marie*, de *Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans*, de *Notre-Dame de Sion*, du *Saint-Esprit*, des *Arméniens neklitaristes*, des *Barnabites*, ont donné les traductions des pays qu'elles évangélisent.

Les Missionnaires du *Lac des Deux-Montagnes* ont également prêté leurs concours pour les langues Iroquoise, Algonquine, Osage, Sautouse et Montagnaise.

Mais ce ne sont pas seulement les Congrégations religieuses qui ont prêté leur concours ; un grand nombre de prêtres et de pieux fidèles ont voulu prendre part à cette œuvre vraiment catholique.

C'est ainsi que la traduction turque est due aux soins de M. l'abbé *Azarian*, secrétaire de Monseigneur le Patriarche arménien de Constantinople, qui avait formé à cet effet une sorte d'académie ; et la traduction géorgienne, à ceux de l'abbé *Carisciarian*, prêtre géorgien très-connu en Orient par ses savants ouvrages ; les deux traductions grecques à des ecclésiastiques et des religieux fort instruits de l'île de Syra.

C'est ainsi que la traduction dans les trois dialectes bretons est due à *Monseigneur Le Joubiou*, à *M. Alexandre*, chanoine de Quimper, à *M.*

Charles de Gaulle et à *M. le comte Hersart de la Villemarqué*, membre de l'Institut, si connu par ses travaux sur la littérature celtique.

C'est ainsi encore que la traduction berbère des Kabyles et des Touaregs du grand désert de Sahara, est l'œuvre d'une noble demoiselle, fille de l'un des magistrats les plus distingués de l'Algérie.

Nous pourrions citer, parmi les ecclésiastiques et les laïques, un grand nombre d'autres personnes zélées, auxquelles on doit une ou plusieurs traductions. Mais ce n'est pas ici le lieu. Quand le moment sera venu, quand le recueil sera fini, on se propose de publier une *notice* qui fera connaître en détail son histoire, et on saisira cette occasion pour payer à toutes un juste tribut de remerciement.

Ce qu'on est heureux de dire dès aujourd'hui, c'est que partout on a rivalisé de zèle pour mettre la main à ce monument.

V.

On le voit, par cette rapide esquisse, la traduction de la Bulle *Ineffabilis* dans toutes les langues est une œuvre remarquable sous tous les rapports, et il n'y a vraiment que le catholicisme qui ait pu l'inspirer. Ce n'est pourtant qu'un *épisode* de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, et l'on peut juger par là de la fécondité prodigieuse de ce grand acte de Pie IX.

Lorsque Mgr. l'Évêque du Puy se rendit à Rome pour assister à la canonisation des Martyrs Japonais, il eut le bonheur de faire connaître au Souverain Pontife une partie de ce que nous venons de raconter. Pie IX, dont la forte et tendre dévotion à la Vierge Immaculée est un sujet d'édification et d'espérance pour toute l'Église, se montra fort ému de cette vaste entreprise ; il saisit une plume et daigna sur le champ adresser au modeste prêtre de Saint-Sulpice quelques lignes d'encouragement, de cette main que ni l'âge ni le malheur n'ont fait encore trembler, et dont nul catholique ne lit sans vénération la ferme et solennelle écriture.

PIUS P. P. IX.

DILECTE FILI, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Non mediocri animi Nostri voluptate novimus susceptum à Te consilium omni studio curandi ut Apostolica Nostræ de dogmaticâ Immaculati Deiparæ Virginis Conceptûs definitione Litteræ in omnes linguas, ab idoneis peritisque viris, accuratè ac nitidè transferantur.

Atque etiam libentissimè agnovimus Te ubiquè spectatos invenisse

PIE IX, PAPE.

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Ce n'est pas sans une véritable et bien douce satisfaction que Nous avons appris le dessein, formé par Vous, de mettre tous Vos soins à faire traduire avec fidélité, dans toutes les langues, par des hommes habiles et compétents, Nos Lettres Apostoliques sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge Marie, Mère

catholicos viros qui, huic Tuo faventes consilio, suam omnem industriam ac studia in hoc opere conficiendo impendere lætantur, quod jam magnâ ex parte fuit elaboratum.

Itaque Tibi de commemorato inito consilio vehementer gratulamur, ac debitas, cùm Tibi, tùm iis omnibus qui in hanc rem perficiendam suum conferunt auxilium, laudes tribuimus; ac, paternæ Nostræ caritatis pignus, Apostolicam Benedictionem toto cordis affectu, Tibi ipsi, dilecte Fili, et illis, peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die 8 martii, anno 1866, Pontificatûs Nostri anno vicesimo.

PIUS P. P. IX.

Dilecto Filio MARIE-DOMINICO SIRE, Præposito Seminarii Sancti Sulpitii, Lutetiam Parisiorum.

Et comme si ce n'était pas encore assez d'avoir donné un témoignage si expressif de son approbation, Notre Très-Saint Père le Pape a bien voulu accepter la *Dédicace* de cette traduction polyglotte, bénir tous ceux qui y mettraient la main, envoyer à M. l'abbé Sire de nombreux et magnifiques ouvrages, trouvant dans sa pauvreté le secret de se montrer toujours riche et prodigue.

Enfin, au mois de juillet 1862, Son Eminence le cardinal *Barnabo*, préfet de la Propagande, écrivit à Messieurs les Présidents des deux Conseils de la *Propagation de la Foi*, pour leur faire connaître le désir qu'éprouve Pie IX et qu'elle éprouvait elle-même de voir cette vaste collection terminée; et par suite leur demander de venir en aide à M. l'abbé Sire, par leurs bons offices auprès des supérieurs des Missions qui n'avaient pas encore été informés de ce projet.

de Dieu, et à faire exécuter dignement la copie manuscrite de ces traductions.

C'est aussi avec une très-sensible joie que Nous avons appris le succès de Votre dessein; car, Nous le savons, Vous avez trouvé partout dans les rangs des catholiques des personnes recommandables qui ont accueilli Votre projet avec faveur, et qui se sont montrés heureuses de contribuer à sa réalisation, en y apportant tout leur zèle et tout leur talent, si bien que cette œuvre est déjà en grande partie conduite à sa fin.

C'est pourquoi Nous vous félicitons vivement de la pensée que vous avez eue; Nous donnons de justes éloges, à Vous, cher Fils, et à tous ceux qui Vous viennent en aide pour l'achèvement d'une telle œuvre; enfin comme gage de Notre tendresse paternelle, Nous Vous accordons, ainsi qu'à eux, avec la plus grande affection et du fond de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome à Saint-Pierre, le 8 mars 1866, la 20^e année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

A notre cher Fils MARIE-DOMINIQUE SIRE, Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

VI.

En septembre 1866, M. l'abbé Sire ayant été averti que le Saint-Père se proposait de convoquer NN. SS. les Evêques à Rome pour le 29 juin suivant, et désirait recevoir ce jour-là même cette grande collection, s'est fait un devoir et un bonheur de veiller à ce que tous les travaux de *traduction*, de *calligraphie*, d'*enluminure* et de *reliure* fussent menés à bonne fin.

Grâce au zèle empressé de ses nombreux coopérateurs, il a pu répondre aux désirs de Pie IX, qui, avec son exquise bonté, a daigné, dans de longues audiences, prendre connaissance par lui-même du *monument* et le considérer, non-seulement dans son harmonieux ensemble, mais encore dans ses plus beaux détails.

Non content de lui assigner une place d'honneur dans le Vatican, au milieu de la grande salle de l'Immaculée-Conception, où chacun pourra l'examiner en liberté, le Saint-Père a voulu témoigner sa vive satisfaction par l'article suivant publié par son ordre dans son journal officiel, le *Journal de Rome*.

“ La Définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu est certainement, pour la foi catholique, *l'événement le plus considérable de notre siècle*.

“ Aussi les fidèles ont-ils tressailli d'allégresse à ce grand événement, en se voyant assez heureux pour entendre proclamer du haut de la Chaire suprême du Vatican cette solennelle sentence qui avait été dans le désir de tant de siècles ; ils ont senti grandir leur confiance en Marie, et ont été animés d'un zèle tout nouveau pour honorer la Mère de Dieu. Le *Décret*, qui proclamait article de foi le Privilège accordé à la première des créatures destinée à être la coopératrice de la Rédemption divine, a trouvé en effet un puissant écho dans tous les lieux où il y a des croyants, c'est-à-dire dans toutes les parties du monde : non-seulement dans les contrées les plus peuplées et les plus civilisées, mais encore dans les pays les plus inhospitaliers et les plus déserts ; et la parole émanant de l'Autorité Infaillible du Vicaire de Jésus-Christ, reproduite, comme on sait, dans une très-courte *formule populaire* à la louange de la Sainte et Immaculée Conception de la Vierge Mère, est répétée sans cesse, avec l'expression de la foi la plus vive, dans les langues humaines.

“ Cet enthousiasme universel que ressent le monde entier pour le Privilège insigne de la Mère de Dieu nous est attesté par un *Monument*, offert à Sa Sainteté dans les jours de fêtes solennelles qui viennent de s'écouler. Ce monument est la *traduction, en trois cents langues vivantes*, de la bulle *Ineffabilis Deus*, par laquelle Notre Saint-Père le Pape Pie IX a défini dogme de foi l'Immaculée Conception.

“ L'idée de cette *Monumentale traduction* est due à M. l'abbé Marie-Dominique Sire, prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice, professeur et

directeur au grand Séminaire de Paris. C'est lui qui, après avoir eu cette belle inspiration et avoir conçu ce très-vaste projet, a eu assez de persévérance pour le mener à bonne fin, en inspirant l'activité de son zèle à tous ceux qui ont voulu devenir ses coopérateurs.

“ La dévotion des fidèles envers la Vierge Marie et leur vénération pour le Saint-Père, à qui l'ouvrage devait être offert, ont porté tous ceux qui y prenaient part à l'orner de leur mieux. Ils ont appelé à leur aide tous les arts du dessin pour l'embellir, et ont voulu qu'à chaque volume la beauté des pages fût rehaussée par celle d'une riche reliure. Pour donner ensuite aux diverses traductions l'authenticité désirable, on a eu soin de demander leur visa et leur signature aux Evêques des lieux d'où elles étaient envoyées.

“ Le titre qui convient à cet immense recueil est celui de *Souvenir Linguistique Monumental*.

“ Voici maintenant quelques détails qui pourront donner une idée plus complète de l'œuvre et en montrer l'importance.

“ Les contrées de l'Asie ont été les premières à y concourir. De l'Inde, des montagnes du Thibet, des provinces du vaste empire Chinois, des capitales même du Japon et de la Corée (comme de la Perse, de la Chaldée, de l'Arménie et de la Palestine), sont venues des traductions aux caractères indigènes, ornées de peintures dans le goût spécial de chacun de ces pays.

“ Après l'Asie, l'Afrique a voulu payer aussi son tribut, et la collection s'est également enrichie des travaux variés de l'Ethiopie, du pays des Gallas, du cap de Bonne-Espérance, du Sénégal, de l'Algérie, de l'Egyppte.

“ L'Amérique, dans toute son étendue, s'y trouve dignement représentée (1).

“ Après l'Amérique, l'Océanie ; la plupart de ces îles, perdues dans l'immensité des mers, ont envoyé des traductions dont la reliure est ornée de leurs produits les plus précieux : de perles, de nacre et de corail.

“ L'Europe enfin y a pris cette part ample et magnifique qui convenait à sa civilisation avancée ; et sans entrer ici dans l'énumération ou la description des volumes de chacun de ses peuples, nous ne pouvons passer sous silence, entre tant d'autres qui se distinguent par la beauté, la richesse et l'éclat soit du manuscrit, soit de la reliure, ceux de la Pologne, du Portugal et de la ville de Gênes (2).

(1) Le Brésil surtout, grâce à la puissante et si aimable et si magnifique intervention de la Famille Impériale, jalouse de faire dans le Nouveau-Monde ce qu'ont fait avec libéralité dans l'Ancien plusieurs Princes et Souverains.

(2) La seule reliure du volume *polonais*, vrai chef-d'œuvre de ciselure d'argent, a coûté 10,000 fr. ; et certes le manuscrit, où est représentée sur les marges toute l'histoire de la Pologne, siècle par siècle, avec un goût exquis, est bien supérieur à la reliure ! — La délicate reliure du volume *gênois*, offert par la noblesse, est en filigrane d'argent. — Le volume *portugais*, œuvre des plus illustres familles de Lisbonne, a été présenté au Saint-Père par Son Altesse Sérénissime l'Infante Dona Isabel Maria.

“ Mais pour résumer en peu de mots tout ce que nous aurions à ajouter sur ce *gigantesque travail*, disons que des personnages appartenant aux familles régnantes et les hommes les plus illustres ont voulu coopérer à cette vaste collection, à laquelle ont pris part, outre le clergé, des citoyens de toutes les conditions, depuis le noble, le savant et le riche jusqu'à l'humble ouvrier.

“ C'est ainsi que M. l'abbé Sire a pu réunir ce *grand nombre de volumes* où est reproduite la bulle *Ineffabilis* dans toutes les langues et dont les reliures et les ornements offrent un modèle de tous les arts qui distinguent chaque nation. L'or, l'argent, les pierres précieuses, les émaux, les mosaïques y rivalisent avec les miniatures, avec des chefs-d'œuvre de calligraphie ; et le tout forme un ensemble de beautés et de richesses *vraiment bien employé en l'honneur de la Vierge Mère de Dieu*.

“ L'abbé Sire a dû se sentir au comble de la satisfaction qu'il s'était promise en entreprenant une œuvre aussi belle et aussi complètement réussie quand, au jour même du Centenaire des Princes des Apôtres, il a eu l'honneur de la présenter à Sa Sainteté, et de voir combien le *Souverain* s'est plu à la considérer attentivement, à en admirer toutes les parties, à le féliciter, à lui en exprimer sa satisfaction et ses remerciements.

“ Le Saint-Père a béni l'auteur et tous ceux qui ont répondu avec tant de zèle à son appel en coopérant à son ouvrage.

(Jeudi 11 juillet, 1867.)”

Enfin le 30 novembre 1867, le Saint-Père, dans un Bref adressé en la personne de M. l'Abbé Sire à tous ceux ont bien voulu lui prêter leur concours, leur témoigne sa haute satisfaction, ses félicitations et leur accorde la faveur de sa bénédiction paternelle.

PIUS P. P. IX.

DILECTE FILI, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Nihil certè Nobis gratius contingere potest, quàm ut debitus cultus et honor erga Immaculatam Sanctissimamque Deiparam Virginem Mariam quotidie magis ubique auceatur, omnesque gentes ad hanc amantissimam omnium nostrùm Matrem singulari pietate excolendam vehementer excitentur, et inflammentur, quo Dominus Noster Jesus Christus, Unigenitus ejus Filius, magis in dies honorificetur, cùm in Filium redundet quidquid honoris et laudis in Matrem impenditur.

Ilinc gratissimum Nobis accidit,

PIE IX, PAPE.

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

“ Rien ne pourra jamais, certainement, Nous être plus agréable que de voir chaque jour et partout croître de plus en plus le culte et les hommages dûs à l'Immaculée et Très-Sainte Vierge Marie Mère de Dieu ;—que de voir tous les peuples excités d'une manière vive à honorer, avec toute l'ardeur d'une piété singulière, cette si aimante Mère de nous tous,—afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils Unique, soit de plus en plus honoré : car tout ce que l'on rend de culte, d'hommage et d'honneur à la Mère rejaillit sur le Fils.

Dilecte Fili, consilium à Te susceptum curandi ut Apostolicæ Nostræ de dogmaticâ Immaculati ejusdem Dei Genitricis Conceptûs definitione Litteræ à latino idiomate in omnes converterentur linguas.

Quod ut efficere posses, summâ curâ studioque precari haud omisisti Venerabiles Fratres totius orbis Sacrorum Antistites, Sacerdotes, Religiosos viros, Clarissimosque ex fidelibus homines, ac vel ipsos summos Principes, et præstantes quoque pictores, aliosque artifices, ut in hâc re *splendide perficiendâ* opportunam tibi opem auxiliumque ferrent.

Qui omnes, pro eorum in Beatissimam Virginem pietate, huic *Tuo consilio summâ laude digno*, quàm libentissimè ac studiosissimè obsecundantes, nihil intentatum reliquerunt, ut hujusmodi opus omni splendore conficeretur.

Ex quo evenit—ut commemoratæ Nostræ Apostolicæ Litteræ *trecentis fuerint scriptæ linguis*, quas varii Asiæ, Africae, Europæ, Americae et Oceaniæ populi loquuntur. Atque hujusmodi multiplex interpretatio multis voluminibus fuit inserta, elegantissimo sanè ac miro artificio elaboratis.

Quæ volumina Nobis, dilecte Fili, obtulisti lætissimo die 29 superioris mensis Junii, quo secularia solemnia immortalibus beatissimi Petri, Apostolorum principis, et coapostoli ejus Pauli, doctoris Gentium, triumphis, sacra concelebravimus,—ac plures divinæ Nostræ religionis heroes Sanctorum ordini adscripsimus, cum maximâ Venerabilium Fratrum catholici orbis Sacrorum Antistitum ac fidelium frequentiâ, Nobis jucundissimâ.

Equidem, Dilecte Fili, non potuimus non vehementer admirari eximiam elegantiam ac pulchritudinem eorumdem voluminum, quæ miniariis ac musivis picturis, affabrè expressis,

“ Ainsi donc, c’est avec une véritable et bien douce satisfaction que Nous avons appris le dessein formé par Vous, cher Fils, de mettre tous vos soins à faire traduire du latin dans toutes les langues Nos Lettres Apostoliques sur la définition dogmatique de l’Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

“ Pour réussir à faire de cette traduction une *œuvre splendide*, Vous n’avez rien négligé de ce qui Vous était possible, sollicitant avec persévérance le concours de Nos vénérables frères les Evêques, des Prêtres, des Religieux et des Religieuses, des personnes les plus distinguées entre les laïques, même des Princes et des Souverains, des peintres aussi et des autres artistes.

“ Animés d’un saint zèle pour la gloire de Marie, tous ont répondu très-volontiers à votre appel, et ont voulu concourir de leur mieux à *votre dessein si digne d’éloge* n’épargnant rien pour qu’il fût réalisé avec le plus grand éclat.

“ Il est résulté de tous ces efforts que Nos Lettres Apostoliques ont été traduites en *trois cent langues* parlées par les différentes nations de l’Asie, de l’Afrique, de l’Europe, de l’Amérique, de l’Océanie : et que ces traductions, écrites avec une élégance rare, ornées avec un art merveilleux, forment ensemble *une série considérable de volumes* (1).

“ Ces volumes, cher Fils, Vous nous les avez présentés le 29 juin dernier, en ce jour plein de joies où, au milieu d’une très-nombreuse et pour Nous si douce assemblée de Nos vénérables frères les Evêques de l’Univers catholique et des fidèles accourus sur leurs pas, Nous avons célébré les fêtes séculaires en l’honneur de saint Pierre, le prince des Apôtres, de saint Paul, le docteur des nations, —et Nous avons solennellement mis

(1) 80 volumes de format in-4o, avec de riches cassettes des Indes, du Japon, de la Chine... pour les manuscrits orientaux, qu’on n’est pas dans l’usage de relier.

ac pretiosis lapidibus, et aureis, argenteis, aliisque nobilissimis ornamentis abundè ditata, bellissimè ostendunt quæ sit peculiaris tot populorum in artibus præstantia.

Ac summâ certè consolatione affecti fuimus, videntes quâ singulari ergâ Beatissimam Virginem Mariam pietate animati sint catholici orbis fideles, qui *hoc Insigne sanè Monumentum* in ejusdem Deiparæ honorem erigere tantoperè gloriati sunt.

Quarè tùm Tibi, Dilecte Fili, qui plures abhinc annos nullis curis nullisque consiliis pepercisti, ut *hujusmodi præclarissimum* conficeretur opus, tùm omnibus et singulis, qui in eodem pulcherrimo opere efficiendo eorum omnem industriam, diligentiam ac laborem impenderunt, etiam atque etiam gratulamur, amplissimisque tribuimus laudes. Atque eâ profectò spe nitimur fore ut Clementissima Dei Mater Te, et omnes ac singulos, qui huic rei eorum operam præstiterunt, potentissimo suo apud Deum Patrocinio remunerare velit.

Denique Pontificia Nostræ caritatis pignus Apostolicam Benedictionem, toto cordis affectu, Tibi ipsi, Dilecte Fili, cunctisque Ecclesiasticis viris Laicisque fidelibus, qui in prædicto *magnificentissimo opere* perficiendo partem habuerunt, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 30 novembris, anno 1867, Pontificatûs Nostri anno vicesimo secundo.

PIUS P. P. NONUS.

Dilecto Filio, Presbytero MARIÆ DOMINICO SIRE, Moderatori ac Doctori Seminarii Sancti Sulpitii, Lutetiam Parisiorum.

au nombre des Saints un grand nombre d'élus, héros de notre foi.

“ En vérité, cher Fils, Nous n'avons pu ne pas admirer vivement la beauté et l'exquise distinction de ces volumes si bien écrits, si bien enlumnés, enrichis avec abondance de mosaïques, de pierres précieuses, de travaux d'or et d'argent, d'autres décorations d'un goût très-noble et très-pur, témoignage éclatant de l'habileté artistique de tant de peuples.

“ Aussi avons-Nous été remplis de la plus grande consolation en voyant de quelle piété singulière envers la Très-Sainte Vierge Marie sont animés les catholiques qui se sont fait gloire d'ériger en l'honneur de la Mère de Dieu cet *Insigne Monument*.

“ C'est pourquoi Nous Vous félicitons encore, et Nous donnons les plus amples éloges soit à Vous, cher Fils, qui depuis plusieurs années n'avez épargné aucune attention, aucun soin pour mener à bonne fin ce *très-remarquable ouvrage* ; soit à tous et à chacun de ceux qui ont mis dans l'exécution de votre dessein toute leur application, tout leur zèle, toute leur industrie.—Et Nous espérons bien que la Très-Clémentine Mère de Dieu voudra vous récompenser, Vous et chacun de vos coopérateurs, par son tout-puissant Patronage auprès de Dieu.

“ Enfin comme gage de Notre Pontificale charité, Nous accordons du fond de Notre cœur, avec le plus grand amour et la plus tendre affection, la Bénédiction Apostolique à Vous, cher Fils, et à tous les ecclésiastiques ou fidèles qui ont pris part avec Vous à *cette œuvre d'une admirable magnificence*.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 30 novembre 1867, la 22^e année de Notre Pontificat.

Pie IX, PAPE.

A Notre cher fils MARIÉ-DOMINIQUE SIRE, directeur et professeur au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris.

Nous avons cru que ces détails pleins d'intérêt seront une récompense pour tous ceux qui ont voulu contribuer à cette œuvre éminemment Catholique, et un encouragement aux communautés et aux personnes qui voudraient encore y contribuer, car cette œuvre n'est pas achevée.

Pour réunir dans un bel ensemble tous les volumes et empêcher leur dispersion dans l'avenir, un *meuble spécial* a été jugé indispensable par le Saint-Père ; et ce meuble, sans être d'une magnificence comparable à celle des bulles, doit être digne du Vatican.

M. l'abbé SIRE n'hésite donc pas—malgré la dureté des temps où nous sommes, et le besoin urgent de secours où se trouve le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ—à prier ses coopérateurs de vouloir bien achever leur œuvre en s'unissant à lui, *par une offrande quelconque*, pour en réaliser *au plus tôt* le projet, *agréé par Pie IX.*

Les personnes charitables qui voudraient ne pas être étrangères à cette invitation, pourraient adresser leur offrande à M. Bonnissant, prêtre du Séminaire de Montréal.

RIQUET-AU-DIABLE.

(*Suite.*)

v.

SOMMAIRE :—Riquet à la cour.—Ses diverses aventures en ce nouveau séjour.—Ses démêlés avec le seigneur Ogar.—Riquet quitte la cour.

Son père put à peine le supporter six semaines chez lui, et il essaya pour l'enfant d'un troisième système d'éducation. Cette fois, le soin de Henri fut confié au plus grand ami du bourgmestre, au capitaine Magnar. C'était un homme dur comme le fer, vivant seul avec une vieille domestique dans la maison qu'il avait hérité de son père. Jadis, il avait eu un fils ; ne le jugeant pas d'une docilité convenable, il l'avait remis aux mains d'un recruteur, qui l'avait emmené à l'armée ; depuis on ne l'avait pas revu. Le capitaine s'était vanté souvent qu'il parviendrait bien à redresser le fils du bourgmestre ; après l'insuccès du curé et du maître de pension, il avait déclaré de plus belle qu'une bonne discipline était seule capable de venir à bout de cet incorrigible avorton. Jean Windmœr lui remit son fils, en dépit de la résistance de celui-ci, car Riquet redoutait vraiment le capitaine.

Magnar prit donc chez lui Riquet qui se tint d'abord sur ses gardes. Le capitaine se montra terrible avec lui dans les premiers temps ; il le gardait longtemps enfermé, le surveillait lui-même constamment, lui imposait un régime régulier et frugal. Riquet acceptait le frein, mais en le rongéant et en attendant l'occasion de le rompre.

Peu à peu cette rigueur diminua : la défiance primitive se dissipa ; Riquet apprit à connaître les endroits faibles de la place, et avec la malice qui meublait sa tête, il ne visa plus qu'à un but, à se faire renvoyer par le capitaine.

Magnar nourrissait dans sa basse-cour un superbe dindon, qu'il engraisait pour célébrer l'anniversaire de certaine prouesse des temps passés. Un soir, Riquet, trompant la vigilance du capitaine, se faufila jusqu'au cabanon où était cantonné l'animal, avec l'intention de lui tordre le cou.

Celui-ci, grâce à certains mauvais traitements reçus de la part de l'enfant, était son ennemi déclaré. Dès qu'il le vit entrebailer la porte, il s'élança dans la cour. Riquet voulut le poursuivre, mais le coq d'inde était presque de la taille et du poids de l'avorton ; il disputa rudement le terrain, et fit contre son agresseur plusieurs charges à fond, dans lesquelles son bec, ses ailes et ses ergots jouèrent un rôle funeste à Riquet ; le mauvais garnement reçut plusieurs écorchures aux mains et au visage.

Il ne s'entêta que davantage dans son projet, et enfin, la fortune trahissant tout-à-coup le bipède enplumé, il tomba d'un coup de pied qui l'atteignit dans l'œil.

Mais les gloussements, les battements d'aile du dindon avaient éveillé l'attention de Magnar qui accourut armé d'une vieille pique, croyant qu'un voleur s'était introduit dans son domicile.

Sa colère fut grande en voyant que l'auteur du tapage était son élève ; elle redoubla lorsqu'il aperçut le dindon sur le carreau. Riquet devait se souvenir longtemps de la correction qu'il reçut ce soir-là.

Cependant elle ne fut pas capable de le corriger. Le capitaine aimait beaucoup certaine liqueur qu'il faisait venir des pays étrangers ; il la tenait soigneusement renfermée dans une grande armoire placée dans sa chambre, et il en humait chaque soir un petit verre avant de se coucher.

Magnar ayant une fois oublié de fermer le meuble, Riquet s'empressa de l'ouvrir et commença maintes libations avec la fameuse liqueur. Mais voilà que pendant qu'il était occupé à cette besogne, le capitaine rentre. D'abord la frayeur de Riquet fut extrême, puis il se rassura ; affublé d'une peau d'ourson suspendue à la muraille, il prit un des pistolets du capitaine, et au moment où Magnar s'approchait, il lui jette la précieuse liqueur, lui tire un coup de pistolet aux oreilles, et, sautant à terre, il danse autour de son maître une sorte de sarabande, en poussant des cris sauvages, jusqu'à ce que le capitaine, croyant à une apparition surnaturelle, se fût enfui en hurlant de terreur.

Magnar parvint néanmoins à découvrir que l'auteur de cette mystification n'était autre que son élève. Dès lors son parti fut pris : quoique cela coûtât à son amour-propre, il ne voulut pas garder davan-

tage un pareil démon, et, pour la troisième fois, Riquet fut rendu à son père.

Le renvoi de Riquet de chez le capitaine Magnar, le grand ami du bourgmestre, fut le plus sensible à ce dernier, et il en conçut même quelque ressentiment. Il se permit enfin quelque sévérité envers son fils, et après chaque nouvelle escapade, il ne manquait pas de lui répéter qu'il lui chercherait un quatrième précepteur ; Riquet ne s'en émouvait pas, persuadé qu'il n'y avait pas dans la contrée une personne disposée à se charger de lui.

Il se trompait pourtant, et un jour qu'il était à courir par les champs suivant sa détestable habitude, il se trouva tout-à-coup en face de maître Snip. Le *Petit-Homme* riait et se frottait les mains à sa façon, en fixant sur Riquet ses prunelles luisantes.

La rencontre de ce personnage ni son regard ne plurent d'abord à Riquet ; car, à force d'entendre répéter que Snip était cause de sa maladie et de sa difformité, il avait fini par le croire quelque peu.

Il se détourna donc d'un air maussade. Snip, aussitôt, reparut de l'autre côté, en face de lui, et l'interpellant :

—Hi ! hi ! hi ! mon bon ami, nous n'avons plus de précepteur ? fit-il.

—Non, en vérité, répliqua Riquet d'un ton bourru.

—Ah ! ah ! Il paraît que le curé prêchait trop souvent ?

—Que le diable m'emporte si je rentre jamais dans sa galère.

—Eh ! eh ! ricana le *Petit-Homme*, et mons Hildebertus n'était pas non plus de notre goût ; c'est un pédant, n'est-il pas vrai ?

—Et le capitaine une brute ! acheva Riquet ; ils ne me tiendront plus dans leurs griffes, je l'espère bien.

—Hum ! Hum ! Il me semble avoir oui dire que le bourgmestre cherchait un nouveau précepteur.

—Qu'il vienne, le nouveau ! s'exclama Riquet en montrant le poing.

—Hi ! Hi ! si c'était moi, petit maître !

—Vous, Pied-Fourchu !

—Hi ! Hi ! pourquoi pas ? Je sais bien autre chose que cet âne de Hildebertus, et avec moi on fait et on obtient ce qu'on veut.

Et l'œil du *Petit-Homme* rutilait étrangement.

Riquet semblait stupéfait ; puis, tout-à-coup il partit d'un éclat de rire, et s'écria :

—Tiens ! pourquoi pas ? c'est une excellente idée !

—A votre disposition, mon jeune seigneur. Ce sera quand il vous plaira.

Là-dessus, maître Snip s'éloigna.

Riquet revint à la maison paternelle ; et la première fois que le bourgmestre menaça son fils de lui donner un précepteur, celui-ci déclara qu'il ne demandait pas mieux.

Cette réponse bouleversa toutes les idées de Jean Windmœr ; mais il fut bien autrement étonné quand Riquet ajouta que maître Snip était le maître qu'il souhaitait.

Le bourgmestre crut que l'enfant se jouait de lui ; et, pour le punir, il assura qu'il ne lui donnerait pas d'autre précepteur que le *Petit-Homme*.

Dès le lendemain et les jours suivants, à la grande surprise de tous les habitants de Ker-Trall, Snip vint à la demeure du bourgmestre. Depuis lors, tous les amis de Windmœr cessèrent de le visiter. A partir de cette époque aussi, il devint triste, languit quelque temps, puis mourut au bout de quelques mois.

Avant de rendre l'âme, il vit le curé, se réconcilia avec Dieu, et comme il ne pouvait réparer le mal qu'il avait fait en admettant le *Petit-Homme* dans sa maison, il disposa par testament que Riquet serait dépouillé de tous ses biens, à moins qu'il ne s'éloignât pendant trois ans de Ker-Trall, avec promesse de n'entretenir aucune relation avec son dernier précepteur.

VI.

Son père enterré et toutes réflexions faites, Riquet décida que la société de maître Snip, quelque agrément qu'elle lui procurât, ne pouvait être mise en balance avec l'héritage de Jean Windmœr, dont la valeur était assez considérable. Il fit donc ses malles, prit deux gars du village, pour domestiques, enfila la première route venue, et poussa droit devant lui, laissant au hasard le soin de le guider.

Pendant qu'il cheminait, un groupe de beaux cavaliers le rejoignit. Quand ils l'eurent atteint, ils modérèrent l'allure de leurs chevaux pour considérer à l'aise l'être disgracié qui s'offrait à leurs regards. Rarement ils avaient rencontré pareille difformité.

Riquet peu timide de son naturel, et puisant une nouvelle audace dans le dépit secret que lui inspirait la curiosité des étrangers, leur demanda pourquoi ils l'inspectaient de la sorte.

— Mon ami, répliqua l'un deux, quel mal faisons-nous en vous regardant ? Vraiment, vous auriez du succès là où nous nous rendons.

— Et où allez-vous donc, fiers seigneurs ?

— A la cour. Si vous aviez quelque désir de nous y suivre, nous vous annoncerions.

Et, sans attendre la réponse, ils piquèrent des deux et disparurent dans un tourbillon de poussière.

Ces paroles, dont Riquet ne saisit pas l'ironie, lui montèrent la tête, et il résolut de se rendre à la cour.

Arrivé à la ville, il ignorait comment il réussirait à pénétrer dans le palais. Mais le bruit de sa présence se répandit aussitôt ; et, dès le surlendemain, deux des seigneurs qui l'avaient dépassé sur la route vinrent le chercher pour le conduire au prince.

Le souverain, jeune duc allemand qui ne demandait qu'à rire, accueillit avec joie le jeune avorton. Les nains étaient encore en grande vogue dans les cours, et le prince déclara qu'il s'attachait Riquet. Dès lors le fils du bourgmestre de Ker-Trall fut un des familiers du palais, dont toutes les entrées s'ouvraient devant lui.

Grâce à sa difformité hors ligne et à certaine dose d'esprit, il ne manqua pas de succès dans les commencements. Mais sa méchanceté, les mauvais tours qu'il se plaisait à jouer, ses façons grossières, finirent par provoquer des mécontentements et lui attirer des ennemis, parmi lesquels se distingua un seigneur suédois nommé Oger. Doué d'une taille gigantesque, ce gentilhomme possédait avec cela une intelligence remarquable. Ayant eu à se plaindre de Riquet, il se mit à prodiguer au nain les railleries et les mortifications.

Un jour, marchant devant Riquet, il l'enleva brusquement au bout de son poignet, et le suspendit par la ceinture au plafond de la grande salle du palais, que tous les seigneurs et toutes les dames de la cour avaient l'habitude de traverser. Puis, s'asseyant à quelque distance, il adressa au patient d'un ton pénétré, maintes remontrances sur la vanité qui le portait en ce moment à prétendre vouloir servir de lustre à l'assemblée.

Riquet écumait de rage ; mais il lui fallut subir, bon gré mal gré, durant une heure, la cruelle plaisanterie. Quand son persécuteur le décrocha, les courtisans, que cette scène burlesque avait attirés, l'accablèrent de brocards et de sifflets.

A dater de ce moment, Riquet voua une haine mortelle au comte Oger, sans toutefois oser la manifester publiquement, par crainte du prince.

Néanmoins, une guerre sourde, incessante, commença entre l'avorton et le colosse ; ils se livraient à de continuelles attaques, qu'ils avaient soin de mettre sur le compte du hasard, mais qui souvent étaient combinées avec une profonde perfidie. Cependant le nain, dans cette lutte, était presque toujours la victime du gentilhomme suédois.

Tous deux n'aspiraient qu'à plaire au prince et à se supplanter mutuellement dans sa faveur. Aussi Oger ne se faisait-il pas faute d'humilier Riquet, et de rabaisser la valeur qu'on lui avait tout d'abord attribuée ; il riait de sa taille, il riait de ses manières, il riait de son parler, et il parvenait facilement à faire rire les autres sur le compte de l'avorton.

Or, le ridicule tue aussi bien en Allemagne qu'en France.

Le jeune Windmocr se trouvait-il sur le passage du souverain, cherchant à se mettre en relief, Oger le couvrait d'un pan de son manteau, ou l'enjambait comme il eût fait d'un enfant au bourrelet. Ces tours excitaient la fureur de Riquet ; mais ses colères ne touchaient point son impitoyable ennemi.

Une fois, Riquet, bouffi d'orgueil, se pavanait sous le balcon du prince.

Le duc paraissait s'amuser de sa pantomime. Le nain, fier de son succès, redoublait d'efforts, multipliant les grimaces et les poses bouffonnes.

Le comte suédois, posté à quelque distance, le contemplait du coin de l'œil et méditait de lui arracher son triomphe. S'étant muni d'une futaille défoncée, il s'approche à pas de loup, sans que Riquet l'aperçoive, et le coiffe soudain de ce vaste chapeau.

Le nain disparut tout entier sous le tonneau, sur lequel Oger monta, et d'où il fit plusieurs salutations au prince, qui se tordait de rire à ce spectacle.

Le malheureux Riquet suppliait Satan et l'enfer de le tirer de sa prison mobile.

Enfin le suédois sauta à bas de son piédestal et gagna le large.

L'avorton sortit comme il put de la futaille, et s'enfuit en jetant un regard désespéré sur son habit de velours, tout festonné de lie de vin.

Cette avanie publique, on le comprendra facilement, n'était pas de nature à augmenter la considération du fils du bourgmestre de Ker-Trall.

Il s'ensuivit un duel entre Oger et Riquet. Le comte vint exactement au rendez-vous assigné par son provocateur ; il parut armé d'une seringue garnie de pois secs. Nouvelles fureurs de l'avorton, qui exigea un combat singulier à cheval et au pistolet. Oger obtint à grand'peine que l'affaire fût remise au lendemain.

Avant l'heure dite, le gentilhomme suédois fit porter sur le terrain un télescope soutenu par trois pieds.

Riquet parut à son tour, perché sur un coursier aux longues jambes. Oger, feignant de ne voir que le cheval, demanda vivement aux témoins de l'avorton pourquoi Windmœr avait l'insolence de le faire attendre.

Le nain cria comme un chat qu'on tracasse outre mesure.

—Ah ! ah ! Je vous entends, ricana le comte ; vous voilà donc, petit ? Vous êtes tellement perdu dans les poils de votre monture que, du diable ! je ne vous apercevais pas. Veuillez, je vous prie, recevoir mes excuses. Maintenant, faites-moi l'amitié de vous installer sur la tête de votre bête, que je puisse au moins vous distinguer, et ne pas tuer à votre place l'innocent quadrupède. Au reste, ajouta-t-il, j'ai là, par bonheur, mon instrument. Prenez un peu patience, de grâce, que je m'oriente.

Et il courut, un pistolet à la main, se mettre à l'orifice du télescope braqué sur l'avorton ; puis il invita son adversaire à commencer.

Riquet, hors de lui, tira brusquement un coup de pistolet ; mais la colère le rendit maladroit, et il n'atteignit point son ennemi.

Oger, toujours l'œil au télescope, visa dix minutes, environ, au milieu des rires fous des assistants ; enfin il lâcha la détente, et la balle emporta le chapeau du nain.

Celui-ci riposta immédiatement, et le comte, au bout d'un quart d'heure seulement. Ils tirèrent de la sorte sept ou huit coups, sans le moindre ré-

sultat. On ne sait combien ce duel se fût prolongé, car Riquet s'obstinait à ce jeu plein de péril. Heureusement deux écuyers du prince entrèrent subitement en scène, désarmèrent l'avorton, et le reconduisirent à coups de fouet au palais.

Ce sanglant affront causa à Riquet une rage inexprimable ; toutefois il s'abstint à l'avenir de s'attaquer à plus fort que lui, et il médita en silence sa vengeance.

Oger désirait épouser une dame veuve du palais, dont il était épris, et risqua par lettre sa déclaration. Riquet, toujours aux aguets pour nuire à son ennemi, connut la démarche et résolut de l'entraver, d'autant plus qu'il savait la dame du palais fort indifférente aux vœux du gigantesque gentilhomme. Certain que le comte n'aurait aucune réponse, il contrefit l'écriture de la dame, et expédia le billet au Suédois, par une voie mystérieuse. Cette missive invitait le comte à se rendre la nuit suivante, à une heure précise, au pied de l'aile du palais que la veuve habitait. Là, il devait trouver une manne d'osier, aux anses de laquelle une corde serait attachée. On l'engageait à se placer dedans le panier, en laissant à une autre personne le soin de mener le reste à bonne fin. On lui recommandait instamment de ne pas souffler mot, le plus léger bruit pouvant lui être funeste.

Oger, convaincu que le billet lui était adressé par la dame du palais, n'hésita pas un instant à suivre de point en point les instructions contenues dans la lettre, et il ne manqua pas au rendez-vous.

Riquet, l'auteur de ce guet-apens, était à son poste, c'est-à-dire à la croisée au-dessous de laquelle la corde était fixée. Elle passait dans une poulie retenue par une barre de fer scellée dans la muraille.

Comme il faisait clair de lune, le nain put facilement s'assurer que son ennemi occupait la manne d'osier. Dès qu'il le vit dans la position voulue, il le hissa prestement jusqu'au deuxième étage, attacha l'extrémité de la corde à un poteau et s'en alla, laissant le comte suspendu entre le ciel et la terre.

Le gentilhomme attendit d'abord patiemment ; mais une heure, deux heures s'étant écoulées, il comprit qu'il était dupe d'une mystification. Le froid était vif, et il grelottait dans son panier d'osier. La colère bouillonnait dans son cœur. Mais que faire ? Le moindre bruit eût attiré du monde, et qu'aurait-on pensé ?

Comme un malheur, dit-on, n'arrive jamais seul, à la pointe du jour une patrouille vint à passer et prit le comte pour un voleur. Il y avait cinq ans au moins qu'un larron n'avait été saisi dans la ville ; aussi la joie des soldats fut grande, et ils ne doutèrent pas que l'autorité ne les comblât d'éloges pour le beau coup qu'ils faisaient.

Ils descendirent Oger et le conduisirent en prison, malgré ses protestations. Il n'en sortit qu'après de longues explications.

Riquet n'ayant rien confié à personne, le gentilhomme ne sut à qui imputer le mauvais tour qu'on lui avait joué ; il devint la risée de la cour, et n'y pouvant plus tenir, il s'enfuit dans son pays.

Le nain, ne redoutant plus les atteintes de la vengeance de son ennemi, se hâta de révéler comment il l'avait mystifié, et cela le réhabilita quelque peu dans l'esprit des courtisans. On eût plus d'égard envers lui, chacun craignant de sa part quelque infernale malice.

Ce fut alors que se produisit dans la chétive personne de Riquet un phénomène, qui lui ôta une partie de son originalité aux yeux du prince ; il commença à croître, à se dénouer, pour mieux dire ; sa tenue s'améliora, sa physionomie se modifia heureusement, ses membres s'arrondirent, son corps acquit de l'embonpoint, son esprit même parut subir aussi une transformation.

Pourtant son dos ne perdit point sa difformité ; la bosse qui le surmontait prit un volume plus considérable.

Mais ce n'était plus le nain qui avait amusé le prince ; et, dans son nouvel état, il ne recueillit qu'indifférence et oubli. Affligé de ce changement, il fréquenta les valets, joua pour se distraire, et perdit jusqu'à son dernier écu. Les libéralités du duc ayant cessé, il dut se loger dans une mansarde meublée seulement d'un grabat et d'un escabeau.

Un matin, en se levant, il vit qu'il ne lui restait pour toute richesse que ses beaux habits de velours.

Après de longues réflexions, il s'arrêta à une résolution. Absent depuis plus de trois ans de son bourg natal, rien n'empêchait qu'il n'y retournât et ne recueillît l'héritage paternel. Quoiqu'il lui en coûtât de quitter le brillant séjour de la cour, il vendit ses vêtements, et, avec l'argent qu'il en retira, il reprit le chemin de Ker-Trall.

(A continuer.)

L'ÉTOILE DU SOIR ET DU MATIN.

SOMMAIRE.—Noms populaires de Vénus, leur origine.—Marche de Vénus dans le ciel, ses phases.—Une ruse de savant.—Galilée et un Rev. Père.—Vénus visible en plein jour.—Étoile de Napoléon Ier.—Croyances populaires.—Vénus tourne sur elle-même, son atmosphère, ses montagnes, ce qu'on doit penser de sa lune.—Climat de Vénus, ses habitants, leurs mœurs.—Vénus et les poètes.—L'Étoile du matin, emblème de Marie.

Le soir, quand le soleil a disparu derrière le mont-royal, un astre d'une beauté ravissante se détache sur la voûte azurée. C'est *Vénus*, l'étoile du soir, qui salue la terre et nous invite à contempler ses splendeurs. Nous dirons plus loin les tendres émotions, les mélancoliques rêveries, les douces espérances que sa vue fait naître dans les cœurs. Mais avant de l'étudier

au point de vue de la poésie, nous devons considérer ce que l'observation et le raisonnement nous en ont fait connaître. Ne craignons point de voir s'évanouir, à la suite d'une étude approfondie, les illusions dont notre imagination aime à se bercer ; dans les œuvres de Dieu la réalité surpasse la fiction, et c'est un de leurs caractères que mieux on les connaît, plus elles paraissent dignes d'admiration.

Les anciens ne possédaient aucun des puissants appareils que la science met au service des astronomes modernes ; on ne s'étonnera donc point qu'ils n'aient eu sur Vénus que des données imparfaites. Son éclat, sa position, ses mouvements, voilà ce qui les avait surtout frappés et les noms qu'ils lui donnèrent nous traduisent le résultat de leurs observations. Chez les Egyptiens elle s'appelle la belle étoile : chez les Indiens, Sukra, c'est-à-dire *l'éclatante*. Homère en fait le plus bel astre qui ait été placé dans le ciel, et les Romains, évidemment, ont été guidés par la même pensée lorsqu'ils l'ont consacrée à la déesse Vénus.

Les noms si connus d'*Etoile du matin*, d'*Etoile du soir*, nous viennent des Grecs qui croyaient à l'existence de deux astres dont l'un se lève avec l'aurore pendant une partie de l'année, et l'autre brille dans le crépuscule du soir le reste du temps.

Pythagore les tira de cette erreur. Il leur fit remarquer que l'étoile du matin, leur *Eosphoros*, change continuellement de place dans le ciel. A une certaine époque, elle précède le soleil de plus de trois heures, mais son lever retarde ensuite graduellement et bientôt elle est tellement rapprochée de l'astre du jour, qu'elle se perd dans ses feux. Dans cet état, elle est complètement invisible pour nous.

Continuant son chemin vers l'orient, elle passe à droite du soleil et s'en dégage peu à peu, mais cette fois elle le suit au lieu de le précéder ; ce n'est plus l'étoile du matin, c'est *Hesperos* ou l'étoile du soir.

Ces déplacements de Vénus, déjà si remarquables, se compliquent d'une bizarrerie apparente :

Après avoir longtemps cheminé d'un pas grave d'occident en Orient, notre étoile semble hésiter, comme si elle était incertaine du parti qu'elle doit prendre, s'arrête, rebrousse chemin, puis tâtonne encore, et reprend la route qu'elle venait d'abandonner. Elle finit cependant, après plusieurs stations et rétrogradations, par accomplir une révolution complète autour du ciel dans l'espace de 14 mois environ.

Les astronomes Grecs, qui faisaient de la terre le centre du monde, ne comprirent rien aux déplacements que nous venons de décrire. Il était réservé à Copernic de nous en donner l'explication.

L'illustre savant d'Allemagne, renouvelant une idée heureuse des Egyptiens, supposa que le soleil est le centre de tous les mouvements planétaires et que Vénus circule autour de lui en décrivant une courbée beaucoup moins grande que celle de la terre. Cette hypothèse, dont la

vérité est aujourd'hui admise sans contestation, rend pleinement compte des phénomènes observés.

Supposez, en effet, au milieu du lac St. Pierre ou sur tout autre point du St. Laurent, un phare autour duquel tourne un vaisseau : n'est-il pas évident que les personnes placées sur le rivage aperçoivent ce vaisseau tantôt à droite, tantôt à gauche et d'autrefois vis-à-vis du phare : n'est-il pas évident qu'après l'avoir vu s'avancer un certain temps vers l'un des bords du fleuve, il leur paraîtra s'arrêter et reprendre sa marche vers l'autre bord ? or ce sont là exactement les principales circonstances du mouvement de Vénus rapporté au soleil et aux étoiles. Tout ce que présente d'irrégulier ce mouvement n'est qu'une pure illusion, un effet de perspective, dû à la position que nous occupons et à la marche de la terre elle-même.

Soixante sept ans après la publication du système de Copernic, l'un de ses admirateurs les plus ardents, le fameux Galilée, dirigeait sur Vénus une lunette qu'il avait lui-même construite. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie ; cet astre venait de lui apparaître non plus comme un point brillant et tel que nous le voyons à l'œil nu, mais sous la forme d'un croissant délié, semblable à celui que présente la lune quand elle est nouvelle.

C'était une découverte d'une portée immense pour la science, et une confirmation éclatante des idées de Copernic. Dès ce moment il était démontré pour Galilée que Vénus n'est pas une étoile, que c'est un globe semblable à la terre, n'ayant par lui-même aucune lumière et ne nous paraissant si éclatant qu'en vertu des rayons solaires qu'il reçoit sur la surface et qu'il nous réfléchit comme pourraient le faire les eaux d'un lac.

L'enthousiasme du savant florentin ne lui fit pourtant pas oublier le soin de sa réputation. Il comprit qu'avant de publier sa découverte il devait la vérifier, un grand nombre de fois, et la compléter en suivant avec attention les changements de forme que présente la planète durant une révolution complète autour du soleil. Mais en attendant d'autres pourraient avoir le même bonheur que lui et s'ils en faisaient part au public, la gloire sur laquelle il avait le droit de compter rejallirait toute entière sur eux.

Pour éviter un pareil mécompte, il employa un stratagème en usage alors chez les savants et cacha sa découverte sous une anagramme qu'il adressa à l'un de ses protecteurs. Voici ce qu'il écrivit au bas d'une lettre :

Hæc immatura à me jam frustra leguntur, O. Y.

Ce qui signifie :

“ Ces choses, non mûries, et encore cachées pour les autres, sont lues par moi.”

Rien dans ces mots ne fait songer aux phases de Vénus ; mais trans-

posez les lettres de l'anogramme et vous en verrez sortir cette autre phrase très-significative :

Cynthia figuræ emulatur mater amorum.

“ La mère des amours (Vénus) suit les phases de Diane (la lune). ”

Quelque temps après l'époque où nous nous trouvons, le P. Castelli écrivait à Galilée une lettre dans laquelle il lui demandait si Vénus et Mars n'auraient pas des phases. Le rusé Florentin se contenta de répondre qu'il y avait beaucoup de recherches à faire, mais que vu le mauvais état de sa santé, il se trouvait beaucoup mieux dans son lit qu'au sercin. On voit qu'il savait user des *restrictions mentales* même à l'égard d'un révérend père. Sans aimer le sercin plus que son lit il n'en continuait pas moins à suivre avec le plus vif intérêt les phases de Vénus.

Au moment où cette planète lui était apparue comme un mince croissant, elle se trouvait à peu de distance de la *conjonction inférieure*, c'est-à-dire entre le soleil et la terre. C'était bien la figure qu'elle devait présenter en supposant qu'elle emprunte sa lumière du soleil. En effet, vu sa forme sphérique, la moitié seulement de sa surface peut être éclairée à la fois par le soleil et comme, aux approches de la *conjonction inférieure*, cette moitié se trouve presque entièrement tournée du côté opposé à la terre nous ne pouvons en apercevoir qu'une très-faible partie.

A mesure que Vénus s'écarte du soleil, son croissant devient plus large, et au moment où elle en paraît le plus éloigné ou, comme disent les astronomes, au moment de sa plus grande *digression*, la moitié de l'hémisphère éclairé est visible pour nous. C'est ce qui a lieu au moment où j'écris ces lignes et avec une bonne lunette on peut s'assurer que la planète présente le même aspect que la lune à son premier quartier.

Continuant sa révolution, Vénus arrive bientôt à sa *conjonction supérieure*. Le soleil se trouve alors entr'elle et la terre, et toute sa face éclairée est tournée de notre côté : c'est l'aspect de la pleine lune.

A partir de ce moment, les mêmes phases reparaissent en sens inverse. La partie visible de Vénus se rétrécit peu à peu et finalement disparaît à nos regards.

C'était le 4 décembre 1639, Vénus se trouvant à sa *conjonction inférieure*, où nous venons de la laisser ; deux observateurs, Horrockes et Crabtree avaient l'œil à la lunette et considéraient le soleil. Tout-à-coup ils voient s'éclancer sur la surface de cet astre un point noir, très-différent de ceux que Sa Majesté l'Empereur Napoléon signalait au monde il y a quelques mois. Bientôt ce point noir se divise nettement sous forme d'un disque tout petit, s'avance d'un pas égal et finit par disparaître du côté opposé à celui par lequel il s'était présenté. Nos astronomes comprirent sans peine, et vous avez compris comme eux, que cette apparition n'était autre que celle de Vénus qui venait de passer devant le soleil.

L'enthousiasme d'Horrockes fut encore plus grand que celui de Galilée dans la découverte que nous avons signalée plus haut et lui qui, certes, n'était pas né poète, épanche son âme dans une sorte de dithyrambe mythologique où il célébrait l'union de la déesse de Cythère avec Appollon.

Le passage de Vénus sur le soleil n'arrive pas, comme on pourrait le croire, chaque fois que la planète est à sa conjonction inférieure. Pour qu'il en fut ainsi, il faudrait que l'orbite qu'elle décrit se confondit avec celle de la terre. Mais ces orbites font entr'elles un angle d'un peu plus de 3 degrés et il peut arriver par suite de cette circonstance que Vénus, au moment où elle occupe une position intermédiaire entre la terre et le soleil, soit vue un peu au-dessus de cet astre. Les passages dont nous parlons ne peuvent pas être observés plus souvent que tous les huit ans. Ce ne sera qu'en 1874 que nous pourrons en être témoins et si nous sommes indisposés à cette époque, nous devons attendre l'année 1882.

Les astronomes attachent un grand intérêt aux passages de Vénus, devant le disque du soleil, parce qu'ils leur fournissent la méthode la plus simple et la plus exacte que l'on connaisse pour mesurer la *parallaxe solaire*, c'est-à-dire pour connaître l'angle sous lequel serait vu, de face, le rayon de la terre par un observateur placé au centre du soleil.

De la connaissance de la parallaxe dépend la science astronomique presque toute entière. La distance du soleil à la terre, la grandeur des orbites de toutes les planètes, la théorie des éclipses, la connaissance des masses, des volumes, des densités, des diamètres de tous les corps célestes, tiennent à l'observation dont il s'agit.

Une des plus belles découvertes que la connaissance de l'attraction ait procurée aux Astronomes, est celle des densités intérieures de toutes les planètes; nous savons, par exemple, que les densités du soleil et de Jupiter sont égales, tandis que Saturne, plus poreux et plus léger, a une densité beaucoup moindre; leur rapport est à peu près celui du bois avec l'eau; la terre, au contraire, est plus dense que le soleil et pèse presque quatre fois autant que lui à volume égal. Ces calculs, dont l'objet semble placé si loin de la portée de nos recherches, nous font connaître les masses et les formes de toutes les planètes, mais ils sont fondés sur la parallaxe du soleil. Or cette parallaxe est une quantité si petite qu'elle n'a jamais pu être sensible aux instruments des anciens Astronomes et qu'il est encore très-difficile de la mesurer même avec les appareils les plus précis. On se fera une idée de la délicatesse de cette opération lorsqu'on saura qu'une erreur d'un *trois cent millième* de degré, quantité bien au-dessous de l'épaisseur d'un cheveu, ferait varier la distance de la terre au soleil de plus de 40,000 lieues. Aussi n'est-ce point par des mesures directes que les Astronomes cherchen

à obtenir la parallaxe solaire, mais par des voies détournées : ils y parviennent en mesurant des quantités auxiliaires beaucoup plus grandes et tellement liées à la parallaxe qu'il soit possible de l'en déduire par le calcul.

Lorsque Vénus passe sur le disque du soleil, deux observateurs situés à une très-grande distance l'un de l'autre, ne la voient pas se projeter sur la même partie de ce disque ; pour l'un d'eux le passage dure plus longtemps que pour l'autre et la différence peut aller jusqu'à vingt minutes ou même au-delà. C'est là une quantité relativement grande, facile à apprécier et d'où l'astronome pourra, par le seul emploi du calcul, déduire la parallaxe solaire avec une grande exactitude.

Malgré toutes les précautions qu'on a prises, il règne encore sur la vraie distance du soleil une incertitude qui peut aller jusqu'à la valeur de 500,000 lieues. C'est peu relativement à son énorme distance, mais c'est plus que suffisant pour nous faire comprendre l'impatience fiévreuse avec laquelle les Astronomes attendent chaque nouveau passage de Vénus.

Après la célèbre observation d'Horrockes, que nous avons rapportée plus haut, Halley calcula qu'un phénomène semblable aurait lieu l'année 1761. Lorsqu'approcha ce terme tant désiré, il y eut dans toute l'Europe un mouvement qui n'a d'analogue que celui qui s'est fait dernièrement pour l'exposition universelle de Paris : Princes, parlements, Astronomes, Géographes, Marins, Gouverneurs des colonies, tout le monde y prit une part plus ou moins grande. Une foule d'observateurs, payés par les gouvernements, munis de tous les instruments nécessaires, se répandirent dans les diverses régions du globe où l'on pouvait espérer que le phénomène serait visible. Ils ne furent pas tous également heureux. Celui qui s'était transporté au Cap de Bonne-Espérance vit au moment du passage un malencontreux nuage lui violer la face de l'astre radieux : le vaisseau qui transportait aux Indes un astronome anglais ne fut pas plus respecté de la tempête et des pirates que s'il avait été monté par le dernier des hommes. Attaqué, désemparé de plusieurs agrêts, il fut obligé de faire voile pour le cap de Bonne-Espérance. Enfin un autre savant de grand zèle qui avait péniblement gagné le territoire de la baie d'Hudson, comprit, mais trop tard, qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'aveugle, même aux hommes de grande réputation : Halley avait annoncé que le passage de Vénus pourrait être observé dans ces froides régions, mais il s'était trompé de quelques chiffres et il arriva qu'au moment du passage, le soleil y était couché depuis longtemps.

Vous dire le désappointement de notre malheureux observateur, serait chose impossible, il se comprend du reste mieux qu'on ne saurait l'exprimer.

Fasse le ciel que de tels revers ne viennent point assaillir nos futurs observateurs de 1874 !

Nous voilà loin, bien loin des phases de Vénus et cependant le sujet est loin d'être épuisé. Reprenons-le pour y ajouter quelques observations importantes.

Tout le monde sait que la lune éclaire beaucoup plus quand elle est pleine qu'au moment du premier quartier et surtout que lorsqu'elle est nouvelle. Pourquoi donc n'en est-il pas ainsi de Vénus, s'il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'elle présente des phases ? voici la réponse à cette difficulté :

La lune, pendant qu'elle accomplit sa révolution, reste sensiblement à la même distance de la terre. Il en est tout autrement de Vénus. Celle-ci, au moment de sa conjonction inférieure, ou lorsqu'elle occupe une position intermédiaire entre nous et le soleil, n'est éloignée que de 9,750,000 de lieues, tandis qu'à la conjonction supérieure, son éloignement est de 65,000,000 de lieues. Maintenant si l'on se rappelle que c'est au moment de sa plus grande proximité que cette planète nous apparaît sous forme d'un croissant très-délié et qu'elle ne devient pleine que lorsque sa distance est devenue six fois plus considérable ; si l'on considère en outre que, d'après les principes de la physique, deux lumières étant à une distance six fois plus grande l'une que l'autre, la première ne peut éclairer autant que la seconde, à moins d'avoir une intensité trente-six fois plus forte, on comprendra sans peine pourquoi l'éclat de Vénus varie si peu malgré les phases par lesquelles elle passe.

Ce qui plus que ses phases, plus que son éloignement peut faire varier l'éclat de notre planète, c'est l'angle qu'elle fait avec le soleil. Lorsqu'elle se lève et se couche peu de minutes avant ou après cet astre, il est très-difficile de l'observer parce qu'elle se trouve noyée dans des flots de lumière. Au contraire lorsqu'elle s'en écarte d'un grand nombre de degrés, on peut la voir sans aucune difficulté.

Les astronomes ont calculé que l'époque de plus grande visibilité a lieu lorsque son lever diffère de celui du soleil de 2 heures 40 minutes.

L'intensité de sa lumière est alors assez considérable pour donner une ombre bien marquée à la nuit tombante et en l'absence de la lune. Chose plus étonnante, on peut, dans quelques circonstances qui se renouvellent à peu près tous les huit ans, la voir en plein jour, même à l'œil nu.

Enée, au dire de Varron, apercevait constamment cette planète malgré la présence du soleil au-dessus de l'horizon, pendant son voyage de Troie en Italie.

L'apparition d'une étoile, en plein midi, jeta l'épouvante dans la population de Londres, l'année 1716.

En 1750, Lalande fut témoin du même phénomène et il rapporte que tout Paris était alors dans l'étonnement.

Il existe en France un pèlerinage célèbre connu sous le nom de Notre-Dame d'Aygurandes, à une vingtaine de lieues de Clermont-Ferrand. Là

s'opèrent une multitude de guérisons miraculeuses comme l'attestent les ex-votos suspendus aux murs de la chapelle qui renferme la statue de la Ste.-Vierge. En 1838, le jour de la Nativité et de la fête patronale du lieu, plus de vingt mille personnes, accourues de toutes les contrées environnantes se pressaient autour du modeste sanctuaire dans l'attente de quelque nouveau prodige, lorsque tout-à-coup on aperçoit dans le ciel une belle étoile qui dans cette circonstance paraît encore bien plus resplendissante qu'elle ne l'est en réalité. On ne doute pas que ce ne soit la Sainte-Vierge elle-même qui se montre sous cet emblème gracieux et l'enthousiasme des pèlerins est à son comble. Depuis cette époque, chaque fois que revient le huit septembre, tous les yeux se portent instinctivement sur la voûte céleste, mais l'étoile n'a pas daigné reparaitre.

On trouve dans Arago un autre fait très-intéressant relatif à l'apparition de Vénus en plein jour.

Bouvard m'a raconté, dit le savant astronome, que le général Bonaparte se rendant au Luxembourg où le directoire devait lui donner une fête, fut très-surpris en voyant la foule réunie dans la rue de Tournon, prêter plus d'attention à la portion du ciel placée au-dessus du palais qu'à sa personne et au brillant état-major qui l'accompagnait. Il questionna et apprit que les curieux voyaient avec étonnement, quoique ce fut en plein midi, une étoile qu'ils prenaient pour celle du vainqueur de l'Italie, allusion à laquelle l'illustre général ne semble pas indifférent, lorsque lui-même, de ses yeux perçants, eut remarqué l'astre radieux.

Lorsque Galilée découvrit les phases de Vénus, il n'avait à son service qu'une lunette d'un faible grossissement. Les instruments d'observation ont atteint depuis une très-grande perfection et nous ont révélé sur cette planète bien d'autres particularités intéressantes.

On a remarqué que son croissant n'est pas toujours terminé par une courbe régulière et des pointes effilées, comme cela devrait être si elle était parfaitement sphérique.

Des sinuosités, des dentelures plus ou moins profondes s'y montrent de temps en temps, et il n'est pas rare non plus que les pointes en soient fortement émoussées.

On a conclu de ces apparences que Vénus est sillonnée par des chaînes de montagnes, et que plusieurs de ces montagnes doivent avoir au moins cinq fois la hauteur de celles de la terre qui sont les plus élevées.

Le déplacement sur la voûte céleste des aspérités dont nous venons de parler, leur retour périodique à la même position, ont démontré que Vénus tourne sur elle-même. C'est ce que l'on avait reconnu du reste par l'observation de taches qui se produisent parfois à sa surface. On voit ces taches se déplacer lentement d'occident en orient, disparaître derrière le bord oriental pour apparaître de nouveau sur le bord occidental, ce qui ne saurait s'expliquer à moins d'admettre un mouvement de rotation de la planète.

En comparant les observations faites en divers pays par les meilleurs astronomes, on a pu s'assurer que Vénus tourne sur elle-même dans l'espace de 23 heures et 21 minutes, ce qui lui donne des jours presque aussi longs que les nôtres.

Après avoir découvert tant d'analogie, tant de traits de ressemblance entre Vénus et la terre, il était curieux de savoir si la première ne possède pas comme la dernière une lune et une atmosphère.

Si l'atmosphère soupçonnée existe, elle doit produire des phénomènes crépusculaires : au-delà du croissant, c'est-à-dire de la partie que le soleil éclaire directement, on doit découvrir un espace plus faiblement éclairé et dont les teintes vont successivement en se dégradant. C'est ainsi que sur les divers points de la terre il fait jour longtemps avant que le soleil paraisse à l'horizon, parce que les rayons de cet astre atteignent déjà les couches élevées de l'atmosphère, et par elles sont réfléchis vers le sol.

Or, des observations exactes, faites dans d'excellentes conditions, montrent que le même phénomène a lieu sur Vénus, et ainsi il est démontré que cette planète est comme notre globe enveloppée dans une atmosphère gazeuse.

Quant à l'existence d'un satellite ou d'une lune, si on préfère lui donner ce nom, il serait téméraire de se prononcer dans l'état actuel de la science.

Plusieurs astronomes, qui portent un nom illustre et dont on ne saurait mettre en doute la bonne foi, prétendent avoir vu cette lune de Vénus. D'autres, en beaucoup plus grand nombre, n'ont jamais pu l'apercevoir. Ils en sont naturellement très-mortifiés et prétendent, les malins, que leurs confrères ont vu double. Leur raisonnement ne manque pas d'être spécieux. Ils affirment qu'en regardant avec beaucoup d'attention dans une lunette, il peut arriver qu'on voie simultanément un astre et son image. Voici comment la chose aurait lieu : si l'œil est placé de telle façon que le faisceau lumineux qui a traversé la lunette ne soit pas reçu tout entier dans la pupille, une partie de ce faisceau tombera sur la cornie opaque (blanc de l'œil) s'y réfléchira, ira tomber sur l'oculaire de la lunette, et là, subissant une deuxième réflexion, reviendra dans l'œil de l'observateur, et lui donnera une image très-affaiblie de l'astre. Supposons que vous considérez Vénus dans les circonstances que nous venons de décrire ; vous verrez à côté de cette planète brillante un astre très-pâle, présentant des phases, et avec un peu de bonne volonté, vous ne manquerez pas de croire que Vénus a sa lune tout comme la terre.

Si le raisonnement que nous venons de rapporter n'est pas concluant, il explique parfaitement, du moins, la réponse de d'Alembert à Frédéric, roi de Prusse.

Frédéric croyait fermement à l'existence du satellite de Vénus, et proposa de lui donner le nom de son ami d'Alembert. Celui-ci se défendit par ce petit billet :

“ Votre Majesté me fait trop d'honneur de vouloir baptiser de mon nom cette nouvelle planète. Je ne suis ni assez grand pour devenir au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre, et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens en ce bas monde pour en ambitionner une au firmament.” Nous croyons aussi qu'il était loin de mériter d'être élevé jusqu'aux astres. Si un tel séjour était fait pour l'homme, nous préférerions voir s'y envoler cette frêle et délicate créature qu'une mort prématurée a enlevée à la terre et qui chantait quelques heures seulement avant son dernier soupir, ces attendrissantes paroles :

Thou little sparkling star of even,
Thou gem upon an azure heaven !
How swiftly wils soar to thee
When this unprisoned soul is free !

“ O toi, petite étoile scintillante du soir, diamant qui étincelle sur un ciel d'azur ! avec quel empressement je prendrai mon essor vers toi, quand mon âme sera dégagée de sa prison terrestre !”

Mais vous même, bien-aimé lecteur, n'aimeriez-vous pas, quand l'heure du grand voyage aura sonnée, à vous diriger vers ce monde lointain et à contempler les magnificences qu'il renferme ? S'il en est ainsi, tout ce qui touche à sa géographie, aux mœurs et au caractère de ses habitants—Vénus a des habitants, n'en doutez point : Fontenelle l'a dit et beaucoup d'autres après lui nous l'ont assuré—tout ce qui peut faire pressentir les émotions qui vous y attendent doit vous intéresser vivement. C'est dans l'espoir de vous être agréable que nous allons donner quelques détails sur ces divers sujets. Vous ne vous attendez pas, sans doute, à une histoire complète : ce serait trop long et trop difficile aussi, car il y a bien des choses sur lesquelles nous ne pouvons posséder de données solides. Comment savoir, par exemple, si les peuples de Vénus sont régis par un gouvernement fédéral, républicain ou monarchique ? Si pour manger la bouillie, ils font usage de cuillères comme nous, ou de petits bâtons comme les Chinois ? S'ils ont inventé déjà les chemins de fer ou s'ils sont encore réduits à monter les lourds chariots qui traînaient les héros d'Homère ? L'imagination pourrait ici se donner libre carrière, mais nous tenons à ne rien dire qui ne soit une déduction, une conséquence logique des faits astronomiques que nous venons d'exposer. Même en nous tenant dans ces limites les matières sont loin de faire défaut.

Nous avons prouvé que Vénus tourne sur elle-même dans l'espace de 23 heures et 21 minutes. Le jour et la nuit se succèdent donc à sa surface à peu près comme sur notre globe.

Pendant la nuit les habitants de cette planète voient le ciel parsemé de points brillants, tourner d'un mouvement uniforme d'orient en occident. La terre devient pour eux une étoile, mais une étoile beaucoup plus lumi-

neuse que jamais ne nous apparaît Vénus, par la raison qu'ils peuvent la voir de très-près lorsqu'elle est complètement éclairée par le soleil, au lieu que les époques où Vénus se trouve plus près de nous, sont précisément celles où elle présente son croissant le plus effilé.

Le jour leur apporte toutes les magnificences auxquelles nos yeux sont accoutumés. Vénus, en effet, est entourée d'une atmosphère transparente au sein de laquelle se combinent mille jeux de lumière. Quand l'astre éclatant du jour, deux fois plus grand qu'il ne paraît de la terre à cause de son moindre éloignement, lève à l'orient son disque énorme et se penche le soir vers l'horizon, le crépuscule développe ses splendeurs ravissantes. Le ciel bleu tant célébré par les poètes se montre là dans toute sa beauté, et les nuages aux formes capricieuses qui flottent au-dessus de nos têtes, nous abritent contre les ardeurs du soleil, développent aussi autour de Vénus leurs nuances neigeuses, argentées, dorées, empourprées. Que pourraient être ces taches qui apparaissent sur divers points de cette planète, grandissant, changeant sans cesse de forme, s'évanouissant pour aller se reformer plus loin, sinon des nuages en tout semblables aux nôtres ?

Les nuages forment la pluie... On parle donc sur Vénus de pluie et de beau temps ! quel avantage pour ceux de ses habitants qui, semblables à une grande partie des humains, ne savent de quelle manière entretenir la conversation !

Ce n'est pas tout ! La nature ne produit rien en vain et l'on ne saurait admettre que la pluie ait été créée dans l'unique but de venir au secours des esprits bornés. Nous devons croire que les pluies et les rosées tombent sur le sol pour faire végéter des plantes et que les plantes prennent racine, croissent et produisent des semences pour nourrir des animaux ; comme nous savons d'ailleurs que la nature est uniforme et constante dans ses procédés, que les mêmes choses servent aux mêmes fins, pourquoi ne concluons-nous pas qu'il y a des plantes et des animaux dans Vénus ? à quoi bon, sans cela, cet appareil de provisions qui paraît si bien leur être destiné ?

Ainsi il y a sur Vénus de riants bosquets, des prairies émaillées de fleurs, des forêts vierges, où des animaux nombreux ont choisi leur retraite, où des nuées d'oiseaux font entendre leurs chants ; il y a des ruisseaux, des lacs, des fleuves aux eaux profondes et rapides. Ces fleuves, si nous en jugeons par l'analogie, doivent être plus vastes peut-être que ceux dont s'enorgueillit le Canada, car les montagnes de Vénus, excessivement élevées, sont par là même couvertes de neiges éternelles, et donnent naissance à des glaciers immenses qui peuvent alimenter les plus puissants cours d'eau.

Le monde que nous étudions est-il aussi favorisé que nous sous le rapport du climat et de la variété des saisons ? possède-t-il un printemps, un été, un automne et un hiver, ou bien tous les temps de l'année sont-ils semblables ?

Tout dépend ici de la position de l'axe de Vénus par rapport à son orbite. S'ils sont perpendiculaires l'un à l'autre, toute trace de saisons disparaît : certaines zones seront éternellement brûlées par une chaleur excessive, d'autres éternellement tempérées, et d'autres, celles qui se trouvent vers les pôles, éternellement ensevelies dans les glaces. Faites en sorte que l'axe de Vénus et le plan de son orbite soient inclinés de 23° , tout se passera comme sur la terre. Mais si l'inclinaison devient plus grande, on n'aura plus que des saisons disparates dont la brièveté et l'inconstance nous seraient fatales. C'est justement là ce qu'on remarque.

La planète qui doit offrir les plus curieuses circonstances climatologiques, dit Babinet, c'est sans contredit Vénus qui, pour la grosseur, la masse, est presque exactement semblable à la terre. Elle tourne très-obliquement sur elle-même. Si nous prenons la terre pour point de comparaison, le soleil arrive, l'été, jusqu'au-dessus de Syène, en Egypte, ou de Cuba, en Amérique. Pour Vénus l'obliquité est telle que, l'été, le soleil atteint des latitudes plus élevées que celles de Belgique ou même du Labrador. Il en résulte que les deux pôles soumis tour à tour à un soleil presque vertical et qui ne se couche pas (et cela à quatre mois de distance, puisque l'année de cette planète n'est que de huit mois), ne peuvent laisser la neige et la glace s'accumuler. Il n'y a point de zone tempérée sur cette planète : la zone torride et la zone glaciale empiètent l'une sur l'autre et règnent successivement sur les régions qui, chez nous, composent les deux zones tempérées. De là des agitations d'atmosphère constamment entretenues, et d'ailleurs tout à fait conformes à ce que l'observation nous apprend sur la difficile visibilité des continents de Vénus à travers le voile de son atmosphère tourmentée incessamment par les variations rapides de la hauteur du soleil, de la durée des jours et des transports d'air et d'humidité que déterminent les rayons du soleil deux fois plus ardents que pour la terre.

Du climat d'un pays dépend naturellement le caractère du peuple qui l'habite.

Les *septentrionaux*, dit Bodin, (livre de la république) sont hauts et grands, blonds, sociables, grands mangeurs et grands buveurs. Les *méridionaux* sont petits, mélancoliques, ils ont la voix grêle, le cuir dur et les poils crépus. Les *moyens* sont médiocres et tempérés en toutes choses. Laissons à nos lecteurs le soin d'appliquer ces remarques aux habitants de Vénus, et de se faire ainsi une juste idée de leurs habitudes et de leurs mœurs.

Pour nous, nous pourrions considérer notre tâche comme terminée ici, si nous n'avions promis de considérer notre belle planète au point de vue de la poésie et des sentiments que son aspect fait naître dans les cœurs. Ajoutons quelques lignes pour remplir nos engagements.

Depuis les origines de la poésie antique, comme le remarque un astro]

nome distingué, Vénus fut l'étoile de tous ceux qui aiment à rêver. Au moyen-âge, un bon père fait un voyage extatique dans le ciel, et ne voit dans Vénus que des jeunes gens d'une beauté ravissante, vivants au sein d'un parfait bonheur. Plus tard, l'auteur de *Paul et Virginie* fait encore de Vénus la description la plus merveilleuse : c'est un véritable paradis terrestre. De nos jours, enfin, le poète des *Contemplations*, visitant l'île antique de Cythère, qui n'est plus aujourd'hui qu'un roc désert, reporte sa pensée dans le ciel, et c'est là qu'il cherche désormais le séjour de Vénus :

Vénus ! que parles-tu de Vénus ? elle est là.
 Lève les yeux. Le jour où Dieu la dévoila
 Pour la première fois dans l'aube universelle,
 Elle ne brillait pas plus qu'elle n'étincelle.
 Si tu veux voir l'étoile, homme, lève les yeux.
 L'île des mers s'éteint, mais non l'île des cieus ;
 Les astres sont vivants et ne sont pas des choses
 Qui s'effeuillent, un soir d'été, comme les roses.
 La terre a Cérigo, mais le ciel a Vénus.

Voulez-vous des vers plus gracieux, mieux sentis, d'une inspiration plus vive, plus noble et plus élevée, lisez Alfred de Musset :

Etoile qui descends sur la verte colline,
 Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
 Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine
 Tandis que pas à pas son long troupeau le suit.
 Etoile ! où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
 Où t'en vas-tu si belle à l'heure du silence,
 Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
 Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
 Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
 Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
 Etoile de l'amour, ne descends pas des cieus !

Voilà certes de la belle poésie ! mais comme elle doit paraître pâle et froide quand on la met en regard de l'inspiration chrétienne ! Ici ce n'est plus je ne sais quelle divinité payenne, divinité dont le seul souvenir blesse la vertu, c'est Marie, la Vierge Immaculée, que vous saluez dans l'étoile du matin ! Jamais rapprochement ne fut plus frappant :

L'étoile du matin respandit de beauté ; Marie est si belle qu'elle ravit d'admiration les esprits célestes.

L'étoile du matin ne s'éloigne jamais du soleil ; Marie a son trône dans le ciel à côté de celui de son divin Fils.

L'étoile du matin emprunte son éclat au soleil ; Marie n'est grande que parce qu'elle a été revêtue du Soleil de justice.

L'étoile du matin précède le lever du soleil ; Marie a été l'étoile de Jacob envoyée pour annoncer le Rédempteur, et c'est elle qui l'a attiré sur la terre par l'admirable pureté de son cœur.

L'étoile du matin devient aussi étoile du soir ; Marie, comme un astre bienfaisant, descend vers nous au déclin du jour, se penche sur la couche du moribond, et de sa main maternelle lui montre le chemin du ciel.

Enfin, l'étoile du matin apparaît quelquefois au milieu du ciel, à travers les nuages ; Marie se montre aussi au nautonier que trouble le grondement de l'orage. " Tout à coup, dit Chateaubriand, un trait de lumière perce la tempête ; l'étoile des mers, Marie, patronne des marinières, paraît au milieu de la nue ; elle tient son Enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire ! "

Il est des tempêtes plus redoutables que celles de l'Océan ; ce sont celles que les passions soulèvent au fond du cœur. Ecoutez ce que doit faire le chrétien pour les surmonter. C'est St. Bernard qui parle :

Si le vent de la tentation se lève, si le souffle de la tribulation se fait sentir, regardez l'étoile, invoquez Marie ; si vous êtes ballotés par les flots de l'orgueil, de l'ambition ou de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie ; si la colère, l'avarice ou l'aiguillon de la chair vous agitent, comme une frêle barque tourmentée par la tempête ; si votre cœur, épouvanté par l'énormité de vos crimes et par la pensée du jugement, se sent prêt à tomber dans la défaillance et le désespoir, regardez l'étoile, invoquez Marie !

" Etoile aux rayons purs, Marie, ô la plus belle entre les filles de Juda, ô la plus chaste et la plus sainte d'entre les vierges de Sion, votre sourire ravit les anges dans les cieux et fait tressaillir la terre d'allégresse ; brillez, brillez sans cesse à nos regards, Etoile propice et bénie ! Que votre douce lumière descende dans la nuit profonde de notre âme pour y répandre le feu sacré de la charité ! qu'elle se repose avec amour sur le tombeau de ceux qui nous ont quittés, et sur ce lit de poussière où nous serons bientôt étendus nous-mêmes, afin qu'à son ineffable clarté, nous puissions nous trouver, nous reconnaître et nous aimer dans le ciel, comme nous nous étions connus et aimés sur la terre ! " (C. Clausade.) N. N.

L'ANGLETERRE ET L'ABYSSINIE.

SOMMAIRE.—A quoi sert la guerre ?—L'Amba—Les Troglodites—Flore et Faune, le Zemb.—Caractère des Abyssins—Fêtes et jeux, le *Kersu*—L'armée—Superstitions—Commerce—Instruction—Arts et métiers—Origines—Religion—Histoire—Gouvernement—Kasa, l'aventurier—Les missionnaires anglais.—L'expédition.—Difficultés et chances de succès—Que fera Théodoros ?—Que veut l'Angleterre ?

A quoi sert la guerre ? à apprendre la Géographie ? répond un plaisant. Il faut avouer que le procédé coûte bien cher, et qu'on pourrait en trouver de plus expéditif et de moins meurtrier.

Cependant, comme beaucoup d'autres, nous profiterons de l'intérêt qu'excite en ce moment l'expédition anglaise, en Abyssinie, pour jeter un coup d'œil sur cette contrée, et nous rendre compte du pays qui va devenir le théâtre d'événements importants et de la population qui l'habite.

L'Abyssinie est une vaste région située au sud de l'Égypte et de la Nubie, et dont les frontières ont varié et varient sans cesse avec les révolutions qui continuent d'agiter le pays ; du nord au sud elle peut compter deux cents lieues de long, de la mer Rouge aux frontières du désert elle compte 230 lieues de largeur. Elle forme un plateau très-élevé qui s'incline doucement au nord vers la mer Rouge, et au sud vers l'intérieur de l'Afrique. L'aspect général de cette contrée, coupée de chaînes de montagnes et de nombreuses rivières, lui a fait donné le nom de *Suisse Africaine*. Parmi les pics nombreux de ce plateau, et qui, une partie de l'année, sont couverts de neige, on distingue avec une surprise profonde le pic de l'*Amba*. " L'*Amba* est une montagne très-élevée, dit un missionnaire, qui a parfois plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui paraît inaccessible. Ses parois abruptes, verticales, qu'on dirait taillées de mains-d'homme, ressemblent aux colossales murailles ou aux tours démesurées de quelque château fantastique. Nous disions qu'elles paraissent impossibles : elles le sont quelquefois à ce point, que, pour atteindre le faite, il faut se faire hisser à l'aide de longues cordes, qui pendent au-dessus de l'abîme. Dans les cas plus favorables, où l'on n'est pas réduit à cette extrémité, on découvre sur les flancs du précipice un sentier raide, étroit, qui serpente dans quelque anfractuosité, et c'est par là que doit s'opérer l'excursion. - Est-on parvenu sur le rebord du gouffre ! c'est le plus grand spectacle qui s'offre aux yeux. Ces immenses citadelles aux murs de roches, sont couronnées de vastes plaines unies, de plusieurs milles d'étendue, que tapisse une fraîche verdure qu'arrosent des eaux vives. Mais, là même, on retrouve un nouveau trait de cette nature tourmentée, dans d'étroites et profondes fissures qui viennent brusquement couper les verdoyants plateaux.

Sur le plateau central, le climat de l'Abyssinie est assez tempéré. Dans les vallées, la chaleur y est étouffante. En juin commence la saison des pluies, qui dure jusqu'en septembre. Elles tombent en si grande abondance qu'elles interrompent tous les travaux et souvent les opérations de la guerre ; quand les pluies ont cessé à l'intérieur elles commencent alors sur les côtes de la mer.

Cette large bande comprise entre le plateau et le rivage de la mer Rouge, forme une plaine aride, sablonneuse et presque inhabitable, soit à cause des chaleurs, du manque d'eau et des fièvres qui y règnent constamment. On n'y rencontre que de rares habitants à demi sauvages, vivants dans des cavernes, ce qui leur avait fait donner le nom de *Troglodites* chez les anciens.

L'Abyssinie produit de l'or que l'on obtient par le lavage des graviers et que l'on extrait de fosses peu profondes ; on y trouve aussi des cristaux de sel gemme dans une plaine d'environ quatre journées d'étendue.

De vastes forêts remplies d'essences très-rares, couvrent plusieurs cantons. Le caféier y croît spontanément, sur plusieurs montagnes : on y trouve également l'arbre qui donne le baume de Judée et celui de la myrrhe.

Le sol y est si fécond qu'on y fait habituellement deux récoltes par an, et trois dans certaines provinces. On y cultive le froment, l'orge, le millet, la vigne et plusieurs sortes de légumes propres au pays, particulièrement, le thef blanc qui forme la nourriture des pauvres. Les campagnes sont enbaumées du parfum des roses, des jasmins et des œillets.

Les animaux les plus féroces de l'Afrique infestent ses forêts, les rives de ses fleuves et le bord de ses lacs. Les animaux domestiques sont à peu près les mêmes que les nôtres ; les abeilles y donnent un miel excellent dans des ruches souvent construites sous terre. Chaque année les sauterelles y causent d'horribles ravages, mais le fléau de ce pays est le *Zemb*, espèce de mouche dont la vue seule et le bourdonnement, causent plus de terreur et de désordres parmi les animaux que tous les lions et les tigres des forêts.

L'abyssin est de belle taille, élancé, et bien pris ; il porte les cheveux longs, ses traits approchent de la régularité de ceux de la race caucasique, le teint est bronzé ou olivâtre.

Les éthiopiens sont affables, prévenants, hospitaliers ; ils auraient d'heureuses dispositions pour la civilisation ; si durement asservis par leurs Négus, ils s'avilissent dans leur servitude. C'est ainsi que leur courage dégénère ou en fanatisme ou en barbarie, selon qu'ils sont vaincus ou vainqueurs, dans les nombreux combats qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de l'intérieur ou du dehors.

Leur vêtement est d'une simplicité primitive : il consiste dans une longue pièce de coton, dont ils s'enveloppent avec élégance, et qu'ils rattachent à la taille par une ceinture de drap. Les femmes portent la robe traînante, par-dessus laquelle elles jettent un léger manteau qu'elles drapent fort gracieusement.

Leurs maisons sont rondes à toits coniques, construites sur le flanc des montagnes, au sommet des plateaux, pour échapper dans le temps des pluies aux inondations des vallées : quelques tapis de Perse, quelques poteries de terre noire, c'est là tout ce qui compose le luxe de leurs habitations.

Gaie et vive, cette population, qui s'élève à six millions environ, aime les plaisirs et les fêtes qui se donnent à l'occasion d'un baptême ou d'un

mariage, elles donnent lieu à de grandes réjouissances ; l'hydromel, que l'on préfère au vin, engendre souvent des scènes d'ivresse, mais que ne trouble aucune rixe sanglante. Ce sont les plaisirs de la haute société.

Le jeu le plus en vogue parmi le peuple, est celui du *kersa* qui ressemble assez au jeu de crosse. On se porte des défis de village en village, comme autrefois ici, de tribus à tribus, mais ces défis dégénèrent parfois en rixes furieuses, où la crosse joue le rôle du casse tête.

Les soldats éthiopiens sont très-braves, se battent bien et avec acharnement. La force de l'armée est principalement dans la cavalerie. La bataille rangée commence par les fusilliers qui tirent fort bien ; bientôt on bat la charge, la cavalerie s'élance, la victoire ne se fait pas longtemps attendre.

D'une imagination ardente et à la fois d'une ignorance profonde, ce peuple est en proie aux idées les plus extravagantes et les plus absurdes : ainsi il croira que les artisans ont le secret de se transformer en hyènes pendant la nuit, pour se rassasier à plaisir de chair humaine. Les voyageurs ont remarqué parmi eux beaucoup d'usages qui ont des ressemblances frappantes avec ceux des Hébreux antérieurs au temps de Salomon, ce qui n'est pas étonnant, puisque l'élément juif entre pour beaucoup, dans la population de ces contrées.

Le commerce se fait par la mer Rouge, et par les caravanes qui viennent de l'Égypte et qui importent en Abyssinie les marchandises européennes, en échange desquelles, elles rapportent de l'or, de l'ivoire et des esclaves.

L'enseignement en Abyssinie est public et gratuit ; le professeur de chant liturgique tient la première place dans l'instruction, puis vient le maître de grammaire ; dans les hautes sphères, on enseigne l'Astronomie, le Nouveau-Testament, les pères de l'Église, l'Ancien-Testament, le droit civil et canonique.

“ Un vieux professeur me dit, c'est M. Abbadie qui parle, qu'il avait appris à bien lire en trois ans. Deux années furent ensuite consacrées à la grammaire et à la composition des hymnes. Il avait appris en sept ans l'explication du Nouveau-Testament, et quand à l'Ancien, il y avait consacré quinze années, car l'effort de mémoire était grand.”

Il faut en effet une forte dose de bonne volonté et de constance pour arriver à la perfection de cette instruction toute orale et peu savante en méthodes.

La culture des arts n'est guère plus avancée que celle des sciences, on s'y occupe cependant de peinture, de musique, et l'art dramatique y trouve des amateurs.

L'industrie y obtient d'assez bons résultats dans les fabriques de toiles de coton, et de tapis ; on y façonne le cuivre et le fer dans toute l'étendue du pays.

L'origine de ces peuples est peu connue ; on les dit descendants de Noë

par Cush. C'est un mélange de Greco-Egyptiens, d'arabes et de juifs, ce qui leur a fait donné le nom d'Habesch, qui ne veut pas dire autre chose. Leur langue, le *Ghiz*, est aussi un amalgame des langues de ces trois peuples, quoiqu'elle se rapproche d'avantage de l'Arabe.

Avant leur conversion au Christianisme, les Abyssins étaient plongés dans les erreurs du Sabéisme et adoraient les Astres. Amenés au Christianisme au IV siècle, ils furent bientôt entraînés dans l'hérésie d'Eutychès par les agents de l'Impératrice Théodora.

Leur Religion aujourd'hui est un mélange de christianisme et de Judaïsme. Ils célèbrent le Dimanche et le Sabbat; ils reçoivent les sacrements et gardent la Circoncision. Ils ont un patriarche qu'ils appellent *Albouna* "Notre Père." Le clergé est nombreux, très-influent. Les couvents, tant d'hommes que de femmes, sont multipliés; c'est dans leurs écoles que s'instruit la jeunesse. Toutefois cette population religieuse est fort corrompue, la polygamie y règne, et le mariage n'y consacre aucun lien.

Avant l'ère chrétienne, l'histoire des Abyssins est toute remplie de la succession de ces interminables dynasties dont on ne connaît avec certitude ni l'origine ni la durée, ni la fin, ni les rois. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'étranger ne peut jamais réussir à franchir les barrières naturelles de l'Ethiopie, et que ce peuple brave et entreprenant franchit plusieurs fois ses frontières, poussant ses conquêtes jusqu'en Arabie et aux limites de la Perse, fonda sur les deux côtés de la mer Rouge un vaste empire connu sous le nom de Jemen, et dont Rome sollicita l'alliance.

Depuis l'ère nouvelle on ne compte en Abyssinie qu'une succession de princes ou de reines dont les plus célèbres sont Judith, princesse juive, qui s'empara du trône au X siècle et dont les successeurs régnèrent pendant trois siècles: David et son frère Isaac, Zara Yacouh, qui en 1438 envoya des ambassadeurs au concile de Florence, et que l'on crut en Europe, être le fameux Prêtre-Jean qui remplissait l'Orient du bruit de sa sagesse et des merveilles de son règne.

L'entrée des Portugais en Abyssinie ne date que de 1490, ils trouvèrent le peuple de cette contrée engagé dans une suite de guerres acharnées contre les Musulmans qui ne les avaient pas encore soumis au Croissant. Ils les aidèrent à repousser les envahisseurs, mais les dissensions intérieures et la haine de l'étranger les forcèrent bientôt de se retirer.

Le gouvernement est une monarchie héréditaire. Le roi ou l'empereur prend le titre de *Negus*, les gouverneurs de province celui de *Bâs*. Trois grands gouvernements partagent l'administration du royaume. Celui de Amhra dont Gondar est la capitale, et qui occupe l'intérieur du pays. Gondar, ville de 20,000 habitants, est située au milieu d'une plaine entourée de vertes collines, dit le missionnaire déjà cité. Si de cette ville on se dirige vers le sud-ouest, on atteint en douze heures de marche les bords du lac *Bambea*; toute cette route et l'aspect de ce lac sont merveilleux, en

approchant du lac on croit entrer dans les régions fabuleuses chantées par les poètes. Le lac a plusieurs centaines de milles de circonférence, les eaux en sont non seulement pures et limpides, comme celles des lacs d'Europe, mais encore fraîches comme elles. Ça et là se détachent sur le lac de nombreux îlots, la forme en est semblable à ceux dont la mer de Naples est semée presque en face de Sorrente ; mais l'aspect en est plus gracieux. Chacune de ces îles a son église et quelques monastères.

La province du sud est celle de Shoa et a pour capitale ou ville principale Ankober.

Celle du Tigré, la plus voisine de la mer, a pour villes principales, *Antalo*, regardée comme la capitale, *Chelikout*, résidence du Bâs, *Adona*, ville de 8,000 âmes, et *Azum*, capitale de l'Abyssinie sous les Ptolémées, et jadis résidence de la fameuse reine de Saba, qui fit le voyage de Jérusalem pour admirer la sagesse de Salomon. C'est de cette reine que prétend descendre par Ménileek, le Negus actuel Théodoros.

Depuis le départ des Portugais, ce malheureux pays n'a pas cessé d'être en proie aux discordes civiles, suscitées par l'ambition des Negus et des Bâs, gouverneurs de provinces qui tentent sans cesse de s'élever au pouvoir suprême. Depuis 1831, trois Negus sont montés successivement sur le trône, et aujourd'hui le trône est occupé par Théodoros, contre qui l'Angleterre dirige l'expédition commandée par le général Napier.

Mais quel est le caractère de cet empereur, et comment l'Angleterre se trouve-t-elle engagée dans cette guerre, voilà ce qui actuellement nous intéresse le plus.

Théodoros est un aventurier dont le véritable nom est Kasa, neveu de Kanfu, qui s'est autrefois signalé contre les Turcs du Sammar.

Dès avant 1847, il s'était révolté contre la reine Manan, femme du roi Jean, et avait établi son camp à Quara, aux confins occidentaux de l'Éthiopie chrétienne. Cette année, Manan voulut soumettre le rebelle de Quara, mais Kasa, vaincu dans une bataille rangée, par un coup de main hardi, enleva le roi et sa mère, pendant que l'armée victorieuse pillait le butin ; se fit déclarer roi d'Abyssinie, et s'établit à Gondar.

Il pouvait avoir alors vingt-sept ans. "Son visage, dit M. Abbadie, est plutôt noir que rouge. Comme presque tous les éthiopiens, il avait le corps grêle, et semblait devoir sa grande agilité moins à ses muscles qu'à sa puissante volonté. Son front est haut et presque bombé ; son nez légèrement aquilin est un trait fréquent chez les Amara de pur sang. Comme chez eux, sa barbe est des plus légères et sa lèvre peu épaisse semble trahir une origine plutôt arabe qu'éthiopienne."

Selon l'usage du pays, Kasa, en montant sur le trône, prit le nom de Théodoros, et se fit sacrer par l'Abonna ; il courait dans le pays une prophétie, qu'un certain Théodoros règnerait un jour d'un bout de l'Abyssinie à l'autre ; il ne trouva rien de mieux que de se l'appliquer en prenant le même nom.

Théodoros, tel que nous le dépeint M. Breton, “ est un véritable Néron au visage noir, il aime les grands massacres et les belles vengeance qui font ruisseler le sang ; les égorgements de plusieurs centaines de ses sujets à la fois sont ses plaisirs ; il trouve d'agréables distractions à soumettre à une mort lente accompagnée de tortures de son invention, ceux qui lui déplaisent.”

Théodoros ne s'est pas encore défait de ses prisonniers, et quoique leur sort ne soit pas enviable, ils vivent encore, et les anglais conservent toujours l'espoir de retirer leurs compatriotes des griffes de ce tigre couronné.

Un des prisonniers écrivait de Magdala à la date du 23 décembre :

“ L'humeur de notre détenteur n'est pas améliorée. Il a adopté dernièrement une nouvelle méthode d'exécution extrêmement cruelle. Précédemment il avait coutume de brûler ses nombreuses victimes dans leurs propres cabanes ; maintenant il cloue à terre les grands coupables avec un pieu de tente en fer, et il les laisse mourir ainsi. Ceux dont le crime est moins grand, il les étend sur le sol, et il fait traîner sur leurs corps ses lourds chariots de munitions, jusqu'à ce que ces malheureux soient écrasés, mutilés et réduits en une masse informe.”

Assez politique pour un barbare ignorant, il s'est imaginé que les européens voulaient se rendre maîtres chez lui, ce dont il ne se soucie nullement, et l'on ne peut guère l'en blâmer. Voici l'idée qu'il s'est faite de la politique des monarques européens : “ quand un roi d'Europe, s'est-il dit, veut s'emparer de quelque royaume à sa disposition, il y envoie d'abord des missionnaires ; les missionnaires sont bientôt suivis des consuls ; et à la suite des consuls viennent les armées et la conquête.”

De là sont venues ses difficultés avec l'Angleterre.

Il y a environ quarante ans, M. Gobat, missionnaire protestant, vint s'établir à Gondar, où il séjourna quelques années. De retour en Angleterre, il publia une relation de ses prétendues conversions, lorsqu'il n'avait même pas osé y prêcher ; on sait, en effet, que les éthiopiens ne souffrent pas les missionnaires hérétiques. Mais enfin, M. Gobat racontait ce qu'il eut désiré faire et non ce qu'il avait fait. “ Samuel Gobat, dit un prêtre indigène, était un homme avenant, et qui produisait bien des illusions au premier abord. Moi qui l'ai suivi, je puis affirmer qu'il était réellement hérétique ou qu'il faisait semblant de l'être. Il proposait des objections et des doutes affreux en matière de religion chrétienne, mais sous forme d'hypothèses ; les si précédaient toujours ses assertions étranges ; pouvait-il les affirmer nettement ? Vous sentez que dans Gondar au moins, on ne l'aurait pas laisser continuer, et le séjour de notre ville lui aurait été interdit.”

Trompée cependant par sa relation, la société des missions protestantes lui adjoignit trois missionnaires, qui s'étant mis à prêcher de bonne foi, furent chassés trois fois, jusqu'à ce qu'enfin ils crurent prudent de garder le silence, et ils ne firent qu'un prosélyte.

De leur côté, les missionnaires catholiques, sur l'invitation de M. Abbadie, de l'Institut de France, pénétrèrent en Abyssinie ; ils formèrent une mission de 12,000 convertis qui nécessita la présence d'un évêque ; Mgr. Jacobis y fut envoyé, et l'année dernière le nombre des catholiques s'élevait à 60,000.

Pendant, Théodoros, dès 1855, proscrivait toute autre religion que la sienne, et les missionnaires catholiques durent s'éloigner. Les ministres anglicans crurent le moment favorable pour tenter un nouvel essai ; ils ne se présentèrent plus comme missionnaires, mais comme ouvriers fondeurs, et Théodoros les accueillit pour monter son artillerie. Cependant on distribuait des Bibles, l'empereur s'emporta et congédia M. Stern. Celui-ci osant un jour se présenter de nouveau devant lui, Théodoros lui dit : " Je suis las de votre Bible. Vous m'avez gravement offensé en n'usant pas du congé que je vous avais donné pour retourner à la mer : je vous pardonne comme étranger, mais mes sujets qui auraient dû vous éclairer à cet égard seront punis sévèrement."

Les compagnons de M. Stern furent emprisonnés. M. Stern lui-même fut maltraité. M. Cameron, agent diplomatique, qui voulut plaider pour eux, fut incarcéré à son tour. Théodoros avait d'ailleurs d'autres griefs contre lui. L'ambitieux parvenu, voulant étendre sa domination sur les bords de la mer Rouge, crut devoir solliciter le secours de l'Angleterre pour l'aider dans ce projet. M. Cameron fut chargé d'une lettre de Négus à la cour de Londres, mais au lieu de la porter lui-même, il se contenta de l'envoyer par un émissaire, et demeura dans le pays, étudiant les ressources qu'il pouvait offrir pour la culture du coton.

Théodoros fut mortifié de ces procédés, le rapport de l'agent anglais fut intercepté, il y avait des détails fort désagréables pour l'empereur, et quand M. Cameron se présenta sans réponse satisfaisante du cabinet de St. James, le Négus irrité le retint prisonnier.

Grande fut l'indignation de l'Angleterre. On envoya de nouveaux députés avec des présents. La Reine même lui écrivit de sa royale main une lettre à la fois ferme, conciliante et amicale pour l'inviter à rendre ses captifs. Le barbare reçut les présents et garda les députés prisonniers.

Ils sont six anglais et deux allemands enfermés à Magdala, près du lac Dambea ; quatorze autres ouvriers allemands sont gardés à vue dans l'intérieur de la ville. " Ces ouvriers, dit M. Abbadie, envoyés aux frais d'une société protestante comme de " pieux laïques," ont commencé d'une façon fort excentrique leurs œuvres de paix évangélique en fabriquant des mortiers et d'autres engins de guerre. Quant au spirituel, ils ont fait des spiritueux, c'est-à-dire beaucoup d'eau-de-vie, et pour ce qui est du temporel, ils se sont livrés au commerce des esclaves." C'est du moins ce que M. Bassam, le diplomate chargé de la dernière mission près de Théodoros, nous apprend lui-même. Et maintenant ils accusent les catholiques de leurs bévues !

Il était difficile au peuple anglais de recevoir un pareil affront sans mot dire. Une expédition contre cet intraitable Théodoros fut donc arrêtée, et l'expédition est partie, et voilà pourquoi un regard curieux se reporte aujourd'hui vers l'Abyssinie, pays si peu connu jusqu'ici.

C'est le 5 octobre dernier que l'expédition a pris pied sur la côte d'Abyssinie, le débarquement s'est effectué dans le port de Tula ou d'Annesley. Depuis elle a pénétré dans l'intérieur des terres jusqu'à Senafe.

Quelles sont donc les difficultés qu'aura à vaincre l'expédition d'Abyssinie. Elles sont nombreuses, quelques-unes ont déjà été surmontées, d'autres restent encore que l'on peut prévoir, il en est qui peuvent surgir que l'on ne prévoit peut-être pas.

Les préparatifs ont été considérables, l'expédition n'occupe pas moins de 238 navires de toutes grandeurs à 7 millions et demi par mois.

Après un débarquement pénible à Tula, l'armée est entrée dans une plaine immense qui conduit aux premiers plateaux du Tigré, et elle a dû y souffrir beaucoup de la chaleur, de la soif et de la fatigue.

Sur ce sol aride et brûlant on ne voyage guère que la nuit, car la chaleur à l'ombre se monte à 48 degrés, et en rase campagne elle peut monter jusqu'à 60. Souvent les caravanes y ont à lutter contre le *Karif*, espèce de colonne, couleur rouge brique, qui aveugle les voyageurs d'un sable brûlant, ou contre le *Siman*, auquel on ne peut résister qu'en se couchant à terre plus d'un quart d'heure. L'expédition a perdu un grand nombre de bêtes de sommes en parcourant les 25 lieues qu'il a fallu faire dans ces horribles plaines. Arrivée aux pieds des plateaux Abyssins, elle a dû les gravir par des chemins escarpés, coupés dans le roc comme des escaliers. C'est par de tels chemins qu'il a fallu monter le matériel de guerre jusqu'à des hauteurs de plus de 60,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Toute l'Abyssinie ne présente ainsi qu'une suite de plateaux semblables, toujours s'élevant les uns au-dessus des autres comme des terrasses en amphithéâtre.

Chaque plateau est isolé, bordé de précipices immenses, de murs en surplomb, d'aiguilles élancées formant des remparts naturels de basalte, qui jusqu'ici ont défié toute invasion étrangère.

Ces plateaux ne sont reliés que par des gorges profondes, on ne peut les appeler des vallées, car elles sont trop étroites. Ces gorges sont inhabitables pour l'homme ; la chaleur y atteint 75 degrés ; mais elles servent de retraites aux scorpions et à différentes espèces de bêtes féroces, tigres ou panthères. Au temps des pluies, ces gorges sont infranchissables, en moins de trente secondes il s'y forme des torrents, qui comblent la vallée, entraînant tout sur leur passage, arbres, pierres, animaux, voyageurs. On peut à peine les franchir dans un jour, et ce n'est pas sans danger qu'après avoir traversé la nuit leur étouffante atmosphère, on arrive le matin au

sommet du plateau opposé ; le froid qui saisit le voyageur, produit l'effet d'un bain russe comme l'homme n'en peut guère supporter. M. Abbadie dans une seule nuit, vit périr 600 hommes, surpris par le froid, et dans le Lasta, on a vu des armées entières périr dans de pareilles expéditions.

De la mer à Senafe, à l'entrée des plateaux, il peut y avoir 25 lieues ; de Senafe à Magdala, où sont les prisonniers, il peut y avoir 90 lieues qu'il faudra faire par les routes que nous venons de décrire.

L'expédition de terre se compose de deux régiments européens, et d'un corps de 12,000 hommes de toutes armes. Cinquante millions ont été demandés au parlement anglais, on pense qu'il en faudra plus de 300 : et chaque prisonnier anglais coûtera 50 millions.

Hommes et animaux demandent chaque jour 180,000 litres d'eau, et on ne les abreuve qu'avec de l'eau de mer distillée, ce qui entraîne une dépense de \$100,000 par 24 heures.

Il faut transporter tous les vivres, à l'exception de la viande. On a fait venir en conséquence, de tous les pays, quantité de mulets ; ils sont arrivés sans brides à Tula ; les soldats anglais n'ont rien trouvé de plus simple que de leur corder des licous de paille, mais les mulets ont mangé les licous et se sont enfuis en partie au désert.

La constance anglaise ne reculera cependant pas devant ces formidables obstacles. Ses ressources d'ailleurs sont immenses, les troupes ont confiance dans leur général. Un chemin de fer relie déjà la mer à Senafe. On cherche des alliances dans le pays. On compte sur Gobaze, roi du Tigri, ennemi mortel de Théodoros. Son alliance est-elle sûre ? c'est ce que l'avenir dira. Magdala ne tiendra pas contre l'artillerie anglaise malgré sa forte position au sommet d'un plateau presque inaccessible.

Mais que fera Théodoros ? souvent atteint d'accès de fureur qui touchent à la folie, n'est-il pas à craindre qu'il massacre ses prisonniers ? et quant il ne les massacrerait pas, s'il les fait venir dans le Damot où il est campé, le suivra-t-on jusque-là, et si toujours fuyant devant l'armée anglaise, il les entraîne après lui jusqu'aux confins du désert et se retire à Quadra, serait-il possible de le poursuivre. Malheur à l'armée expéditionnaire si elle s'engage dans ces régions pestilentielles situées au-delà du lac Zambca, les fièvres putrides se chargeraient seules de la victoire.

Que se propose donc l'Angleterre dans cette expédition ? de venger son agent diplomatique ! Mais il n'a pas été pris dans les limites de son consulat ! et les missionnaires ouvriers ne sont point les agents de son gouvernement qui ne peut répondre des escapades de tous ses insulaires par le monde.

Mais enfin l'honneur anglais est aujourd'hui engagé, et qui a pu porter à l'engager de la sorte, le désir seul de délivrer quelques prisonniers ? Ce serait beau à la vérité, mais est-ce là le dernier mot ? On a dit que le canal de Suez avait donné à l'Angleterre la pensée de s'établir fortement

sur les plateaux de l'Éthiopie, d'où elle pourrait redescendre vers l'Égypte, et faire de la Mer Rouge un lac anglais. Le projet est vaste, mais la France, la Russie, l'Égypte, la Turquie en souffriront-elles l'exécution ? Déjà les dernières dépêches nous ont appris qu'un corps égyptien venait de se jeter en Abyssinie, on ne sait pas dans quelle intention, mais il est difficile de croire que ce soit pour aider Sir Napier à conquérir l'Éthiopie. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette expédition, qui peut d'un jour à l'autre ajouter de nouveaux embarras politiques à ceux qui déjà trop nombreux occupent l'Europe, et qui, quoiqu'il arrive, ne peut manquer de donner lieu à des événements d'un très-grand intérêt.

L. G.

LE PÈRE JEAN.

MONTRÉAL, 4 avril, 1868.

Au mois de juin 1865, le Général Dix, Gouverneur de New-York, aujourd'hui ambassadeur à Paris, visitait Montréal.

Le grand homme qui a conservé la mémoire du cœur, a voulu, pendant son court séjour dans notre ville, faire une visite au Collège de Montréal, où il a reçu son éducation. On sait avec quelles démonstrations de joie il fut accueilli dans cette maison. Nous n'avons pas à y revenir, mais nous rappellerons une circonstance de cette visite qui a trait à notre sujet.

Comme le Général montait le grand escalier, qui conduit à la salle de réception, il aperçut devant lui, montant appuyé le long de la rampe, un vénérable vieillard, dont les traits et le port ne lui semblaient pas inconnus.

Quel est donc ce vieillard ? demanda le Général, je crois me ressouvenir de lui.

—Général, c'est le Père Jean.

—Ah ! le Père Jean, exclama le Général, bien certainement je le connais, il vit encore ! je suis heureux de le revoir.

Et s'avançant vers le vieillard, il lui serra affectueusement la main. Eh bien ! lui dit-il, bon Père Jean, reconnaissez-vous le Général Dix ?

—Mon Général, j'ai bien connu anciennement au Collège un petit Dix ; et je suis heureux de le voir aujourd'hui devenu grand général.

Le Général sourit à cette réponse, et lui serrant amicalement de nouveau la main, il lui souhaita encore de bien longues années.

Beaucoup de nos lecteurs, anciens élèves du Collège de Montréal, connaissent, eux aussi, bien avantageusement le Père Jean, et ils ont appris, nous n'en doutons pas, sa mort avec regret. Beaucoup d'autres ne le connaissent pas : à tous nous croyons être agréable en rappelant ici quelques traits de la vie de ce fidèle serviteur qui, pendant 57 ans, édifia le Collège de ses humbles vertus.

La noblesse de l'âme est de tous les états, et la grandeur d'une vie sans reproche a toujours son prix et sa valeur pour les cœurs bien nés qui veulent l'imiter. Il est aussi difficile d'être fidèle à ses devoirs d'une humble condition que dans une haute position. Celui qui est fidèle dans les petites choses peut aussi l'être dans les grandes, et celui qui ne l'est point dans les petites le sera aussi difficilement dans les plus importantes. C'est une parole de vérité qui nous l'apprend.

Recueillons donc le bien et la vertu partout où ils se trouvent. C'est de l'or pur qui ne perd jamais sa valeur, qu'il brille à la couronne des rois ou qu'il se cache dans les entrailles obscures de la terre.

Jean-Baptiste Michaud est né à St. Roch des Aulnets, diocèse de Québec, le 15 octobre 1778, d'une famille d'habitants honorable et aisée. Nous n'avons pas de détails sur son enfance, il parlait peu de lui-même, et le seul frère qui lui restait était trop jeune, quand il quitta la maison paternelle, pour avoir gardé aucun souvenir de cette époque.

La réputation qu'il a laissée dans sa paroisse natale a été celle d'un excellent chrétien. Il y revenait souvent dans le cours des vacances du collège, et le temps qu'il y demeurait, il communiait tous les huit jours, pour remercier Dieu des faveurs qu'il avait obtenues du ciel, par l'intercession de Saint Roch, sous la protection duquel il s'était mis le jour de sa première communion, et avec lequel on avait remarqué qu'il avait quelques traits de ressemblance.

A l'âge de 25 ans, Jean Michaud quitta le toit paternel et vint se fixer à St. Barthélemy, où il acheta quelques terres qu'il vendit plus tard. Il y demeura six ou huit ans, entra ensuite au service d'un propriétaire écossais, nommé Grant, puis enfin vint à Montréal ; il avait environ trente et un an.

Il entra au service de Mme. Frébuchère, bien connue dans Montréal, et alliée à la famille de Rocheblave. Il se fit remarquer dans cette maison par son intelligence et sa fidélité, et il gagna la confiance de Mme. Frébuchère. C'est lui qui la conduisait en grande livrée, lorsqu'elle se rendait à la messe de la paroisse. Le vieillard souriait encore d'aise dans ses vieux jours, lorsqu'il racontait cette particularité de sa vie.

C'était lui qui était chargé des commissions, et souvent son devoir le conduisait au Collège de Montréal dont le vénérable M. Rocque était alors Directeur.

Le silence, la régularité, la piété, l'ordre qui régnait dans cet Etablissement frappèrent le jeune Michaud ; il se prit à envier le sort des enfants qui y étudiaient et s'y préparaient au sacerdoce, et résolut de solliciter son entrée.

Il se présenta à M. De Saulnier, curé de Montréal, qui le dissuada de ce projet en lui faisant observer qu'il était trop âgé pour commencer un cours d'étude : il avait alors trente deux ans.

Détourné de ce dessein, et ne pouvant espérer d'entrer un jour dans le clergé, il voulut néanmoins lui être utile à sa manière, et il ne crut pas pouvoir mieux faire que de se mettre au service des Directeurs de la maison et de ces enfants que l'on préparait pour devenir la milice du Seigneur. Il demanda à entrer au collège comme serviteur, et Mr. Rocque accepta sa demande, au grand mécontentement de Mme. Frébuchère. Elle se plaignit vivement à M. De Saulnier de ce que M. Rocque lui enlevait un si bon serviteur, celui-ci porta la plainte au Directeur du collège et le bon M. Rocque répondit avec calme. " Je ne suis pas coupable dans cette affaire ; Jean, désire servir le collège, il est libre, je ne le refuse pas.

Malgré les plus pressantes sollicitations, les offres les plus avantageuses, Jean Michaud vint s'installer au collège : c'était en 1811. Il s'y fit bientôt estimer et aimer, par la gaieté de son caractère, sa droiture, son égalité d'humeur, sa patience et sa politesse autant que par sa piété. " Jean, a dit le plus ancien de ses amis, ne plaça jamais une parole plus haute l'une que l'autre. Fidèle à son devoir, il aimait que les autres le fussent également ; il ne pactisait pas avec le mal ; s'il ne pouvait le reprendre, il le désapprouvait par son silence ; s'il en avait le droit, il ne cédait pas au respect humain ; " c'est assez, mon ami, disait-il avec calme, ce que vous dites, ce que vous faites, ne convient pas."

Il n'eut pas voulu se permettre un léger mensonge ; quelquefois pour égayer la chambrette, un marmiton racontait quelque histoire de son invention, Jean riait avec les autres de la farce, mais tout en riant il donnait la leçon à l'espiègle, " tiens, mon ami, à quoi cela te sert-il, tu sais bien que tu ne dis pas la vérité."

Il avait ainsi, en peu de temps, gagné l'estime de tous, de ses Maîtres et de ses égaux. Lui-même était heureux au collège, séparé du monde, appliqué à une vie régulière, libre de suivre ses inclinations qui le portait à la prière et au recueillement.

Sur ces entrefaites, la guerre de 1812 éclata et vint jeter l'alarme dans toutes les familles. On fit un appel général de tous les hommes en état de porter les armes. Les serviteurs du collège durent endosser l'uniforme, prendre le fusil et voler à la frontière. Jean seul resta au collège avec un vieux cuisinier incapable de servir à l'armée. M. Rocque avait obtenu cette exemption, pour son fidèle serviteur qu'il aimait déjà comme un fils.

Jean, plein de reconnaissance, se multiplia pour le service de la maison : il se chargea de la dépense, des chambres des directeurs, des dortoirs, des salles et du jardin, c'était plus que n'en pouvait faire un seul homme. Il ne s'épargnait pas à la peine, et un jour, en bêchant au jardin, il fit un effort qui souleva une des côtes du côté gauche, il s'en ressentit toute sa vie.

Il fut obligé quelque temps de suspendre son service. Son père ayant

appris cet accident écrivit à M. Rocque de lui envoyer son fils. M. Rocque essaya de calmer son inquiétude, "*soyez en paix*, lui écrivait-il, *votre fils ne manquera pas de soins*, nous le traiterons comme l'un de nos enfants." Mais le père insista, répondant qu'il était assez riche pour soigner son fils et qu'il le réclamait. Jean descendit à St. Roch où il passa trois ans au sein de sa famille.

A son retour au collège de Montréal, il fut accueilli avec empressement, chargé de la surveillance des engagés, de la Dépense et du Réfectoire. C'est dans cet emploi qu'il a passé le reste de ses jours jusqu'à ce que la vicillesse l'obligea de cesser ses fonctions. Nous laissons à M. Denis, qui l'a connu, étant élève, puis professeur et directeur, nous raconter les vertus qu'il pratiqua dans l'obscurité de sa charge, voici ce qu'il écrit de Baltimore :

" On pourrait, ce me semble, renfermer dans ces trois mots la Vie du bon père Jean ; *piété, dévouement, désintéressement*. La piété a été un sujet d'édification pour tous ceux qui ont vécu avec lui. Elle ne s'est jamais démentie ; la seule nuance qu'elle a pu offrir est celle qui s'est fait remarquer dans le reste de son caractère, à mesure qu'il avançait en âge, c'est-à-dire que plus mâle et plus vigoureuse dans la force de l'âge, elle était devenue plus tendre et plus affectueuse sur le déclin de sa vie. On connaît sa fidélité à se ménager tous les jours quelque temps pour faire sa visite au Saint-Sacrement. Après avoir rempli tous les devoirs de son emploi, il venait invariablement, pendant l'étude du soir, passer un temps considérable aux pieds de Notre-Seigneur, dans l'attitude du recueillement et de la prière. Avant qu'on lui eût donné un assistant dans sa charge de réfectoier, il allait tous les jours et dans toutes les saisons, entendre la première messe à l'église paroissiale, parce que celles du collège ne se disaient pas à des heures commodes pour ses occupations. Il avait l'habitude après la prière du soir, et quand tout le monde s'était retiré, de demeurer un temps considérable à genoux, disant son chapelet, ou faisant quelques autres prières. Il aimait à lire la Vie des Saints, surtout de ceux dont l'existence humble et cachée lui offrait plus de rapports avec la sienne propre. Il racontait volontiers, quand l'à-propos s'en présentait, quelques-uns des traits qui l'avaient frappé davantage dans ses lectures. Son exactitude à assister aux réunions des confréries auxquelles il appartenait était remarquable, et il était fidèle à remplir toutes les obligations qu'il s'était imposées en y entrant.

Cet esprit de foi vive et de tendre piété nous explique comme naturellement les deux autres traits caractéristiques de sa conduite, *son dévouement et son désintéressement*. Que dire de son dévouement ? Sa longue vie n'en a-t-elle pas été un acte non interrompue ? Il entre dans le plan de la divine Providence de susciter dans chaque condition, des hommes qui, par leur fidélité à la grâce de leur vocation, deviennent

ensuite les modèles de ceux qui sont appelés au même genre de vie. C'était-là la mission du vertueux vieillard dont nous regrettons la perte, et en persévérant jusqu'au dernier soupir dans l'état auquel Dieu l'avait appelé, il obéissait à une inspiration de la grâce qui voulait, par son exemple, apprendre à ceux qui suivent la même carrière, la manière de s'y sanctifier. Depuis bien des années, il avait fait, malgré ses nombreuses libéralités, des épargnes suffisantes pour s'assurer une honnête et tranquille aisance. Il ne tenait qu'à lui de jouir d'un repos justement mérité. Un sentiment profond de dévouement envers le prochain et envers l'Eglise l'a constamment retenu au poste. N'ayant d'autre ambition que d'imiter le divin Maître, il ne pouvait plus sûrement parvenir à son but qu'en demeurant dans une condition qui lui permettait de dire avec lui : " je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir."

Pendant plus de cinquante ans qu'il a presque toujours rempli le même emploi, on ne l'a jamais vu que là où son devoir, l'intérêt de la maison et la volonté de ses supérieurs l'appelaient. A peine prenait-il quelques jours, pendant les vacances pour aller visiter sa famille. Tout le temps qui n'était pas employé au service de la table, il s'occupait à recueillir et à mettre à sa place ce qui était exposé à se perdre ou à se détériorer par défaut de soin, à veiller sur tous les lieux qui lui étaient plus particulièrement confiés et à y entretenir l'ordre et la propreté. Il a souvent éprouvé des indispositions pour avoir travaillé trop longtemps au cellier, exposé au froid et à l'humidité. Un jour qu'il avait passé plusieurs heures à nettoyer des vaisseaux dans de l'eau de lessive, il en contracta une crispation de nerfs si violente par tout le corps, qu'il fut pendant plusieurs jours incapable de vaquer à ses occupations, et il s'est toujours senti depuis des suites de cet accident.

Sans parler de l'achat des provisions, du linge et des autres articles nécessaires à la communauté, dont il s'acquittait toujours avec une rare intelligence, il était d'une extrême complaisance à se charger de toutes les autres commissions que l'on aimait à confier à sa prudence. A peine se passait-il un jour sans qu'on le vit parcourir une grande partie de la ville pour satisfaire aux demandes qui lui venaient de tout côté.

Son zèle pour le bien de la maison éclatait surtout à l'approche de quelque danger, comme les inondations et les incendies. Il se multipliait alors et faisait preuve d'une activité et d'une force dont on aurait eu peine à le croire capable. Si les maisons voisines étaient exposées aux mêmes dangers, il se hâtait d'aller à leur secours. Au mois de mai 1848, un terrible incendie consuma plusieurs maisons situées en face du Collège. Le courageux vieillard oubliant ses soixante-dix ans, vola aussitôt au secours d'une maison de commerce, et arracha aux flammes une partie considérable des marchandises qui s'y trouvaient.

Cette inclination à rendre service ne se bornait pas seulement à ses su-

périeurs ; elle s'étendait aussi aux élèves. C'était un bonheur pour lui de leur faire plaisir ; mais ce n'était jamais au détriment de la règle. Lorsqu'il s'agissait de faire son devoir, il ne savait ce que c'était que mollir ou faire acception de personnes. Jamais on n'a pu surprendre en lui l'ombre de préférence et de partialité.

Sa conduite était la même à l'égard des personnes employées comme lui au service de la maison. Dans la distribution du lingo et des autres objets destinés à leur usage, il était attentif à ne leur donner que le meilleur, réservant pour lui-même ce qu'il y avait de plus détérioré.

Ami de la paix et de la bonne intelligence, il évitait avec soin ce qui pouvait donner la moindre occasion de plainte ou de mécontentement. Survenait-il quelque différent, il s'entremettait charitablement pour rétablir la bonne harmonie entre les parties contendantes, et il était rare qu'on ne se rendît pas à ses raisons toujours dictées par la modération et le bon sens.

Le dévouement qui rend un homme attentif à procurer le bien-être de ses semblables, lui fait souvent oublier le sien propre. Il est inséparable du désintéressement. C'est ce que l'on remarquait à un degré peu commun chez notre dévoué serviteur. La recherche de ses aises était pour lui une chose inconnue. Pendant 40 ans, (de 1811 à 1851) il s'est contenté d'un petit coin dans une chambre étroite et basse où logeaient quatre ou cinq autres serviteurs et où l'on pouvait à peine se remuer. Jamais il ne lui vint en pensée de demander à être logé plus commodément. Ce ne fut que dans l'automne de 1851, lorsqu'il était déjà âgé de 73 ans, qu'on lui donna une petite chambre où il pût tranquillement faire ses pieux exercices et prendre un peu de repos après les fatigues de la journée.

Il ne fallait pas avoir vécu longtemps avec lui pour se convaincre que la gêne et les privations auxquelles il se soumettait ne prenaient pas leur origine dans des vues intéressées. Autrement, il aurait été plus accessible aux présents. Ce qu'il fit dans une circonstance particulière montre le mépris qu'il faisait de l'argent lorsqu'il n'était pas acquis par des moyens conformes à la délicatesse et à l'honneur. Un élève crut un jour avoir trouvé le secret de le rendre plus souple à accorder ce que la règle lui faisait un devoir de refuser ; il alla lui offrir en présent quelques pièces de monnaie. Le serviteur intègre comprit immédiatement la portée de cette générosité inattendue, et son refus, qui ne se fit pas attendre, rappelle celui de Fabricius : " Mon ami, gardez votre argent et sachez que je ne me vends pas."

Autant il est peu sensible à ses propres intérêts, autant il s'occupait de ceux des personnes qui lui étaient chères. Il a employé la plus grande partie de ses gages à venir en aide à sa famille. Ceux de ses proches qui venaient le visiter, ne s'en retournaient jamais les mains vides. A l'un, il donnait de quoi l'aider à payer sa terre ; à un autre, de quoi bâtir une

maison ou une grange ; à un troisième, de quoi s'acheter des bestiaux ou des instruments de labourage, Il a procuré, à ses propres dépens, le bienfait de l'éducation à deux de ses neveux dont l'un vient de mourir, après s'être distingué dans la profession de médecin, et l'autre honore tout à la fois la Religion et le nom canadien dans la Société des Jésuites.

Ce qui s'est passé, lors de l'entrée en religion de ce dernier, confirmera ce qui vient d'être dit du désintéressement et de l'oubli de lui-même où vivait ce bon vieillard. Son neveu, qui était sur le point de terminer son cours au Grand Séminaire, s'étant décidé, sur l'avis de son directeur, à entrer chez les RR. Pères Jésuites, éprouvait une grande peine à faire part à son oncle de son pieux dessein. Il s'était imaginé que celui-ci n'attendait que le moment où il occuperait un poste dans les rangs du clergé séculier pour venir finir ses jours avec lui. Cependant il fallut prendre son parti ; il va trouver son oncle, et aborde la question avec toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet d'un pénible désappointement. Quand son oncle vit où il voulait en venir : " Quoi, dit-il, croyais-tu me faire de la peine en m'apprenant une pareille nouvelle ? Va, mon fils, où le bon Dieu t'appelle. J'étais déjà heureux de voir que tu allais devenir prêtre, mais ce qui met le comble à mon bonheur, c'est de te voir entrer dans la Société de St. Ignace et de St. François Xavier." Là-dessus, il se met à l'entretenir des vertus de ces grands saints dont il avait lu les vies. Qu'on juge de la joie du jeune aspirant, lorsqu'au lieu d'un obstacle qu'il croyait rencontrer, il ne reçoit, au contraire, que félicitations et encouragements.

Nous avons peu à ajouter à un portrait si bien tracé. Les dernières années du Père Jean furent dignes de sa vie entière.

Il conserva jusqu'aux derniers jours l'attachement qu'il avait voué au Collège de Montréal : le même respect à l'égard des Directeurs, la même sagesse de conduite vis-à-vis des élèves et des serviteurs, la même gaieté et égalité de caractère. Ses facultés ne subirent aucun affaiblissement et sa mémoire ne parut subir aucune altération ; il se rappelait les personnes qu'il avait autrefois connues, comme si elles n'étaient disparues que de la veille.

A la suite d'une grave maladie qui le conduisit, il y a huit ans, aux portes du tombeau, on le déchargea de ses emplois au réfectoire, et on lui donna une chambre dans la nouvelle maison, à la montagne, où il suivit le Collège. Il n'a cessé depuis ce temps d'édifier maîtres et élèves, par sa piété et sa charité, se rendant utile autant que ses forces le lui permettaient, passant la plus grande partie de chaque journée à la chapelle, s'occupant du soulagement des pauvres et des défunts pour lesquels, chaque année, au mois de novembre, il faisait célébrer un certain nombre de messes.

Au mois de février dernier, il fut frappé d'un affaiblissement gêné-

ral. Il trouva assez de force dans son énergie, pour résister à cette débilitation corporelle et se traîner encore quelques jours ; mais bientôt il fut forcé de s'aliter. Le mal fit de rapides progrès en peu de jours. Le 4 mars, il sollicita les derniers secours de la Religion, il les reçut avec reconnaissance et ferveur, tomba dans une douce agonie, et s'éteignit en quelques heures, dans la paix du Seigneur, et alla recevoir la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs.

De ses biens, il fit trois parts. Une, pour Dieu et les âmes souffrantes de l'autre vie ; la seconde, pour les pauvres ; la troisième, pour ses parents, et satisfit ainsi toute justice.

Le service funèbre se célébra dans la chapelle du Grand Séminaire. Deux des anciens directeurs du Collège, M. Villeneuve et M. Nercam, M. Toupin, les Directeurs du Séminaire, des Ecclésiastiques, et toute le personnel du Collège se firent un devoir d'honorer de leur présence les obsèques du vénérable vieillard. Une députation des hautes classes accompagna sa dépouille mortelle jusqu'au lieu de la sépulture.

Il n'y eut point d'Oraison funèbre, comme sur la tombe des grands ; mais il y eut, dans tous les cœurs, un regret et une louange sincère, pour le modeste serviteur qui a relevé sa condition par tant de nobles vertus. Il y avait 57 ans qu'il servait le Collège. Lorsque la cinquantième année de son engagement fut écoulée, on voulut lui donner une petite fête. A cette occasion, fut composé par M. Denis, un chant bien simple, mais qui a le mérite de résumer en quelques traits l'éloge du vieux serviteur. C'est celui que nous donnons ici, comme un éloge funèbre qui sera goûté de tous les gens de bien.

Refrain.

Dans un emploi modeste
Cinquante ans révolus,
Donnent un droit céleste
Au bonheur des élus.

D'un serviteur fidèle
Louons l'intégrité,
Donnons-le pour modèle
A la postérité.

Unique privilège
Jusqu'à nous inouï !
Cinquante ans le Collège
De son zèle a joui.

Sa conduite exemplaire
En ce modeste lieu,
A ses maîtres sut plaire
De même qu'à son Dieu.

Plein de délicatesse
Prévenant sans flatter,

Il servit sans bassesse
Et se fit respecter.

Dans cette longue chaîne
De services rendus,
Quel travail ! quelle peine !
Que de soins assidus !

Ce n'est pas du salaire
L'appas qui le retient,
A l'âme mercenaire
Ce sentiment convient.

Loin du désir avide
D'accumuler du bien,
Sa main toujours se vide
Et ne réserve rien.

Dans l'oubli de lui-même
Ce cœur si généreux,
Ne voit que ceux qu'il aime
Et qu'il veut rendre heureux.

Sa pieuse tendresse
Ne perdra par son fruit,
Le ciel qu'elle intéresse
L'approuve et la bénit

De sa sueur fertile
Un apôtre est sorti,
Echo de l'Évangile
Qui loin a retenti.

Cette forte nature
S'en convaincre est aisé,
Dans sa ferme droiture
N'a jamais biaisé.

Pour qu'il soit moins rigide,
Un jour, des égrillards
Lui font l'offre perfide
De séduisants dollars.

Lui qui des saintes règles
N'omit jamais un point,
Répond à ces espiègles
Non... je ne me vends point !

Devant le sanctuaire
Vers l'heure de la nuit,
Sa piété sincère
Chaque soir le conduit.

Là, de son humble place
Au Maître il fait sa cour,
Et la foi le délasse
Des fatigues du jour.

Honneur de la vieillesse,
Parmi nous bien longtemps,
Reste, rien ne te presse,
Prolonge tes vieux ans.

Lorsqu'enfin vers la gloire
Tu prendras ton essor,
Ton nom dans la mémoire
Vivra longtemps encore.

Nos voix reconnaissantes
Proclameront bien haut,
Les vertus si touchantes
Du Père Jean Michaud.

LE VOYAGE DES CROISÉS.

Enfin les Enfants du Canada ont foulé la terre d'Italie et salué la Ville Eternelle après une heureuse traversée, qui a prouvé, disait un vieux loup de mer, que leur cause était bien bonne, puisque les vents leur avaient été si favorables. Leur passage à travers la France, n'a été qu'une ovation continuelle.

On sait comme ils ont été accueillis avec bienveillance par Mgr. l'Archevêque de New-York et par Mgr. Pinsonnault. Comment ils ont été fêtés par les catholiques de la Cité commerçante, comment ils ont été choyés et embrassés par les Dames américaines, et avec quelle unanimité les journaux des États-Unis ont rendu hommage à leur dévouement.

A leur embarquement la foule accourut sur le port, et quand le vaisseau, après s'être balancé quelques instants sur le flot, prit son essor et s'élança vers la haute mer, mille acclamations saluèrent le départ des Zouaves, et leur souhaitèrent gaie et heureuse navigation. Le détachement rendit ses saluts à la terre d'Amérique et entonna le chant de l'*Ave Maris Stella*, et les vents portèrent au loin sur les flots, et aux échos du rivage, les accents de leurs voix mâles et harmonieuses.

Le *Saint-Laurent* est un magnifique vaisseau qui peut porter un régiment ; il compte cent cinquante hommes d'équipage et de service. Il est commandé par le capitaine de Bocandé, marin d'expérience, homme de

tête et de société, de la courtoisie et de la complaisance duquel nos voyageurs n'ont eu qu'à se louer ; ils rendent aussi le même tribut d'éloges aux officiers et à tout l'équipage de ce steamer.

Les premiers jours, la mer houleuse força nos volontaires de payer le tribut indispensable à Neptune, et il fallut organiser un service d'infirmiers, ou de Sœurs de Charité d'un nouveau genre, pour le service des malades ; ils n'eurent qu'à s'en féliciter.

Quatre ou cinq jours après le départ mourut un passager. C'était un pauvre français qui retournait au pays, demander la santé à l'air natal, mais que la mort cruelle saisit au passage. C'est chose triste qu'une mort sur un vaisseau. Perdu au milieu de l'océan, à deux doigts de l'abîme, ne voyant que le ciel et l'eau, le voyageur se sent naturellement porté à la mélancolie, et si la mort vient ajouter ses sombres pensées à la monotonie du voyage, l'âme se sent envahie par une tristesse immense, comme la plaine unie qui se déroule sous le regard, sans autres bornes que l'horizon.

Le capitaine, pour prévenir cet effet, fit accomplir les funérailles pendant le silence de la nuit ; le corps fut enveloppé dans un linceul de toile, étendu sur une planche à laquelle on suspendit un boulet, puis on le laissa glisser silencieusement le long des flancs du vaisseau. L'abîme s'entrouvrit, puis se referma aussitôt sur ce corps qui n'aura pas tardé à trouver un tombeau vivant dans le sein de quelque monstre marin, et il ne sera plus parlé de lui jusqu'au grand jour de la résurrection générale. Ainsi passe l'homme sur la terre sans laisser plus de traces après lui que le sillage d'un vaisseau sur la mer.

Pour rompre la monotonie du voyage, en gais et joyeux Canadiens-Français, les Volontaires organisèrent des exercices, des parades militaires, des lectures et des soirées concertantes et comiques.

La Religion eut sa part d'attention ; le Mercredi des Cendres, le Saint-Sacrifice de la Messe fut célébrée sur le vaisseau. Les Zouaves et l'équipage agenouillés autour de l'autel improvisé, y assistèrent avec recueillement ; plusieurs, le dimanche suivant, eurent le bonheur de s'approcher de la sainte table.

Le 2 mars, les premiers indices du voisinage des côtes de France furent signalés aux passagers ; tout le monde était sur le pont, le regard tourné vers le point de l'horizon où la côte de Bretagne devait émerger des eaux ; mais ce jour la terre n'apparut point. Plusieurs passèrent la nuit sur le pont ; ce ne fut que le 3 au matin qu'ils purent saluer la terre de Jacques-Cartier.

Le vaisseau demeura en rade, se berçant sur ses ancres pendant que les messageries et quelques voyageurs étaient conduits à terre. Appuyés et penchés sur les abords, les voyageurs purent contempler la ville de Brest étagée sur une côte très-escarpée ; son château, bâti sur un rocher à pic, ancienne demeure des Ducs de Bretagne, et ses cinq tours énormes cou-

ronnées de plate-formes, hérissées de gueules béantes de bronze prêtes à vomir le feu et la mitraille.

Autour du port, l'un des plus sûrs de l'Europe, et pouvant contenir cinquante vaisseaux de guerre, à l'abri de tous les vents, ils admirèrent les superbes bâtiments de la marine ; les quais et les bassins taillés dans le roc ; le bagne, l'école navale, les magasins, l'arsenal, et les formidables batteries dont les feux croisés défendent le passage du *Goulet* et une rade qui a plus de 8 lieues de circuit.

Après deux heures d'escale, le *Saint-Laurent* se dirigea vers le Hâvre ; tous les regards demeurèrent attachés sur cette terre des aïeux, dont les champs commencent à reverdir. En passant, les Voyageurs saluaient Notre-Dame-fin-de-terre, bâtie sur la pointe la plus avancée du Finistère ou *fin de terre*. Au-dessous est la pointe du Raz, près la *Baie des Trépassés*, où jamais matelot ne passe sans se rappeler les nombreuses victimes que l'Océan engloutit dans ces parages. Non loin est l'*Enfer de Plogoff* où la mer s'engloutit avec un fracas épouvantable. Les rochers du fond, sont d'un rouge vif ; le jeu des vapeurs et de l'écume les fait paraître en mouvement.

Comme prolongement de la pointe du Raz on aperçoit l'île de Sein, autrefois consacrée à une divinité gauloise, et dont les prêtresses, au nombre de neuf, gardaient une virginité perpétuelle.

Bientôt parurent les côtes de St. Brieuc, et au fond de l'anse est le port de St. Malo, d'où partit le navigateur hardi qui découvrit le Canada. Devant eux se dressait le Cap de la Hogue, et en le doublant, la grande jetée de Cherbourg, qui fait de ce port un des premiers ports militaires de la France. En contemplant pour la première fois cette terre de Normandie, à l'entrée du printemps, combien se sont rappelés la chanson de l'exilé, et qui ne frôlonna l'air bien connu de ma *Norman lie*, et ce refrain qu'ont chanté tant de fois leurs ancêtres :

J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour !

Parfaitement accueillis au Hâvre, où se sont embarqués tant de colons et de missionnaires pour le Canada, ils n'ont fait que traverser Rouen qui rappelle le bûcher de Jeanne d'Arc, et le 4 au soir ils étaient à Paris. Au sortir des wagons, ils prirent leurs rangs sur la plate-forme du Débarcadère, et défilant le long du jardin des plantes et des quais de la Seine, ils traversèrent Paris l'espace d'une lieue, drapeau déployé, saluant en passant les vieilles tours de Notre-Dame où il y a deux siècles les Associés de Montréal, réunis par M. Olier, consacraient à Marie l'île et la colonie de Montréal.

Les spectateurs, arrêtés sur leur passage, admiraient leurs nobles manières et leur bonne tenue, qui arrachait ce cri à l'un des témoins de

ce spectacle : “ Il suffit de les voir, pour reconnaître des gens qui font une œuvre de bien ; le grand sentiment qui les anime se lit sur leurs visages.” (1)

Ils descendirent à l'Hôtel Fénelon et à l'Hôtel St. Joseph, dans le quartier aristocratique du Faubourg Saint Germain, à quelques pas de Saint Sulpice, dont ils purent admirer les tours majestueuses, les galeries élégantes du portail, et la masse colossale et imposante de tout l'édifice.

C'est là que, le lendemain, ils s'assemblèrent pour assister au saint sacrifice. M. Keller, ancien député, les Rédacteurs des principaux journaux religieux, M. Veillot et toute sa famille, et bon nombre de personnes de distinction s'y étaient rendus pour jouir de cette scène touchante. “ Par les soins de M. le Curé de Saint Sulpice, des places d'honneur leur avaient été réservées du côté de l'Evangile, la vraie place de ceux qui vont combattre pour la justice et pour la vérité.” (2)

“ C'était bien dans cette église, s'écrie l'éloquent Rédacteur de *l'Univers*, que leurs genoux devaient toucher la terre, et leurs fronts s'incliner sous la bénédiction du Dieu de leurs ancêtres. Dans la vieille patrie française, Saint-Sulpice est le lieu natal du Canada. De là furent envoyés les fondateurs, de là sont partis les apôtres. Une pauvre cabaretière, Marie Rousseau, paroissienne de Saint-Sulpice, fut le principal instrument dont Dieu se servit pour pousser la civilisation chrétienne vers ces contrées où l'Eglise la planta de ses mains et l'arrosa de son sang. L'on voit, dans *l'Histoire de M. Olier*, le grand rôle que remplit cette humble femme pour parvenir à une œuvre dont les difficultés ne pouvaient être surmontées que par la foi. Après deux siècles, le Canada se montre fidèle à son origine.

Dans la paroisse de Marie Rousseau, les zouaves pontificaux du Canada ont retrouvé à l'autel un fils de M. Olier. Le vénérable M. Hamon leur a dit la messe, et, après leur avoir donné la bénédiction, les a exhortés avec la même ardeur et le même esprit de foi qui durent animer la parole d'Olier, lorsqu'il envoyait ses frères dans les régions sauvages du Canada.”

Le vénérable M. Hamon ne voulut céder à personne la satisfaction et l'honneur de célébrer la messe pour le succès de leur sainte entreprise. Après la bénédiction du Saint-Sacrement qui suivit le Saint-Sacrifice, M. le curé “ a salué, par quelques paroles sorties du cœur, ces *fil*s et ces *frères* ; n'ont-ils pas pris le jour dans une colonie française, et ne l'ont-ils pas volontairement abandonnée pour aller se ranger autour du Père commun des fidèles ? ”—*L'Union*.

Il s'exprima à peu près en ces termes :

“ Le mélange de Français et d'Irlandais a formé au Canada, il y a deux

(1) L. Veillot.

(2) *L'Union*.

cents ans, une nation vigoureuse, solidement assise dans la foi et toute remplie du plus généreux dévouement.

“ Nous en avons devant nous un bel exemple. Qui sont ces jeunes gens ! Ils ont quitté leur patrie, leur famille, leurs biens. Pourquoi ? Pour aller défendre l'Eglise et son Chef auguste. Déjà de nobles Canadiens sont tombés à Monte-Libretti et à Montana. Leur sang a germé. Voici de nouveaux martyrs ! ils ont dit comme Judas Machabée : *Dieu me garde de songer à la vie, lorsque mes frères se sacrifient . . .* Qu'on ne dise pas qu'il n'y a plus de martyrs et que nos jours ne voient plus de miracles. Ne sont-ils pas prêts pour le dernier et suprême témoignage, ceux qui se dévouent ainsi ? N'est-ce pas un miracle que cet élan qui répond d'un autre hémisphère à l'élan de la France !

“ Oui, vous êtes des martyrs, et la France vous salue. La France, dont vous êtes les fils par le cœur et par cet amour de l'Eglise qui vous entraîne à Rome pour la défense du Christ immortel. Allez donc, nobles enfants, allez glorifier le nom chrétien et illustrer deux patries. Que Dieu, qui a déjà béni votre voyage, vous protège encore. Que tous les chemins vous soient ouverts ; que les vents et les flots vous soient favorables ; que partout à Rome vous fassiez l'édification des peuples, et que vous soyez dignes de vos frères qui ont déjà combattu.”—*L'Univers*.

“ Ainsi, dit M. Veillot, dans la paroisse de Marie Roussau, les Zouaves pontificaux du Canada ont retrouvé un fils de M. Olier qui leur a donné sa bénédiction, qui les a exhortés avec la même ardeur et la même esprit de foi qui durent animer la parole de M. Olier lorsqu'il envoyait ses frères dans les régions sauvages du Canada.”

Cette éloquente allocution alla vite au cœur de toute l'assemblée, et en sortant de l'église les volontaires trouvèrent la foule émue, rangée sur deux haies, découverte dans l'attitude du respect et de l'admiration.

“ La mère-patrie saluait, au passage, ses enfants oubliés ; quelques personnes firent observer que même en les saluant on les reconnaissait. Une idée semblable vint à presque tout le monde en même temps ; il n'y avait pas une de ces intelligentes physionomies qui n'eut une expression française.”—*Rosier de Marie*.

Un grand nombre de paroissiens de Saint Sulpice les reconduisirent à l'hôtel ; chacun sur le passage faisait ses remarques, un ouvrier dit à ses camarades : “ A la bonne heure, voilà des gens convaincus ! j'aime cela.”—*L'Union*.

Il leur restait quelques heures encore avant leur départ pour Marseille ; ils en profitèrent pour visiter Paris. Les rédacteurs de l'univers s'étaient mis à leur disposition. Divisés en petites troupes, ils eurent le temps de voir Notre-Dame, le Louvre et les Tuileries, les Boulevards, la Madeleine, la barrière de l'Etoile, les Champs-Élysées et la place de la Concorde.

Vers deux heures les volontaires se massèrent dans la cour de l'hôtel

Fénélon ; au moment où ils se mirent en marche, ils furent salués par les plus chaleureux vivats des jeunes catholiques, qui étaient venus porter un dernier témoignage au dévouement des Français du Canada. Pour eux, ils paraissaient vivement émus ; à un signe de M. Taillefer, ils firent entendre trois fois les cris Vive Pie IX ! Vive la France, puis le drapeau s'éleva et ils se mirent en marche.

“ M. le curé de Saint-Sulpice avait voulu aussi bénir une dernière fois les généreux défenseurs du Pape. Silencieux et ravi, il pleurait.”—
L'Univers.

Ils suivirent les Boulevards, et la population curieuse arrêtée sur leur passage demandait : Quels sont ces jeunes gens ? “ Soldats du Pape ” répondaient les jeunes catholiques qui les escortaient ; quelques ouvriers en blouse accueillaient cette réponse d'un éclat de rire, mais ce rire n'avait pas d'échos.

Dans la gare, la foule se pressa autour du bataillon, et écouta avec respect l'explication que M. De Cazes lui donnait de leur drapeau. Le signal du départ se fit entendre : “ Rome nous appelle, nous allons préparer la voie à nos frères, ” s'écrièrent les volontaires en faisant le dernier Adieu, à cette population parisienne qui leur avait fait une réception si sympathique.

Emportés rapidement par la vapeur, ils traversèrent la Brie et la Champagne, patrie de Mr. de Maisonneuve, de Mlle Mance, de Sœur Bourgeois et d'un grand nombre de leurs aïeux ; puis la Bourgogne, qui nous a aussi envoyé de ses enfants, dont les traces ne sont pas effacées. Ils arrivèrent à Lyon dans la matinée du 6 Mars.

Une société d'élite les accueillit à la descente du chemin de fer. A leur tête on distinguait le vénérable Evêque de Charbonnel, M. Sauzet, ancien président de la Chambre des députés, et M. de Laprade, de l'Académie française. Un déjeuner magnifique leur fut offert, après lequel ils visitèrent les principaux quartiers de Lyon, la place Belcourt, la rue impériale ; de là ils se rendirent à la Primatiale et après avoir admiré la vieille cathédrale du XII siècle, ils se présentèrent dans la cour d'honneur de l'Archevêché, et là, s'étant agenouillés ; le vénérable cardinal de Bonald parut au balcon et leur donna sa bénédiction.

Une députation des dames de Lyon les attendaient à la gare, Madame de Laquenille et Mademoiselle des Portes, présentèrent à leur commandant un magnifique bouquet aux couleurs pontificales. M. Taillefer répondit par les plus chaleureuses paroles de remerciement. Le départ se fit aux cris de Vive Pie IX ! Vive la France ! Vive le Canada.

M. de Laprade n'a pas voulu laisser partir les volontaires Canadiens sans leur adresser, au nom de la France, un fraternel adieu, par une ode digne de ses plus belles inspirations.

AIME DIEU ET VA TON CHEMIN.

(Devise du Canada, inscrite sur le drapeau des volontaires.)

Allez votre chemin, Français du Nouveau- [Monde !	Ce chemin des martyrs, qu'ils ont fait tant [de fois ;
Race de nos aïeux tout à coup ranimés, Allez, laissant chez nous une trace féconde, Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.	Gardez Rome éternelle au plus clément des [maîtres, Image de son Dieu trônant sur une croix.
De nos jeunes croisés vous êtes deux fois [frères,	Allez, comme eux, souffrir, mourir pour la [justice.
Marchez aux même cris et dans les mêmes [rangs,	Notre Europe est livrée aux plus sombres [hasards ;
Faisant dire comme eux par vos œuvres [guerrières :	Au seuil de l'avenir, il faut que l'on choisisse Entre le joug du Christ et celui des Césars.
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de [la main des Francs.	Libres soldats, nourris près d'une république, Fils d'une terre où l'homme a toute sa fierté, Vous témoignez, au nom de la jeune Amé- [rique,
De l'Océan dompté vous connaissez la route ; Vous ne portez le frein d'aucune injuste foi ; Venez donc et montrez à l'Europe qui doute, La jeune liberté servant la vieille foi.	A la fois pour le Christ et pour la liberté.
Lorsqu'hier, étonnant et charmant notre [ville,	Portez au Roi Pasteur votre sang et nos [armes :
Comme chez des amis, joyeux et familiers, Vous marchiez, jeunes gens au port mâle et [tranquille,	Nos droits sont dans le sien confondus au- [jourd'hui.
J'ai reconnu le sang de nos preux chevaliers.	Vous, qui baisez les pieds de ce Vieillard [sans armes, Nul César ne vous voit inclinés devant lui.
C'était leur franc visage et leur allure [franche,	Amis, de vos forêts, à travers notre France, Je ne sais quel parfum se répand sur vos [pas.
Toute l'antique France en un vivant miroir, Tout : leur sainte devise et leur bannière [blanche	Une clarté vous suit, une fraîche espérance, Un sacré souvenir qui ne périra pas.
Et ce noble parler sentant son vieux terroir ;	Vous nous laissez heureux d'avoir revu des [frères,
Oui, c'est le même sang et le même génie Gardés purs et sauvés de nos récents tra- [vers.	Fiers d'avoir pu serrer votre loyale main. Dieu vous aime ! . . . il fera tomber les vents [contraires ;
La France d'autrefois alerte et rajeunie Par la liberté sainte et la vie aux déserts.	Français du Nouveau-Monde, allez votre [chemin !
Allez votre chemin, celui de nos ancêtres,	

Lyon, 6 mars 1868.

VICTOR DE LAPRADE.

En quelques instants nos voyageurs furent à Vienne, une des plus anciennes villes des Gaules, le berceau de l'Eglise de France, où mourut Pilate exilé par Tibère, après la mort du Sauveur, où Clément X abolit l'ordre des Templiers.

Ils traversèrent Valence où mourut Pie VI en captivité ; (1799.) Orange, célèbre par l'arc élevé à Marius à la suite de la victoire sur les Teutons et les Cimbres, et plus encore par ses conciles ; Avignon, séjour des Papes pendant 72 ans, et dont on voit le palais colossal élevé sur le *roc des Dous* ; à 4 lieues, est la fontaine de Vaucluse immortalisée par Pétrarque ; Arles fondé 2000 avant l'ère chrétienne, autrefois métropole de toutes

les Gaules, séjour de Constantin, successivement capitale de la Provence et de la Bourgogne et lieu de plusieurs célèbres conciles. Ils étaient alors en pleine Provence, admirable contrée couverte d'oliviers, de grenadiers, d'orangers, entremêlés de champs de vigne et de blés magnifiques ; encore quelques heures et ils allaient voir Marseille, dont les tempêtes n'ont jamais troublé le port ; Marseille, dans les anciens, l'Athènes des Gaules et l'école d'éloquence des Romains, aujourd'hui le centre du commerce de tout le Levant, immortalisée par le dévouement de son saint évêque de Belzunce pendant la peste de 1720.

A leur entrée dans la ville, les Zouaves se formèrent en ordre et se dirigèrent vers les quatre hôtels entre lesquels il fallut les repartir. Le lendemain, à 11 heures, ils montèrent à Notre-Dame de la Garde mettre leur voyage sous la protection de l'Etoile des mers, ils y chantèrent l'*Ave Maris Stella* et plusieurs cantiques français, avec un entrain qui fit une profonde impression sur tous les spectateurs. Nous laissons à la *Gazette du Midi* le soin de nous raconter le reste de leur séjour à Marseille. On lit dans le numéro du 10 Mars :

“ Nous avons donné le récit de l'arrivée des volontaires canadiens dans notre ville. Samedi, après avoir entendu la messe au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, ils sont allés offrir leurs hommages à Mgr l'évêque de Marseille, qui les a accueillis avec une affection toute paternelle. Mgr Place a adressé à ces glorieux chevaliers de l'Eglise de touchantes paroles ; et pressant, tour à tour sur son cœur, le commandant de ces hommes d'élite et le porte-enseigne, il leur a donné le baiser de paix et de reconnaissance ; puis Sa Grandeur a chaleureusement exprimé à tous la joie que faisait ressentir aux catholiques le spectacle de leur sublime dévouement. Dans la soirée, le Cercle Religieux s'était préparé à les recevoir ; ils ont visité avec intérêt les principales salles du Cercle et il leur a été offert de pieux souvenirs de leur passage à Merseille. Les zouaves pontificaux, aujourd'hui en congé dans notre ville, s'étaient rendus dans cette réunion, revêtus de leur uniforme, qui sera aussi bientôt celui des Canadiens. A leur retour, ceux-ci étaient attendus à l'hôtel Beauveau par plusieurs notabilités de notre ville, parmi lesquelles on remarquait quelques dames de la plus haute distinction. L'une de ces dernières, Mme la comtesse Guillaume de Sabran Pontevès, a présenté aux volontaires un magnifique bouquet aux couleurs pontificales, sur lequel on lisait en lettres de fleurs : *Vive Pie IX!* En leur remettant ce témoignage, Mme la comtesse de Sabran a prononcé quelques mots émus, qui étaient, on peut le dire, l'expression des nobles sentiments des femmes chrétiennes et françaises envers les valeureux champions du siège pontifical :

“ Recevez, commandant, ce bouquet aux couleurs si chères, comme témoignage de notre dévouement au St.-Père et de notre sympathie pour vous et vos héroïques compagnons.”

Le commandant, M. Taillefer, a répondu avec la fermeté du militaire et le tact de l'homme de bonne compagnie :

“ Ce précieux souvenir nous est un second drapeau. Français par le souvenir et par le sang, nous sommes profondément touchés de l'accueil que nous recevons dans notre mère-patrie. Et vous, mesdames, vous nous rappelez nos mères et nos sœurs, qui nous ont bénis et qui nous accompagnent de leurs prières. Nous aimons la paix ; nous désirons la paix : c'est dans cette paix que nous vous remercions aujourd'hui, mais si elle venait à être troublée, oh ! alors notre reconnaissance se montrerait sur le champ de bataille.”

Toutes les personnes présentes ont porté ensuite la santé du comité catholique de Marseille.

Le départ était fixé au lendemain, dimanche. A six heures et demie, les Canadiens se réunissaient à l'église des Augustins pour assister à la messe. Avec un ensemble parfait, ils ont chanté en chœur le saint cantique : *Que cette voûte retentisse !* puis, avant de quitter l'église, ils ont entonné l'*Ave Maris Stella*, invoquant avec confiance la protection de celle que les marins et les soldats ne prient jamais en vain.

L'embarquement avait été fixé à huit heures du matin. A ce moment ils se sont rendus au port de la Joliette par la Canuebière et la rue Impériale, recevant partout, sur leur passage, les adieux d'une foule sympathique qui formait la haie. Cette foule s'était transportée plus nombreuse aux alentours du port où stationnait le paquebot. Là les manifestations ont redoublé d'éclat. Chaque volontaire était salué par de nombreux vivats, lorsqu'il se disposait à gagner le bord. Les cris ont éclaté avec plus d'énergie encore, à l'instant où le porte-drapeau s'est mis en mouvement. Mais ces manifestations prolongées ont exaspéré quelques garibaldiens égarés dans une foule, avec laquelle ils auraient dû au moins éviter de se confondre, si, malgré leur hostilité, ils avaient été capables de comprendre ce qu'il y a de grandeur dans le dévouement de la jeunesse catholique. Ces étrangers n'ont su ni s'éloigner d'un spectacle qui n'était point fait pour eux, ni contenir leurs sentiments haineux qui hurlaient de se rencontrer avec l'explosion universelle des sympathies populaires. Les cinq ou six coups de sifflets qui ont été entendus étaient timides, isolés. Un des siffleurs a eu la mauvaise chance de se trouver auprès du commandant. Celui-ci l'interpellant avec vivacité : Qui sifflez-vous ? lui a-t-il dit.—Ce ne sont pas vos hommes, c'est votre drapeau !—Ah ! c'est notre drapeau ! Je ne m'inquiéterais guère si vous ne siffiez que moi. Mais je suis jaloux de notre drapeau. Venez donc vous incliner devant lui et réparer votre insulte !—Pendant ce rapide dialogue, le commandant retenait le siffleur qui fut contraint de baisser humblement la tête devant le drapeau des volontaires du Canada, et rejeté ensuite, d'un bras vigoureux, derrière les rangs de la foule indignée. Cet homme, disons-le à la louange de notre pays et de notre cité, n'était ni marseillais, ni français.

Dans cette circonstance, nous aimons à constater que la police a bien fait son devoir. M. Migeon, qui est resté sur les lieux depuis l'heure de l'embarquement jusqu'à celle du départ, a adressé aux quelques siffleurs des reproches fortement accentués et leur a fait observer qu'ils avaient manqué grossièrement au devoir de l'hospitalité.

Mais, nous le répétons, il n'y a pas eu un seul marseillais parmi eux ; tous étrangers, ils feront bien de se souvenir qu'ils ont intérêt à ne pas froisser le sentiment d'une population à laquelle ils doivent leurs moyens d'existence et à ne pas abuser de l'indulgente hospitalité qu'ils reçoivent eux-mêmes.

En montant sur le paquebot, les volontaires canadiens ont précieusement emporté avec eux les trois bouquets d'honneur qui leur ont été offerts à Paris, Lyon et Marseille.

Le départ n'a eu lieu qu'à onze heures du matin. Depuis huit heures, la foule se pressait sur les quais ; elle a attendu le dernier instant, voulant accompagner de ses adieux le paquebot. Le spectacle à ce moment a été grandiose. De toutes parts, les applaudissements, les cris éclataient ; les mouchoirs s'agitaient sur les quais, à la passe de la Joliette et à l'extrémité du phare. Pendant ce temps, le navire sortait majestueusement du port ; les Canadiens réunis sur la dunette saluaient avec leurs bécots ; au milieu d'eux, et auprès du drapeau français, flottait leur magnifique étendard qui, fidèle à sa devise, les conduisit maintenant sur le chemin de la Ville-Eternelle. *Vive les zouaves pontificaux ! vive le pontife-roi ! vive le Canada !* leur criaient-ils. Et ils répondaient avec une voix vibrante, que le bruit des vagues n'empêchait pas de retentir dans les airs : *Vive Pie IX ! vive la France ! vive Marseille !*

Longtemps ils demeurèrent debout sur la dunette du vaisseau contemplant cette foule sympathique et cette terre amie qui s'enfuyait derrière eux, et le magnifique panorama de Marseille dont le regard saisissait mieux l'ensemble à mesure que l'on s'éloignait du rivage ; le fort St. Nicolas et les bastions du port St. Jean, ouvrage du bon roi René, dont la mémoire est si chère aux Provençaux : Ces tours, ces clochers, ces mats de vaisseaux, se détachant de la masse des habitations, et se perdant dans les airs : Cette colline et le fort de Notre-Dame de la Garde qui renferme la chapelle vénérée de la Vierge si chère à tous les marins de la Provence, et cette ceinture de pics et de montagnes bleuâtres qui couronne et encadre à l'horizon ce magnifique tableau.

Le lendemain de bon matin ils doubleront la pointe nord de la Corse, patrie de Napoléon 1er ; et bientôt ils aperçurent l'île d'Elbe qui en 1815 servit, quelques mois, de prison au vainqueur de l'Europe. Enfin après 36 heures de navigation, ils jetèrent l'ancre dans le port de Civita-Vecchia, et saluèrent la terre d'Italie.

Leurs jeunes amis étaient accourus de Rome au-devant d'eux jusqu'au

vaisseau ; combien ils furent heureux de se revoir et de s'embrasser. Le lendemain, 10 Mars, ils prenaient le chemin de fer et couraient vers la Ville-Eternelle. Au débarcadère, ils furent accueillis par le Ministre des Armes, accompagné de plusieurs Officiers, et par le corps de musique des Zouaves Pontificaux. Ils se mirent en marche, drapeau déployé, par les rues de la ville sainte, entre deux haies de citoyens qui les saluaient à leur passage. Au château St. Ange le poste leur rendit les honneurs militaires. Quand ils passèrent devant le Vatican, le Souverain-Pontife parut au balcon, et leur donna sa bénédiction en s'écriant : Cette terre du Canada est une *terre privilégiée*. Pour eux, ils étaient ivres de joie et pleuraient d'allégresse.

Quelques instants après, leurs pas retentissaient sous la vaste coupole de Saint Pierre, leurs genoux fléchissaient devant la confession du Prince des Apôtres. Après avoir prié quelques instants et renouvelé leur sacrifice, avec un enthousiasme qui se sent mieux qu'il ne se décrit, ils furent conduits aux casernes, et quelques jours après signèrent leur engagement ; ils furent enrégimentés et divisés parmi les divers corps de l'armée Pontificale, où ils s'exercent en attendant le grand jour de la bataille, qui malheureusement, du moins c'est à craindre, ne se fera pas longtemps attendre.

L'heureux succès de ce voyage, ils le doivent aux prières ferventes de tant de familles canadiennes ; aux supplications de nos communautés religieuses, de notre clergé et de nos Pontifes vénérés qui n'ont pas cessé de monter au ciel depuis le jour de leur départ, et ne cesseront point jusqu'à leur retour glorieux.

D'autres partent encore chaque jour et partiront encore pour aller les rejoindre ; nous leur souhaitons une réussite aussi belle, quoique peuvent dire certains esprits intolérants que Son Excellence le Ministre de la Guerre a dernièrement mis à la raison dans le parlement fédéral avec autant de fermeté que de noblesse et d'élévation de sentiments.

Montréal, 5 avril 1868.

CHRONIQUE.

- I. Le mouvement religieux à Montréal.—Le songe de l'Aveugle et la petite histoire.—Le deuil au Collège de St. Thérèse.—Les Orgues de St. Jacques.
- II. Un bel exemple.—Le dévouement catholique.—Le futur Concile, les nouveaux Cardinaux.—Progrès de la Religion en Amérique.
- III. La France et le Saint-Siège.—Le Prince Napoléon.—Les embarras de l'Angleterre.—La maladie de M. de Bismark.—Les exploits de M. de Beust.—La Russie et les Chrétiens d'Orient.—L'Italie est sage, pourquoi?—Etats divers.—Le Président Johnson.

I.

Le mouvement religieux dans notre bonne ville de Montréal a été très-actif pendant la station du carême qui vient de se terminer. Les retraites,

les prédications ont été plus suivies que jamais ; les églises n'ont cessé de se remplir ; les fruits ont été abondants, le sacrifice que le Canada a fait en envoyant ses enfants à la défense du Saint-Siège attire sur lui les bénédictions du ciel.

La Neuvaine de Saint François-Xavier, commencée à Notre-Dame le 4 Mars, s'est terminée avec autant d'éclat qu'elle avait eu d'entrain. Chaque matin on se pressait pour entendre les éloquents instructions de M. l'abbé Colin, sur l'éducation dans la famille, et l'on se resouvient ce discours du second dimanche de carême, sur l'autorité, les obligations et l'influence du père dans la famille, qui a si profondément ému et touché l'immense auditoire accouru pour l'entendre, et où tous les rangs de la société mont-réalaise étaient si dignement représentés.

Le soir, la foule accourait avec non moins d'empressement, aux conférences données par MM. Giband et Martineau, avec autant d'éloquence que d'agrément et de profondeur. Elles ont eu pour objet les accusations ordinairement portées contre l'Eglise, d'être hostile au progrès, à la science, et d'être intolérante et... celles que l'on fait en particulier contre la confession.

Le témoignage le plus incontestable des fruits de ces exercices a été le grand nombre de confessions et de retours auxquels ils ont donné lieu, et qui ont dépassé ce que l'on n'avait pu voir les années précédentes.

Tel a été le résultat heureux pour la piété, de ces conférences que quelque *Perrin-Dandin* a dédaigneusement appelées "bonnes pour le peuple." Comme si le bon sens populaire n'avait d'étroites affinités avec le talent et le génie. Ce n'est pas la phrase fardée, sonore et creuse qui est l'éloquence, mais la parole du cœur : *Pectus est quod disertos facit*. C'est le cœur qui rend éloquent, ont dit les anciens, les modernes l'ont répété après eux. Pour le comprendre, un peu d'esprit suffit : Pour le sentir, il faut autre chose.

Après la Neuvaine est venue la fête de l'*Union de Prières*, œuvre admirable et digne de tous les encouragements qu'elle reçoit. Depuis sa fondation, les *Services* qu'elle fait célébrer pour les défunts ont plus que décuplé ; le nombre des Associés s'est augmenté dans une proportion plus grande encore. C'est le Rev. Messire Gagnier, curé d'Huntingdon, qui a donné, avec beaucoup d'onction, le discours de circonstance.

En même temps aux Tanneries et à Toutes-Grâces, les retraites annuelles inaugurées pour toutes les classes et continuées avec tant de fruits par MM. Mercier, Lacan, Granjon et Colin, se sont renouvelées cette année avec avantage. M. Desrochers, professeur au Collège de Montréal, a prêché avec succès et bénédiction la retraite de Saint Joseph.

Une retraite a été également prêchée à la prison, et a fait sentir le besoin de fonder une maison de refuge pour ces pauvres filles qui, au sortir de leur détention, se trouvent malheureusement sans asile, parce que

personne ne peut les recueillir. La Religion les prendra sous sa protection, et c'est pour fonder cette maison nouvelle que Mgr. de Montréal vient de publier un mandement annonçant des quêtes dans le but de favoriser cette charitable entreprise.

Une autre œuvre de charité, non moins intéressante, est à la veille de prendre de plus grands développements. C'est celle des *Jeunes Aveugles* de l'Asile Nazareth, au profit de laquelle s'est donnée une charmante soirée dont la *Minerve* nous a dit le succès.

Nous lisons dans le numéro du 19 mars :

“ Il y a eu, hier soir, une très-intéressante soirée à l'Asile Nazareth, due au zèle tout évangélique de M. l'Abbé Martineau. Un auditoire nombreux se pressait dans l'enceinte réservée pour cette petite fête de famille, et en y ajoutant le produit d'une quête faite dans la salle et la vente des objets dûs au travail nouveau des aveugles, la recette a été très-satisfaisante.

“ A la fin de la séance, le Rév. M. Rousselot, curé de Montréal, a invité le public à prendre part à une œuvre toute chrétienne et humanitaire ; celle de construire un asile convenable dans ses proportions pour recevoir les sourds-muets. Il a invité les personnes riches et généreuses à continuer leurs libéralités si connues pour une telle entreprise et il n'y a pas de doute qu'une œuvre aussi louable recevra le concours de tous les catholiques à l'aise.

“ Le programme de la soirée était charmant. MM. Maillet, Payette, Christin et Lamothe, ont donné de superbes chants montagnards ; et une habile combinaison dialoguée de nos chansons canadiennes a eu un succès fou.

“ Une jeune aveugle a récité une pièce de poésie inédite sur une orpheline aveugle, qui a produit un effet magique parce que l'enfant chargée de ce rôle s'est tellement impressionnée que les sanglots l'ont arrêtée au milieu de son début. Cet incident a excité l'attendrissement de tout l'auditoire.

“ Une autre aveugle est venue au piano accompagner une chanson chantée par deux autres aveugles, et un jeune garçon, privé également de la vue, complétait l'accompagnement sur le violon. Ces enfants se sont acquittés de leur rôle avec beaucoup de succès.

“ Il n'était pas moins intéressant d'entendre un enfant de huit ans, nous lire un passage en palpant les caractères piqués dans un livre spécial. Il lit aussi couramment que le ferait un enfant de son âge, ayant l'usage de la vue.

“ Le Rév. M. Martineau a vivement touché l'auditoire par des récits racontés avec un talent inouï, et son éloquence n'a pas peu contribué à exciter la générosité de l'auditoire.

“ Deux Dames ainsi que MM. J. Boucher, J. A. Boucher, Dr. Leclerc,

Lavigne et Mailloux ont également mis leur talent au service de l'Asile pour cette occasion.

“ Le succès de la soirée a été complet.”

Nous rapportons ici les deux pièces de poésie pleines de fraîcheur et de sentiment, qui ont si vivement ému l'auditoire, et que nous devons à l'obligeance bien connu de l'auteur.

LE SONGE DE L'AVEUGLE.

J'étais assise un soir au pied de la colline Où ma mère souvent avait conduit mes pas. Ma mère bien-aimée, elle était morte, hélas ! Laisant sa chère enfant pauvre, aveugle, [orpheline.	Il me dit : “ dors en paix ; chasse bien loin [l'effroi, Je tiens auprès de toi la place de ta mère.” Et puis il me montra, dans un rêve bien [doux,
Oh ! que mon petit cœur était gros de cha- [grin !	Des hommes bienfaisants, des femmes géné- [reuses
J'étais seule ici-bas... Des pleurs en abon- [dance	Versant à pleines mains leurs aumônes [pieuses
De mes deux yeux éteints ruisselaient en [silence...	Et donnant sans compter tous leurs trésors pour nous.
Je pleurai bien longtemps : puis, au bord du [chemin,	Je vis une maison s'élever grande et belle : Sur la porte on lisait : Asile aux malheureux. L'orpheline trouve un père, et l'aveugle des [yeux...
Ma tête s'inclina sous ma douleur amère ; Mon front pour oreiller rencontra le gazon ; Bientôt le bruit du soir devint un vague son, Et puis je m'endormis en pensant à ma [mère...	Et mon ange couvrait la maison de son aile. Et la maison entière était pleine d'enfants Comme moi dans la nuit... Et leur troupe [joyeuse
Pendant que je dormais, il me sembla voir [Dieu	Me dit : viens avec nous, viens, tu seras heu- [reuse...
Entouré, dans le ciel, de ses légions d'anges: Il imposa silence à leurs douces louanges.. Ma mère, à deux genoux, priait dans le saint [lien.	Et moi je partageais leur travail et leurs [chants.
Mère, c'était bien toi !!! Si j'avais eu des [ailes	On m'apprit à voir Dieu, le louer, le con- [naître :
Vite j'aurais volé vers le beau Paradis.... Le bon Dieu l'écoutait : Il commanda : Je vis Un ange s'élançant des voûtes éternelles. Qu'il était beau, cet ange ! On dit que le [soleil	Sans voir, je pus bientôt, avec mes petits [doigts,
Brille avec tant d'éclat qu'il fascine la vue Quand ses rayons de flamme inondent l'é- [tendue.	Travailler, lire, écrire ; et joyeuse ma voix Redit un chant d'amour à notre commun [Maître.
Mon ange était plus beau, son front bien [plus vermeil !	Et mon ange me dit : Sois heureuse en ce [lieu :
Il abaissa son vol doucement vers la terre ; Son pied sur le gazon se posa près de moi ;	Aime les bienfaiteurs ; tu leur dois l'allé- [gresse Dont ton cœur est rempli ; moi, mon devoir [me presse ; Je vais graver leurs noms au livre du bon [Dieu

LA PETITE HISTOIRE DE L'AVEUGLE.

Je viens vous dire simplement
Une histoire qu'on m'a contée :
C'est un petit fait bien touchant.
Dans un buisson, sous la feuillée,
Un petit oiseau fit son nid :
C'était un nid petit, petit.
Mais bientôt toute une famille
Naquit dans le petit château.
O Dieu, comme elle était gentille,
La chère et joyeuse famille
De mon cher bon petit oiseau !
La maman toute la journée
Allait, venait, bien empressée,

Pour ses chers petits oisillons.
Elle apportait des moucherons,
Des vers, quelque petite graine,
Qu'elle allait chercher dans la plaine...
Tout allait au mieux... quand un jour
En sortant, la petite mère
Tomba sous le bec d'un vautour
Qui la dévora toute entière...
Que deviendra mon petit nid ?
Mon Dieu, grâce !!! Dieu m'entendit :
La chère petite nitée
Ignorait encor son malheur,
Et j'aperçois, sous la feuillée,

Un nouvel oiseau voyageur.
 Je me cache, et dans le silence
 J'examine ce qu'il fera.
 Il part... Dieu sait s'il reviendra...
 Il revient... Douce Providence,
 Vous sauvez les petits oiseaux,
 Car il apporte en abondance
 Des graines et des vermisseaux.
 Ainsi s'éleva la nitée;

Jusqu'au jour où, prenant volée,
 Elle disparut dans les cieux...
 Mes bonnes Dames, chers Messieurs,
 Ma petite histoire est bien claire...
 Nous, nous sommes les oisillons :
 Vous, vous avez des cœurs si bons,
 Que vous nous tenez lieu de mère...
 Nous vivons tous de vos bienfaits,
 Avec vous on ne meurt jamais !!!

C'est avec plaisir que nous avons appris la promotion de M. Laroque, au grade de chevalier de l'Ordre de Pie IX, et l'avancement de Messieurs Desilets et Prendergast. Mais c'est avec une tristesse profonde que nous avons reçu la triste nouvelle de la mort du très-estimable M. Dagenais, supérieur du collège de Ste. Thérèse et curé de la paroisse. Il était né le 3 Avril 1821 à Ste Rose, d'une famille aisée et respectable par ses vertus. *Enfant qui n'était pas fait pour le monde*, il fut un modèle dès son jeune âge. Au collège, il fut élève sérieux et réfléchi, professeur laborieux et intelligent; à la paroisse, prêtre zélé et curé dévoué comme un père à ses paroissiens. Il laisse après lui des œuvres qui feront vivre sa mémoire, et cette mémoire sera toujours chère à ceux qui ont connu cette vie "ou tout s'enchaînait à la règle, où rien n'était laissé au hasard ni au caprice, où tous les jours se suivaient comme les pages d'un beau livre." (1)

L'affluence qui a honoré ses funérailles, témoigne des regrets que ce vénérable prêtre a laissés dans tous les cœurs.

C'est le 7 de ce mois qu'ont été inaugurées les nouvelles Orgues de Saint Jacques, dont les artistes et les connaisseurs se montrent très-satisfaits. Le facteur est M. Mitchell : mais plusieurs jeux ont été importés de France et de New-York. Le comité mérite tout éloge pour avoir conduit en si peu de temps cette belle œuvre à si bonne fin.

II.

Rome, la Maîtresse et la Mère de toutes les Eglises, vient de donner au monde chrétien un magnifique exemple qui sera sans doute suivi dans les autres pays catholiques.

Le 30 janvier, deux cents dames romaines, de la Congrégation des Enfants de Marie, ont été se jeter aux pieds du Souverain-Pontife, lui protestant qu'elles avaient été touchées de ses avertissements sur la modestie à garder dans les églises, et qu'elles étaient déterminées à renoncer à ce luxe indécent et ruineux dont les dangers leur avaient été signalés dans la Bulle de Sa Sainteté, que nous avons citée dans le No. du 15 février. Elles présentèrent ensuite leurs présents : huit corbeilles de linge d'autel, d'ornements et de vases sacrés pour les églises pillées

(1) M. Mantel.

dans la dernière invasion des Garibaldiens. Pie IX accueillit ces dames généreuses, qui foulent ainsi le respect humain, et les préjugés de la mode, avec sa bonté et son affabilité ordinaire : il les a remerciées de leurs présents, les a félicitées de leur démarche, leur a recommandé de faire régner la modestie non-seulement dans les églises, mais aussi dans les soirées, et leur conseillant d'employer à cet effet leurs exemples et leurs conseils ; il n'a pas dédaigné de leur raconter une anecdote qui remonte aux premiers temps de son cardinalat, et que nous trouvons dans un journal de Rome.

“ J'avais, dit le Saint-Père, une visite à faire à un grand seigneur de la diplomatie. Sa femme, très-considérée dans Rome, me reçut avec d'autant plus de politesse, que je l'avais prévenue ; la voyant si bien disposée, je crus l'occasion favorable pour lui insinuer le bien qu'elle pourrait faire par ses exhortations et ses exemples, si elle s'efforçait de persuader aux dames de la société d'adopter une mise convenable et modeste.”

“ Hélas ! éminence, me répondit-elle, le nombre de celles à qui ces avis seraient utiles est bien grand ! la plupart des femmes se laissent entraîner par la *vanité et le respect humain*.” “ Voilà les deux grands ennemis de la modestie, la *vanité et le respect humain* ! il faut mépriser la première et vaincre le second, et c'est votre œuvre à vous, mes filles ; la valeur que vous avez devant Dieu est celle que vous donnent vos œuvres. Les paroles des plus zélés prédicateurs produiront peu d'effet, si vous ne leur prêtez votre concours. Mais vous pouvez tout pour la grande cause de la modestie, si vous mettez en action les moyens qui sont à votre disposition, les paroles insinuantes et l'exemple.”

Pie IX, après avoir béni de nouveau ces ferventes chrétiennes qui appartiennent aux premières familles de Rome, les congédia enchantées de cette réception bienveillante et plus résolues que jamais à tenir leur promesse. Puissent-elles, au Canada, avoir de nombreuses imitatrices. Les mœurs y gagneront encore, les familles jouiront d'une plus grande aisance, les pauvres y trouveront leur soulagement, les enfants n'en seront que mieux élevés, la paix et la prospérité du foyer domestique n'en seront que plus assurées.

Les fortifications de Rome sont achevées : on fortifie aujourd'hui Monte-Rotundo, dont la dernière campagne a fait connaître l'importance. Les enrôlements continuent en Europe, et l'Episcopat Hongrois envoie à Rome trois escadrons de Hussards qui serviront à ses frais. Partout l'on comprend que la cause du Saint-Siège est celle de la civilisation, et trouve des sympathies là d'où elle n'en pouvait espérer :

Des protestants, des juifs même, viennent de demander à servir dans l'armée du Pape Oui, un juif ! le comité Hollandais l'a refusé, et il est venu à Rome à ses frais.

Je suis Israélite, a-t-il dit, mais ce n'est pas seulement la cause de la

foi catholique qui est engagée à Rome, c'est aussi celle de l'honneur, de la conservation du monde et de ses intérêts qui va y être décidée, et je demande à la défendre.

On dit que le Pape consulté a ordonné de recevoir ce juif dans l'armée.

Si l'on a droit de reprocher à notre siècle des préoccupations trop matérielles, il faut avouer également qu'il a de beaux dévouements, et que les âges futurs admireront et la générosité avec laquelle les défenseurs du Saint-Siège ont versé leur sang sur les champs de bataille, et celle non moins grande avec laquelle les fidèles sont venus au secours de la détresse du trésor Pontifical.

Aujourd'hui le denier de Saint-Pierre a produit 62,000,000 de francs, et la France y a contribué pour la moitié. Si l'on ajoute à cette somme le produit des emprunts Pontificaux, ce sont 228,000,000 que la catholicité a versé dans la caisse Pontificale, et grâce à ce secours les intérêts de la dette ont été comblés. Ne nous décourageons pas, cependant, et ne croyons pas que tout est fait.

Depuis que le Souverain-Pontife a été dépourvu de ses plus riches provinces, il est hors d'état de supporter les charges de sa couronne. L'Italie, il est vrai, a promis de payer les 17 millions qu'elle doit au gouvernement pontifical, pour le remboursement de la dette afférente aux quinze provinces envahies, mais les paiera-t-elle ? est-elle de bonne foi, et même le pourra-t-elle, lorsqu'elle court à la banqueroute ? et si elle ne satisfait pas à ses obligations, ce sera un déficit énorme dans le trésor romain. Qui le comblera, sinon la charité des fidèles ! L'entretien seul de l'armée pontificale coûte plus de seize millions ; qui pourvoiera à cet entretien, si ce n'est le monde catholique qui, nous l'espérons, soutiendra le Père commun des enfants de l'Eglise, jusqu'au jour plus heureux où il sera donné à l'illustre Pie IX de les bénir au sein de la prospérité, avec toute la reconnaissance de son grand cœur. N'est-ce pas à cause de nous qu'il supporte si noblement cette détresse ? N'est-ce pas pour nous conserver les biens de l'ordre surnaturel, la vérité, la morale, la civilisation chrétienne ? Donnons-lui donc les biens de notre superflu et le fruit de nos épargnes. Jamais nous ne placerons nos capitaux à plus sûrs et à plus forts intérêts.

La grande préoccupation de Pie IX est la convocation du prochain Concile œcuménique. Les travaux préparatoires se poursuivent avec une grande activité. Des hommes du plus grand mérite, dans toutes les branches de la science ecclésiastique, sont convoqués de tous les points de l'Europe pour y prendre part.

Huit sections tiennent régulièrement leurs séances dans le palais des Cardinaux, qui les président et préparent, à l'ombre vigilante du trône pontifical, les questions que doit agiter ce concile universel, qui sera l'événement le plus considérable de ce siècle.

Le Christianisme traverse une crise terrible, et avec lui le monde entier ; il suffit, pour le comprendre, de quelques réflexions.

Ce n'est plus seulement l'autorité de l'Eglise, ce ne sont plus quelques points détachés de son dogme, de sa morale, de sa discipline ou de son culte qui sont ici attaqués, c'est la Révélation chrétienne dans son ensemble, c'est tout l'ordre surnaturel et divin, toute religion, quelle qu'elle soit qui croit à la Divinité, à la spiritualité de l'âme, à la vie future.

Pour renverser ces antiques bases de toutes les croyances religieuses de l'humanité, une monstrueuse conjuration s'est formée, ralliant dans son sein, toutes les sciences, l'histoire, la philosophie, toutes les branches, sciences naturelles, morales et politiques, dont les principes et les faits ont été faussés par ignorance et mauvaise foi dans le dessein d'égarer la raison humaine.

Organisée en Angleterre d'abord dès le XVIII^e siècle, elle a franchi le détroit avec Voltaire et s'est implantée en France par l'Encyclopédie ; en Allemagne par la Philosophie de Kant et de Hégel ; en Belgique par les Solidaires ; en Italie par les Carbonari, et aujourd'hui elle convoque le monde entier à l'infâme banquet du matérialisme, et aux libertés de la république Universelle.

Les Apologistes n'ont pas manqué à l'Eglise dans ces derniers temps d'épreuves. Les bases historiques du christianisme, passées au crible de la critique moderne, sont sorties victorieuses et inébranlables de la lutte. Les sciences étudiées avec plus d'impartialité, ont rendu un éclatant témoignage à la vivacité du récit de Moïse. La Philosophie, ramenée à ses véritables principes par l'étude approfondie des docteurs chrétiens, a fait monter le rouge au front de l'athéisme et du matérialisme modernes. Enfin, on entrevoit le jour où les sciences sociales et économiques, établies sur les principes éternels de la justice et du droit, apporteront leur pierre à ce magnifique monument qui s'élève à la gloire de la vraie Religion.

“ Mais ce qui manque encore à ce gigantesque ensemble de travaux, c'est une direction suprême, infaillible, qui leur imprime ce grand caractère d'unité qui relie tout au plan divin et providentiel. Voilà précisément ce que le Concile Universel est appelé à accomplir, et c'est ainsi que sa mission devient une mission de réédification du monde moderne tout entier.” (Chevé.)

Quand la voix de la chrétienté entière, de tant d'illustres prélats, de tant de savants de tout ordre, appuyés sur dix-huit siècles de traditions glorieuses, assistés de l'Esprit infaillible dans ses oracles, aura solennellement proclamé, par la bouche du Successeur de Pierre, de celui qui a été confirmé dans la foi, la croyance de deux cents cinquante millions de catholiques, en face de toutes les négations de la révolution et de la fausse science ; elle aura affranchi les âmes, des ténèbres vomies par une bouche de blasphème, qui égare ; elle aura de nouveau fait briller la lumière sur tous les chemins qui conduisent à la vérité.

Il est temps que cette voix parle, et c'est pourquoi on lui ordonne de

parler. Les peuples, depuis plus de deux siècles, ont fait une assez triste expérience de ce que peuvent pour leur bonheur, ces faux juges de la science et du progrès matériel : il est temps qu'ils reviennent se ranger autour de ce brillant flambeau de la vérité que le Christ a allumé dans le monde, autour de cette puissance séculaire, assise sur le roc inébranlable qui a reçu les nations en héritage, qui enseigne sans craindre l'erreur, parce que le Seigneur lui a dit :

ALLEZ, ENSEIGNEZ LES NATIONS... QUICONQUE CROIRA SERA SAUVÉ.

Le 13 mars, le Souverain-Pontife a tenu un Consistoire dans lequel, après une courte allocution, Sa Sainteté a créé neuf Cardinaux :

Sept de l'ordre des prêtres : Mgr. Lucien Bonaparte, protonotaire apostolique, né à Rome, le 15 novembre 1828, et les cardinaux Ferricri, Gonella, Barili, Berardi, Moreno et Monaco.

Deux de l'ordre des diacres : les cardinaux Borromée et Capalti.

Ensuite le Saint-Père a publié neuf élections épiscopales pour les Etats-Unis d'Amérique.

Pour l'évêché de Marysville, province de San Francisco, Mgr. D. O'Connell.

Pour Colombus, (Cincinnati,) Mgr. J. H. Rosecrans.

Pour Welmington, (Baltimore,) Mgr. F. Becker.

Pour Scranton, (Baltimore,) Mgr. G. O'Hara.

Pour Harrisburg, (Baltimore,) Mgr. T. Shanahan.

Pour Green-Bay, (Saint Louis,) Mgr. J. Melcher.

Pour La Crosse, (Saint Louis,) Mgr. M. Heiss.

Pour Saint Joseph, (Saint Louis,) Mgr. J. Hogan.

Pour Rochester, (New-York,) Mgr. B. MacQuaid.

Ce sont donc neuf diocèses nouveaux, désignés par le dernier Concile national de Baltimore, que le Saint-Siège vient d'approuver et qui témoignent des progrès vraiment étonnants de l'Eglise catholique en Amérique.

III.

De la religion, passons à la politique.—Le gouvernement français ne cesse pas de témoigner au Saint-Père le plus vif intérêt. L'Empereur vient de faire don à l'armée Pontificale de 200 fusils Chassepot, et de divers engins de guerre pouvant servir de modèles dans la transformation du matériel de guerre, que le perfectionnement des armes nouvelles rend nécessaire.

Le choix du général Dumont pour le commandement du corps d'occupation n'a pas été moins agréable à Pie IX, qui, du reste, ne demeure pas en arrière et profite de toutes les occasions pour témoigner à la France sa reconnaissance.

Le Saint-Père vient, en effet, de conférer à M. le général Comte d'Exca le grand cordon de Saint-Grégoire-le-Grand. Cette haute et rare faveur est la récompense de l'initiative énergique et prompte avec laquelle s'est opérée à Marseille et à Toulon l'organisation des troupes dirigées, l'an passé, à une époque bien critique, sur les Etats Pontificaux, promptitude à laquelle il faut attribuer en grande partie le succès rapide de l'expédition qui n'a guère duré que six jours.

En remettant le chapeau rouge au Cardinal Bonaparte en présence de l'ambassadeur, des officiers français, du clergé de Saint-Louis, de l'Académie de France, et des notabilités romaines et étrangères, Mgr. Ricci Camérier de Pie IX a déclaré, que le Pape conférait au Prince la dignité cardinalice, non seulement pour récompenser ses services, mais pour honorer en même temps la généreuse nation si dévouée au Saint-Siège, et le Souverain illustre qui ont déjà rendu de si éclatants services à la Papauté.

Pendant que l'armée s'organise en France d'après les règlements de la nouvelle loi militaire, le Prince Napoléon, cousin de l'Empereur, se promène en Allemagne. On s'accorde à ne point regarder sa mission comme officielle, c'est une démarche toute personnelle. Depuis l'expédition de Crimée, le Prince n'aime pas la Russie, on ne peut guère lui en faire un crime. Le Prince a donc juré sa perte, il a résolu de l'isoler de tous les gouvernements de l'Occident. L'idée n'est pas de lui, Napoléon 1er l'avait eue il y a longtemps. Le Prince est donc parti, il s'en va chevalier errant, de cour en cour, exposant ses idées, essayant de les faire adopter. Malheur à la Russie si le cousin de l'Empereur réussit ; mais réussira-t-il ?

L'Angleterre vient de subir un changement de ministère. Lord Derby s'est retiré, M. Disraeli lui succède ; c'est un esprit libéral quoique conservateur. Ce ministère est peut-être une chance de salut dans la situation critique où se trouve la Grande-Bretagne. La question féniennne est loin de se calmer, et l'Irlande demande avec instance des réformes sur la situation de l'Eglise, la tenue des terres, et le libre enseignement catholique. L'expédition d'Abyssinie rencontre tous les jours de nouveaux obstacles : la question de l'*Alabama* n'est point résolue, et la question d'Orient et les menées de la Russie dans l'empire ture ne causent pas de petites inquiétudes au Cabinet de St. James.

Le Premier ministre de Prusse, M. Bismark est malade, ou du moins il a semblé malade, et ce qui était plus fâcheux c'est que l'art ne pouvait rien à ce mal ; c'était une maladie diplomatique. Le grand homme voudrait-il singer Richelieu, dont on sait que les indispositions jouaient un grand rôle dans ses combinaisons politiques.

M. Bismark n'a pas réalisé tous les rêves du roi Guillaume ; celui-ci avait rêvé une Allemagne toute prussienne, et voilà que, par malentendu, le ministre ne réalise qu'une Confédération Allemande, dont les Etats divers protestent contre l'absorption prussienne qui vient de recevoir un échec, trop bien senti à Berlin dans les élections du Parlement douanier.

Le Hanovre proteste, le Wurtemberg, la Bavière, et le Grand-Duché de Bade veulent conserver leur autonomie. Le roi de Prusse est mécontent, et voilà pourquoi M. Bismark a été malade.

L'Autriche travaille avec activité à se remettre de la violente commotion causée par la défaite de Sadowa. Elle essaie de se reconstituer : tous les vieux zouaves administratifs se démontent, il en faut de nouveaux pour suivre le progrès moderne, l'important est de faire un bon choix. Malheureusement l'Autriche a son Cavour comme l'Italie : elle abandonne ses traditions monarchiques et catholiques, et, livrée aux mains de M. de Beust, juif libéral, elle se lance dans la voie des réformes anti-chrétiennes. Le premier ministre règle sur les biens de l'Eglise, sur les écoles qu'il veut séculariser et sur les couvents. Le Concordat avec Rome le gêne, il le déchire : il proclame le mariage civil, toute la presse révolutionnaire applaudit et Vienne s'illumine comme par enchantement. Cette politique, loin de rendre à l'Autriche sa prépondérance en Allemagne, achevera de lui faire perdre la haute influence qu'elle avait jusqu'ici exercée sur les Etats catholiques au-delà du Rhin.

Mais ce ne sont pas les seules inquiétudes de l'Autriche. La Russie en Orient joue le rôle que le Piémont a joué en Italie, que la Prusse a joué en Allemagne. Suivant le *vœu des populations*, principe fondamental du droit international nouveau, le Piémont a d'abord chassé les Autrichiens de l'Italie, voulant que les Italiens restassent maîtres dans la Péninsule : ce n'est pas là le plus grand de ses forfaits.

Il ne s'en est pas tenu là. Oubliant ses propres principes, que le Pape et François II de Naples étaient plus Italiens que Victor-Emmanuel, il a porté plus loin ses vues ambitieuses, il a fomenté une insurrection sacrilège dans les Etats pontificaux, et injuste dans les Etats napolitains. Puis l'insurrection tardant trop, et le *vœu des populations* ne se manifestant pas, le Piémont a lancé ses bandes armées en Sicile, désavouant ouvertement les bandits qu'il soudoyait sous main, joignant ainsi l'hypocrisie à la scélératesse.

Vis-à-vis du gouvernement pontifical, il y est allé avec plus d'audace ; il a envahi à force ouverte les Romagnes et les Marches, et, le lendemain, il a demandé au suffrage universel la ratification de sa conquête inique.

C'était un bel exemple pour la Prusse. Cachant sous le masque de l'intérêt commun de l'Allemagne, ses projets de domination sur tous les peuples germains, sans même exiger de vote préalable ou con-

sécuteur; supposant seulement le *vœu des populations*, elle s'est emparé du Schleswig, de Francfort et du Hanovre, elle a étendu sa main sur la Confédération des Etats du Nord; et, depuis la victoire de Sadowa, elle couvre de son ombre la Confédération du Sud, sentant qu'elle a la force si elle n'a pas le droit. M. Bismark n'est pas autre chose que le Cavour de l'Allemagne.

Même jeu de la part de la Russie en Orient: triste jeu sans doute, mais que voulez-vous, ce sont des jeux de rois!

L'horreur du joug ottoman pèse bien autant sur les chrétiens des provinces Danubiennes et les Grecs, que la crainte de l'Autriche, sur les Florentins et les Napolitains. Bonne fortune pour la Russie, qui n'a pas d'autre ambition que celle de régner à Constantinople et de remplacer le Croissant par la croix impériale de Russie du Czar autocrate. Au nom de la religion chrétienne opprimée, et appelée par le *vœu des populations*, la Russie suscite des embarras à la Turquie, le long du Danube, en Grèce et en Crète. Dès que l'insurrection éclatera en Bulgarie ou chez les Serbes, les bataillons russes accourront au nom de la liberté et occuperont le chemin qui conduit à Stamboul.

C'est alors qu'ils trouveront sur leur passage les soldats de la France, qui ne veut point de la flotte russe dans la Méditerranée; et ceux de l'Angleterre qui craint de voir le Czar trop près de ses possessions des Indes, et lui barrer le passage du Canal de Suez: et ceux de l'Autriche qui ne veut de Russes, ni en Bohême ni en Croatie.

Si l'on en croit les correspondances d'Orient, la question est déjà mûre, l'insurrection se maintient en Crète; la Bulgarie est prête à se soulever, et la Grèce n'attend que l'arrivée prochaine du Grand-Duc Constantin, pour proclamer l'annexion de la Crète au Royaume Hellénique.

Aussi compte-t-on peu sur les assurances de paix que prodiguent les journaux officiels. Les gouvernements poursuivent leurs armements formidables, complètent les fortifications des places frontières, et concentrent leurs troupes vers les points menacés. Toutes les flottes européennes sillonnent la Méditerranée, jusqu'à celle des Etats-Unis, qui, oubliant la doctrine Monroe, cherche à se jeter dans le conflit européen.

Depuis que l'Italie a reçu sur les doigts, elle est assez sage, et fait peu parler d'elle; et depuis le *Jamais* de M. Rouher, elle se contente de regarder Rome comme le renard les raisins.

Elle a, en effet, assez d'embarras intérieurs sans se créer des difficultés au dehors. Le Ministre des Finances la menace de la banqueroute avant trois mois. La Sicile se remue et s'agite, et n'est maintenue que par la force la plus brutale. Naples est désolée par les brigands, toute l'Italie crie misère et réforme. Voici en deux mots comment le Général La Marmora résume toute la situation: "Tout est bouleversé, le despotisme a passé des palais royaux sur la place. Le favoritisme des Cours a envahi les

Chambres, et les conspirations sont montées des souterrains dans le Cabinet, le principe d'autorité est foulé aux pieds. Il y a un gouvernement dans le gouvernement. Chez les uns, le sens commun est évanoui ; chez les autres, le sens moral est éteint." Il n'y a rien à ajouter à ce tableau.

Dans la question du Sleswig, le Danemark paraît disposé à soutenir ses droits avec fermeté vis-à-vis de la Russie.

Tandis que le Portugal se laisse entraîner sur la pente rapide de la révolution, l'Espagne semble renaître et vouloir reprendre sa place parmi les puissances catholiques. L'instruction y fait de rapides progrès. L'administration intérieure entre dans une voie de réformes utiles, et son attitude vis-à-vis de l'Italie lui rend sa politique nationale qui a fait les plus beaux jours de sa grandeur passée.

Il n'y a pas jusqu'à la Chine qui s'agite et sort de son immobilité séculaire, pour se jeter dans le conflit européen. Elle fait, dit-on, d'immenses préparatifs pour s'opposer aux invasions de la Russie ; faudra-t-il croire à la guerre universelle !

Si de l'Europe et de l'Asie nous revenons en Amérique, nous trouvons le Paraguay désolé par la guerre. Le Mexique, payant son crime, est dans un état complet d'anarchie ; le vol, le pillage, et tous les crimes y sont à l'ordre du jour. La loi ne protège personne, le brigandage organisé y règne impuni, parce que chaque État voulant être le maître chez lui, et chaque général voulant y être président, tous sont occupés à renverser le gouvernement de Juarez et à se combattre mutuellement.

A Washington, le Président semble se jouer avec les difficultés de sa position et se plaît à vivre dans une atmosphère d'orages et de tempêtes ; loin de les craindre, il paraît les provoquer, et plus la fin de sa présidence approche, plus il semble affronter le parti républicain.

A la tête d'un ministère formé par son prédécesseur, et qui lui est presque entièrement opposé, depuis quatre ans il poursuit sa mission réconciliatrice entre le Sud et le Nord, soutenu par le parti démocrate. Le Ministre de la Guerre, Stanton, lui était surtout hostile, il l'a destitué. Stanton soutenu par le Congrès et les républicains, a prétendu que la destitution était inconstitutionnelle, il s'est fait rétablir par le Congrès, qui a mis le Président en accusation, pour avoir violé la Constitution. La cause est portée devant le Sénat, organisé en Haute-Cour de Justice ; deux délais ont été successivement accordés au Président pour préparer sa défense. Ses délais sont expirés et le procès est ouvert. Procès qui a déjà donné lieu à plus d'un scandale, et qui doit aboutir par un scandale plus honteux, la condamnation du Président auquel, tous s'accordent à le prévoir, le Sénat ne pardonnera pas.

Ainsi va la politique par le monde, et ce sont ces grands hommes qui ne peuvent s'entendre sur les bases constitutionnelles d'après lesquelles ils gouvernent, qui veulent intervenir dans les affaires de l'Église, régler et

gouverner une Institution qui, seule, se maintient, inébranlable au milieu de tous les Etats chancelants, dans l'union, dans l'espérance certaine d'un avenir heureux, malgré les nuages amoncelés qui, de tous côtés, couvrent l'horizon.

NÉCROLOGIE.

SOMMAIRE :—Léon Foucault.—David Brewster.—Le Général Gêmeau.—Le Comte Ladislas Lamowski.

La science vient de faire une perte considérable dans la personne de M. Foucault, membre de l'Académie des Sciences.

Jean Bernard Léon Foucault était né à Paris, le 18 septembre 1819. Il étudia d'abord la médecine, tout en s'appliquant de préférence à l'étude de la physique et des sciences d'observation.

Dès l'âge de vingt ans il s'occupait de perfectionner le daguerréotype. Des recherches plus importantes sur la lumière, sur les interférences, sur la polarisation, sur les appareils d'éclairage électrique, sur la vision, l'avaient déjà signalé à l'estime du monde savant, lorsqu'en 1850 il indiqua une méthode pour mesurer la vitesse de la lumière dans l'air, dans l'eau et dans les autres milieux transparents, et présenta en même temps un projet d'expériences sur la vitesse de la propagation du calorique rayonnant.

En février 1851, il exposait à l'Académie, les résultats de ses premières observations sur le déplacement graduel, d'orient en occident, du plan d'oscillation d'un pendule, et fournissait ainsi une preuve sensible du mouvement diurne de la terre. Ces expériences, faites d'abord dans une cave, puis répétées à l'Observatoire et ensuite au Panthéon, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en signaler l'importance.

En septembre 1852, Foucault par la construction du Gyroscope, reproduisit la démonstration du même phénomène, en même temps qu'il fit connaître le principe de la tendance des relations simultanées au parallélisme.

En septembre 1855, il faisait voir qu'à l'aide d'un appareil convenablement disposé et composé d'aimants permanents, on peut arriver à produire des températures très-élevées, et mettre ainsi sous les yeux de l'auditoire d'un amphithéâtre, un exemple curieux de la conversion du travail en chaleur.

Cette expérience est devenue tout-à-fait fondamentale dans les cours de physique.

En février 1857, Foucault imaginait de recouvrir le verre d'un télescope d'une mince couche d'argent, et annonçait que le nouvel instrument donnait, à moins de frais, plus de lumière, plus de netteté aux images, et qu'il était affranchi de toute erreur de réfrangibilité.

L'année suivante, il transformait la forme sphérique du miroir en ellipsoïdes et en paraboloides, et donnait un procédé pour constater la forme réelle d'un miroir.

Depuis le mois de juin 1859, le miroir télescope de M. Foucault fonctionne à l'Observatoire.

En 1862, donnant suite au projet qu'il avait annoncé dès 1850, de mesurer la vitesse de la lumière, Foucault, à l'aide de l'appareil à miroir tournant, fit une expérience, d'où il conclut que cette vitesse était au plus de 298 millions de mètres, et non de 308 millions, comme on l'avait admis jusqu'à lui.

Enfin, ses derniers travaux ont eu pour objet les conditions de l'isochronisme du pendule régulateur à force centrifuge. Ils datent de 1863.

La rapide nomenclature que nous venons de tracer des sujets si variés et si nombreux, dont Foucault s'est occupé, montre à la fois la fécondité et la puissance d'invention qu'il possédait à un si haut degré.

Mais ces facultés si remarquables ne sont pas sans danger pour celui qui en est doué. Chez Foucault tout le travail se faisait intérieurement, il écrivait peu, et n'avait guère recours au raisonnement mathématique ; cet instrument si puissant d'investigation, qui parfois seconde et soulage la pensée.

Les appareils, ainsi que les effets qu'ils devaient produire, sortaient en quelque sorte complets de son cerveau, comme des vérités d'intuition. Semblable à ces géomètres anciens, qui se contentaient d'énoncer des théorèmes, dont ils laissaient à leurs successeurs le soin, parfois très-difficile de démontrer l'exactitude, Foucault prenait rarement la peine d'exposer les principes qui l'avaient guidé dans ses recherches, et se bornait à faire connaître les conclusions auxquelles il était parvenu.

Passant avec facilité d'un ordre de questions à un autre, de celles de physique ou d'optique, aux problèmes les plus délicats de la mécanique, partout et toujours il exerçait et manifestait sa puissance d'invention, faculté divinatrice, fille de l'imagination, mais souvent fatale à ceux qui la possèdent. Pour eux sont, en effet, les jours sans repos et les nuits sans sommeil. Incessamment poursuivis par ce démon familier, ils s'usent, hélas ! rapidement par des efforts continuellement renouvelés, et quelques succès qu'ils obtiennent, le calme de l'esprit leur est pour ainsi dire inconnu. Un jour, il arrive où la nature qui les a si richement dotés, se lasse et se refuse à de nouvelles tentatives. Tel a été le sort de Foucault.

Ces titres nombreux à la reconnaissance des savants, que vient de nous énumérer M. Morin, valurent à M. Foucault, d'honorables distinctions. Il avait été élu membre de l'Académie des Sciences dès 1865, en remplacement de M. Clapeyron. Il était membre du Bureau des Longitudes, attaché à l'Observatoire de Paris, en qualité de physicien, rédacteur des articles de sciences dans le *Journal des Débats*. Il avait obtenu de la

Société Royale de Londres la médaille Copley, et de l'Empereur le titre d'officier de la Légion-d'honneur.

Cette perte ne sera pas aisément réparée, à cause du caractère spécial de ce talent inventif dont l'avait doué le Créateur.

“ Entre les esprits les plus éminents que j'ai connus, dit un de ses plus intimes amis, Foucault a sans contredit été le plus original, le plus rebelle à toute direction, à toute influence, même à celles de son époque. Dans l'histoire de la science il compte de glorieux ancêtres, il n'y a pas cherché un seul maître. Le facile honneur de l'instruire n'a été donné à aucune de nos grandes écoles : dédaigneux des théories et des formules classiques, il est entré dans la science comme un brillant et héroïque volontaire, affrontant ses premiers combats sans casque et sans bouclier, et quand nous l'avons vu manier avec tant d'art les armes les plus savantes, c'est qu'il les avait forgés lui-même.

“ En s'élevant par degré au plus haut de la science, Foucault n'a jamais changé de méthode ni de principe. L'évidence était pour lui la seule marque assurée de la vérité. Ses yeux de lynx obstinément tournés vers les ténèbres, attendaient patiemment la lumière, et la lumière venait. Il ne la montrait pas toujours, mais il la signalait, et quand il disait : “ *Je suis sûr,* ” il pouvait ajouter “ *je l'ai vu.* ” Son témoignage était certain. Combien de fois ses amis l'ont-ils constaté avec admiration ! Ils auraient dû le voir avec effroi. Les forces de l'esprit ont, comme celles du corps, leurs limites, et si l'invention réellement digne de ce nom est le plus vif des plaisirs, elle est en même temps une fatigue dont l'abus qui n'est pas donné à tous, brise à la longue les efforts trop obstinément tendus. Le succès, loin de l'inviter au repos, excitait Foucault au progrès. Quand une lutte était entreprise, il la poursuivait sans repos ni trêve, et l'on pouvait dire chez lui à la lettre : l'œuvre est parfaite quand elle plaît à l'ouvrier. Il m'écrivait il y a neuf mois à peine : “ Je ne veux pas tarder un seul jour à vous annoncer que les essais ont parfaitement réussi. La théorie a toujours raison.”

“ N'est-ce pas un véritable bulletin de victoire.

“ Foucault, hélas ! a été frappé triomphant, et comme un autre esprit original et inventif, enlevé comme lui avant l'âge, il aurait pu inscrire sur sa dernière œuvre : *Magna pars mei.* ”

Ce qui vaut mieux que sa gloire scientifique, c'est la mort chrétienne qui a couronné cette vie de travail et de succès. Quelque temps avant que l'intelligence s'éteignit, l'illustre savant s'était volontairement et sincèrement réconcilié avec Dieu, il a fait venir son ministre ; il s'est muni de l'Onction qui achève de purifier, et du Viatique qui fortifie avant le terrible passage de la vie à l'éternité. De telles morts, quels qu'aient été les égarements de la vie, sont toujours d'éclatants témoignages rendus à la vérité et à la divinité de cette Religion Catholique, dans un moment où

l'âme dégagée des passions ne se fait plus d'illusions et juge sainement parce qu'elle juge dans la rectitude de sa raison, et avec le secours de la lumière divine, aux rayons de laquelle elle laisse un libre accès et n'oppose plus les résistances de l'orgueil ou de la dépravation du cœur.

*
* *

La France pleure Léon Foucault, l'Angleterre, de son côté, pleure David Brewster.

“ Sir David Brewster, dit M. S. T. Breton, était un des plus éminents physiciens du siècle. Il fut l'égal des Malus, des Fresnel, des Biot. Son nom rappelle de magnifiques travaux sur la double réfraction et la polarisation de la lumière. Brewster était membre associé de notre Académie des sciences.

“ David Brewster était né le 11 décembre 1781, à Jedburgh, dans le Roxburghshire, en Ecosse. Il était le second de quatre fils, que leur père, directeur de l'école de la ville, destinait à devenir ministres de l'Église protestante écossaise. Ses études terminées, David obtint la permission de prêcher, mais sa santé l'obligea à renoncer à ce ministère et à refuser un bénéfice que lui offrit le duc de Roxburghet. Peut-être aussi ses goûts très-prononcés pour les recherches scientifiques furent-ils pour quelque chose dans cette détermination. Dès 1799, à l'âge de dix-huit ans, il avait débuté par des expériences sur l'inflexion de la lumière. En 1806, il publia le *Cours de Ferguson* enrichi de notes, et il commença l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, qui fut achevée sous sa direction en 1830. En 1807 l'université d'Aberdeen lui conféra un de ses diplômes honoraires ; pareille distinction lui fut accordée plus tard par les universités de Cambridge et d'Oxford. Vers 1808, la science de l'optique formait spécialement l'objet de ses études, et il n'est pas sans intérêt pour nous d'apprendre que ce fut une remarque de notre Buffon qui conduisit Brewster à trouver le moyen de rassembler les rayons de la lumière et à en obtenir la réfraction, en rayons parallèles. Le même moyen découvert alors par Brewster, grâce à une indication de Buffon, a été largement employé depuis pour la construction des phares.

“ En 1813, il publia son *Traité de Nouveaux Instruments de Physique*. Il continua ensuite à faire paraître de temps en temps des mémoires et des notices sur l'optique et sur des questions se rattachant à la constitution et aux propriétés de la lumière. En 1815, il eut l'honneur de recevoir des mains de sir Joseph Banks, président de la Société Royale, la médaille Copley pour sa découverte de la loi de la polarisation de la lumière par la réflexion. Peu de temps après il fut élu membre de ce corps savant. En 1816, l'Institut de France lui décerna la moitié du prix de 3,000 fr. pour la découverte scientifique la plus importante opérée pendant les deux dernières années. Dans la même année, il inventa le kaléidoscope, pour

lequel il prit un brevet dont la contrefaçon l'empêcha de tirer un parti avantageux. En 1819, de concert avec le professeur Jaemson, Brewster fonda le *Journal philosophique d'Edimbourg*, qui, depuis 1824, fut dirigé par lui seul sous le titre de *Journal de Science d'Edimbourg*. De nouvelles découvertes sur la polarisation de la lumière lui valurent en 1819 des médailles d'or et d'argent que lui décerna la société royale. Il reçut encore de la société royale d'Edimbourg, et à deux reprises, le prix Keith pour sa découverte de deux nouveaux fluides dans les minéraux et pour son analyse de la lumière solaire. En 1825, il fut élu membre correspondant de l'Institut de France. De pareilles distinctions lui furent conférées par les Académies royales ou impériales de Russie, de Prusse, d'Autriche, de Suède, de Danemark, d'Italie et de Belgique. De nombreuses sociétés savantes d'Amérique recherchèrent aussi l'honneur de le compter au nombre de leurs associés étrangers.

“ En 1831, il prit une part principale à la fondation de l'Association britannique à York. En cette même année 1831 aussi, il reçut la décoration de l'ordre des Guelfes, et en 1832 le roi Guillaume IV l'anoblit en le créant chevalier (*Knight*), d'où lui venait le droit d'être appelé *sir* David Brewster.

“ David Brewster, qui en 1831 avait publié une *Vie d'Isaac Newton*, se trouva amené par diverses circonstances à se constituer le défenseur de la mémoire de cet illustre savant. Quatre années après, en 1835, il parut une *Vie de Flamstead*, dans laquelle Newton était fort maltraité. Brewster se mit à la recherche de documents qui pussent le mettre à même de réfuter les assertions de l'auteur. Il en découvrit en abondance dans des archives privées, qui lui livrèrent même la correspondance de Flamstead. Ces trouvailles se firent successivement, et ce fut en 1855 seulement que Brewster put faire paraître sa grande édition très-augmentée de la *Vie de Newton*. L'année dernière même, sir David Brewster fut appelé à apporter son témoignage dans la querelle si vive que souleva, à notre Académie des Sciences, la production de prétendues lettres de Pascal, de Newton et d'autres personnages du même temps. On sait que ce débat, bien qu'il reste assoupi pour le moment, n'est pas clos, et probablement il ne le sera jamais. Quant à Brewster, il n'hésita pas, en s'appuyant sur des arguments auxquels il serait bien difficile de ne pas se rendre, à déclarer apocryphe la correspondance attribuée à Newton.

“ Parmi les ouvrages de Brewster, qui formeraient, à eux seuls, une bibliothèque, nous citerons encore son livre sur la *Magie naturelle* qui parut en 1832 et dans lequel il essaya, avec un succès douteux, d'expliquer par des moyens naturels certaines légendes recueillies par sir Walter Scott. Nous mentionnerons également l'ouvrage intitulé : *Les Martyrs de la Science*. On voit que ce grand savant s'est occupé, comme notre Biot, non-seulement de la science proprement dite, mais aussi de l'histoire de la science.

“ Brewster avait remplacé sir John Leslie, en 1832, dans la chaire de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg. En 1849, il fut choisi par l'Institut de France pour occuper la place d'associé étranger laissée vacante par la mort du grand Berzélius. Il fut nommé officier de la Légion-d'honneur en 1855.

“ Sir David Brewster est mort près de Melrose, dans cette Ecosse à laquelle il appartenait par sa naissance, et qui se montre légitimement fière d'avoir ajouté le nom d'un tel savant à la liste déjà longue de ses hommes célèbres.”

* *
*

Une troisième perte qui intéresse à la fois l'Eglise et l'armée française est celle du Général Gémeau.

“ Le brave officier dont tout le monde, dit M. Delahaye, déplorera la perte avec nous, était né à Paris, le 4 janvier 1790 ; et par conséquent était âgé de 78 ans et 20 jours. Ses états de services sont des plus honorables. Il a fait, sous le premier empire, les guerres d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France : Sous la Restauration, il fit partie de l'expédition d'Espagne, et s'y distingua comme Colonel du 20me Léger : En 1833, il se signala au siège d'Anvers, et fut à ce sujet promu au grade de Maréchal de Camp. Nommé Lieutenant-général en 1826, il a, tour-à-tour, commandé plusieurs divisions militaires, notamment celle de Lyon en 1849, où il comprima l'insurrection révolutionnaire. En 1860, il fut nommé Commandant du Corps expéditionnaire de Rome.

“ Avec la franchise et la générosité d'un soldat, le général Gémeau s'était attaché de tout son cœur à l'Eglise, dont le Chef vénéré était pour lui un véritable père. Que de fois, avons-nous vu sa belle figure s'illuminer de joie, ses yeux se mouiller de pleurs au récit des bontés dont il ne cessait d'être comblé par Pie IX !

“ Il avait appris à connaître le gouvernement pontifical, et s'en était depuis cette époque montré en toute occasion, au Sénat, le vaillant défenseur. Il avait pendant son séjour à Rome contracté des relations personnelles que la distance même n'avait pu rompre. Chaque année Pie IX, au 1er janvier, l'honorait d'une lettre de souvenir.

“ Depuis quelques jours le général Gémeau était assez gravement indisposé. La journée du 23 janvier, se passa sans changements graves dans l'état de l'illustre malade ; à l'approche de la nuit il se trouva plus fatigué. A dix heures des symptômes plus graves se manifestèrent, et le médecin annonça qu'il fallait sans retard prévenir M. le Curé. On lui apporta le Saint Viatique et l'Extrême Onction ; le général se montra admirable de foi et de résignation. Il voulut se lever, se mettre dans son fauteuil, pour recevoir plus dignement les derniers sacrements. Il conserva jusqu'à la fin sa lucidité d'esprit, suivit toutes les prières et toutes les cérémonies

avec la piété d'un religieux. Une de ses dernières pensées, fut pour Pie IX. Il prononça encore une fois son nom avec amour ; puis il communia, prit ensuite un crucifix qu'il couvrit de ses baisers, ne parla plus : puis quelque temps encore, il rendit son âme à Dieu vers onze heures et demie, en vaillant chrétien après avoir reçu en vaillant soldat."

* *
*

C'est avec bonheur que nous saluons la réapparition de la *Gazette des Campagnes* dont nous avons reçu le 1er numéro. Il nous a paru des plus intéressant.

ANECDOTES.

Un matelot à bord d'un vaisseau, ayant eu le malheur de laisser tomber une théière d'argent, alla trouver l'officier commandant, et lui dit :

—Capitaine, peut-on dire d'une chose qu'elle est perdue, lorsqu'on sait où elle est ?

—Non, mon ami.

—En ce cas-là, votre théière n'est pas perdue, car je sais qu'elle est au fond de la mer."

Un fermier breton, avec sa longue chevelure et le costume primitif, apportait chez son propriétaire le terme de son fermage. Il était venu tout exprès à la ville ; sa figure avec l'apparence de l'antique simplicité, laissait cependant entrevoir la finesse.

Le propriétaire s'avise de lui demander : quel est ton âge ?

—Je n'en suis pas très-sûr, répond le fermier, c'est trente-huit ou quarante-huit ans.

—Comment peux-tu ignorer ainsi ton âge ?

—Parbleu, monsieur, dit le fermier, je compte mes revenus, mon argent, mes bestiaux ; mais pour mes années, je ne les compte jamais, parce que je sais bien que je n'en saurais rien perdre et que personne ne m'en prendra.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : " Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop longues pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne."

Des jeunes gens en poursuivant un bossu de leurs sarcasmes, lui demandaient quelle différence il y avait entre lui et Esopé. Elle est bien simple, répondit-il, Esopé faisait parler les bêtes, tandis que moi je les fais rire.

Nos remerciements bien sincères pour plusieurs pièces qui nous ont été adressées, notamment : l'*Exposé financier de l'hon. Dunkin ; statuts du Canada, 1867.*—*Table analytique du Code Civil.*—*Rapport sur les chemins de colonisation, &c., &c.*